SAN-ANTONIO

LAISSEZ TOMBER LA FILLE

Editions FLEUVE NOIR

Ce livre numérique ne comporte pas de dispositif de cryptage limitant son utilisation, mais il est identifié par un tatouage permettant d'assurer sa traçabilité.

SAN-ANTONIO

LAISSEZ TOMBER LA FILLE

Roman adapté par
Frédéric Dard

FLEUVE NOIR

Un bon début

S'il existait un bovidé capable de me dire ce que je suis venu maquiller à Paris cet après-midi, je vous jure que je lui offrirais volontiers le premier étage des Galeries Lafayette.

Parce que rappelez-vous que pour venir balader son renifleur dans les rues de Pantruche en ce moment, il faut avoir une belle épaisseur d'idiotie sur la tomate. Laissez-moi vous le dire tout de suite, en long, en large et en technicolor : nous sommes en pleine occupation et la capitale est le dernier endroit de cette saloperie de planète où je puisse porter mes grands pieds. Surtout n'allez pas croire que j'ai une activité quelconque dans un sens ou dans un autre… San-Antonio est un mec réglo. Mon job a toujours été de bosser pour le gouvernement français. Je n'ai jamais travaillé à mon compte, ni pour le compte d'une boîte autre que celle dont la devise est : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Quand je me suis aperçu que la pauvre Marianne l'avait dans le baigneur, j'ai demandé à mes chefs de me mettre en disponibilité et je me suis retiré dans ma crèche de Neuilly. Si bien que je passe mon temps à lire des bouquins policiers et à pêcher le goujon ; tandis que ma brave Félicie (laquelle est ma vioque, comme vous le savez) s'ingénie à faire la bouffe. Seulement, les romans policiers sont tous plus tartouzes les uns que les autres et les goujons ont dû avoir la trouille des chleux car on n'en voit pas la queue d'un depuis quelques mois.

En somme, la vie n'est pas plus marrante pour les rentiers, en ce moment, que pour les rempailleurs de chaises. C'est p't-être à cause de la mélancolie qui m'envahit que je suis venu en ville. Ce matin, en m'apercevant dans la glace de ma salle de bains, j'ai fait un petit salut au type qui me regardait et qui ressemblait au cousin du négus. Il m'a fallu au moins dix minutes pour comprendre que le cousin du négus c'était moi. J'avais une de ces tronches !… D'habitude, je suis assez beau gosse, et la preuve c'est que les fillettes préfèrent ma photo à celle de Winston Churchill. Mais ce matin, ma trompette ressemblait à celle d'un fakir auquel un plaisantin aurait remplacé les clous en caoutchouc de sa planche par de vraies pointes provenant de la quincaillerie du coin. J'avais des yeux de lion malade, et ma barbe poussait bleue. Quand ma barbe pousse bleue, c'est que j'ai des ennuis avec mon carburateur ; soit parce que je suis amoureux, soit parce que mon foie revendique son indépendance.

Alors j'ai rasé le cousin du négus et j'ai décidé de l'emmener promener.

Les rues sont tristes comme un roman de Pierre Loti. Tous ces écriteaux rédigés en gothique me flanquent le noir. Paris, en ce mois d'octobre 42 est plus vert qu'un sapin. Mais ici, les sapins portent des bottes qu'ils font sonner sur les pavés… Je rêve d'un bled où les gnaces marchent pieds nus. C'est ça qui doit être reposant ! La nostalgie creuse un trou dans mon estomac. Or, les trous, excepté ceux du gruyère, sont faits pour être comblés. Je me dis que le mien se cicatriserait très bien avec du cognac. Justement, je connais un coin pépère où l'on vous sert des trucs qui font rêver, dans des grands verres. Seulement, ce coin-là se trouve vers la République. Je vais prendre le métro. À ces heures, il n'y a presque personne dans les couloirs. J'arpente ceux de la station Arts et Métiers aux côtés d'un type qui n'a pas l'air plus pressé que moi. Au moment où nous parvenons sur le quai, une rame arrive. Nous grimpons, le type et moi, dans le même wagon. Nous sommes seuls, à croire que nous sommes les deux uniques usagers du métropolitain aujourd'hui.

La rame s'ébranle. Elle parcourt environ deux cents mètres et s'arrête pile.

— Allons, bon ! ronchonne mon compagnon de route, voilà une alerte.

Je me mets à fulminer. C'est bien ma veine, je prends le métro afin d'aller me jeter un remède dans mon usine à distiller les plats garnis, et en fait de cognac, je vais rester une heure ou deux dans ce terrier, en tête à tête avec un mec que je ne connais pas.

Je regarde le type : c'est un grand fifre habillé de sombre. On dirait un professeur de philosophie. Il a les cheveux en brosse (ce qui le grandit encore), des yeux de canard en forme de boutons de bottines et des mains allongées. Son visage respire l'intelligence.

— Je ne sais pas si on peut fumer pendant les alertes ? questionna-t-il.

Je lui réponds que je me fous du règlement comme de mon premier bavoir et, pour le lui prouver, je sors une cigarette de ma poche. Il en fait autant. Nous voilà donc avec l'un et l'autre une Gauloise dans le bec. Nous fouillons nos profondes pour y chercher du feu. C'est bibi qui trouve le premier son briquet. Je l'allume et tends la flamme à mon voisin. Il avance sa tête et aspire. À ce moment-là, nos regards rapprochés se croisent. J'éprouve une curieuse sensation. Mais je ne puis en analyser la nature. Il me semble… Oui, il me semble que les yeux du grand type annoncent quelque chose. Je connais déjà, non pas ces yeux, mais l'espèce d'avertissement qu'ils contiennent.

La cigarette du type grésille.

— Merci, me dit-il.

Il se redresse. Et soudain, je comprends ce qu'il y avait dans son regard. Seulement c'est trop tard. Ce fumier est en train de me tirer des coups de revolver à travers sa poche. Je prends sa marchandise dans la brioche. J'ai l'impression que le tonnerre du ciel éclate dans mon bide. J'en ai le souffle coupé. Un brouillard rouge se forme devant mon regard. La dernière image que j'ai, c'est celle de la poche du gars, déchiquetée par les balles.

Je soupire :

— Ben mon salaud, tu vas avoir une drôle de note de stoppage à régler.

Le brouillard s'épaissit. Mes tripes s'enflamment. Je me mets à geindre et cette fois je sens que je m'évacue dans le bled où les gonzes se baguenaudent avec des petites ailes dans le dos.

Un jour, j'ai traversé le Mont-Cenis. Pour un tunnel, c'est un tunnel. Si vous avez une belle pépée à vos côtés pour faire le voyage, vous pouvez en toute tranquillité lui expliquer ce qu'Adam a raconté à Ève le jour où ils ont joué à papa-maman. Mais si vous voyagez seul, pardon : il ne vous reste plus qu'à fermer vos mirettes et à pioncer. Tout le noir qu'il y avait de disponible dans ce coin des Alpes, on l'a collé dans ce sacré tunnel. Ça dure. Du noir ! et encore du noir !

Et puis, voilà que peu à peu le jour commence à poindre.

J'ouvre les yeux.

— On vient de sortir du tunnel, dis-je.

Je bats des paupières. Le soleil me rentre de partout dans le corps. Je sens sur mes joues quelque chose de tiède ; c'est doux et caressant. Je mets un sacré bout de temps à comprendre que cet air chaud c'est le souffle de Félicie. Aussitôt, mes pensées se mettent en rang comme des petites filles dociles.

— Alors, je vais m'en tirer ?

— Oui, mon grand, murmure Félicie.

Je peux vous dire que je pousse un soupir tellement copieux qu'il gonflerait un dirigeable. Mais voilà qu'une douleur terrible s'installe dans mes tripes. J'esquisse une grimace. Aussitôt, une môme en blanc, tout ce qu'il y a de giron, s'avance en tenant une seringue. Elle rejette mes draps et me plante son engin dans le prose. L'effet ne se fait pas attendre : ma douleur disparaît et je me sens tout ce qu'il y a de gaillard.

— Écoute, M'man, dis-je à Félicie. Tu dois croire que je me suis laissé entraîner dans une histoire quelconque de politique… Eh bien, ma parole, il n'en est rien, et je ne sais pas pourquoi ce bonhomme a craché sa ferraille dans mon garde-manger.

Félicie essuie mon front en sueur.

— Ne t'agite pas, elle fait.

Mais elle comprend vite que son conseil aura autant d'effet sur moi qu'un poème lettriste sur une génisse. Elle me connaît et elle sait que je ne vais pas me laisser démolir, par le premier venu, sans faire un drôle de chabanais.

— Que voulais-tu dire par : j'ai compris ses yeux ? demande-t-elle. Tu as répété cette phrase pendant plusieurs jours…

Je sursaute.

— Plusieurs jours ! Il y a combien de millénaires que je suis dans ce pading ?

— Trois semaines.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— C'est pourtant la vérité, murmure Félicie ; ah, mon pauvre petit, j'ai eu bien peur…

Je réfléchis à la question qu'elle m'a posée.

— « J'ai compris ses yeux », M'man, ça voulait dire qu'avant que le type me tire dessus, j'ai aperçu dans son regard ce petit quelque chose qui brille dans les yeux de tous ceux qui s'apprêtent à bigorner un copain. C'est indéfinissable ; mais ça ne trompe pas, je ne peux pas t'expliquer…

Comme j'achève de parler, j'entends un petit chuchotement, au fond de la chambre. Je fais un mouvement et j'aperçois mon collègue Berliet qui discute le bout de gras avec un zig en blouse blanche.

Mon copain s'approche de moi.

— Alors, tu te laisses faire des cartons, maintenant ?

Il a sa tête des grands jours. Son crâne somptueux brille doucement à la lumière. Son grand pif est frémissant et dans ses yeux bleus, calmes et scrutateurs brille une petite lueur de curiosité. Sans doute Berliet ne comprend-il pas comment San-Antonio, l'as des as, s'est laissé posséder.

— Écoute, mon grand, murmuré-je. Je dois avoir une bath fermeture Éclair sur la brioche, alors, tu m'excuseras, mais ça me fait mal pour rigoler…

Sa tête de châtelain s'anime.

— Enfin, que t'est-il arrivé ? J'avoue que je ne pige plus. On t'a trouvé après une alerte dans un wagon du métro, baignant dans ton sang, suivant la formule des journaux ; tu me pardonneras ma curiosité, mais je voudrais bien savoir comment tu t'es laissé avoir.

Rapidement je débite ma petite histoire.

Berliet détourne les yeux.

— Tu as une idée du pourquoi et du comment des choses ?

Je vois ce qu'il veut dire.

— Aucune idée… Depuis deux ans je suis peinard. Si tu pouvais me rancarder, tu me ferais plaisir.

Il se penche sur moi.

— Déconne pas, me dit-il. Tu appartiens à un groupe ?

Alors je me fiche en renaud.

— T'es complètement déplafonné ! Je te dis que je suis tranquille comme un nouveau-né. Demande à Félicie… Je ne quitte plus la cabane ; même que j'ai l'impression qu'il me pousse des champignons dans le cervelet. Enfin quoi, tu sais bien que je n'ai rien de caché pour un pote comme toi ! Cette cérémonie de tir dans le métro me laisse baba.

Cette fois, Berliet a l'air convaincu.

— C'est à n'y rien comprendre, fait-il.

À cet instant, je prends une faiblouze. L'infirmière s'approche de moi.

— Il vaudrait mieux le laisser tranquille, dit-elle. C'est assez pour aujourd'hui.

Elle se penche au-dessus de mon page, ce qui me permet de constater qu'elle a une paire de roberts tout ce qu'il y a de meû-meû. Elle me fait respirer un truc infect et je me rebecte aussitôt.

— Écoute, Paul, dis-je à mon collègue. Rends-moi un petit service. Donne-moi ton opinion sur la question. Je suis cloué dans ce pucier pour un bout de

temps et je vais en profiter pour gamberger à tout ça. Parce que, je pense que c'est inutile de te l'expliquer, mais dès que je pourrai me tenir à la verticale, mon premier soin sera de rechercher le mec qui prend mon nombril pour une pipe en terre. Et alors, j'aime autant te dire que, lorsque je l'aurai trouvé, je lui ferai plus de trous dans le portrait qu'un poinçonneur n'en fait avec son casse-noisettes à la station Opéra.

Pendant que Berliet se gratte l'occiput, je contemple mon infirmière. Oh, pardon ! Je ne sais pas encore dans quel hosto je me trouve, mais je peux vous affirmer qu'ils font bien les choses dans cette turne. Car cette gamine, si elle n'est pas la sœur jumelle de miss Europe, elle est modèle chez Jean-Gabriel Domergue. Moi j'aime les blondes platinées quand elles ont des châsses pareilles et des chailles aussi blanches. Au décarpillage, ça doit donner un drôle de coup d'œil…

Ce qu'il y a d'agréable, c'est que cette souris n'a pas l'air farouche. Elle me regarde volontiers et me sourit d'une façon qui se passe de commentaire.

— Voyons, me dit soudain mon collègue, il n'y a pas de zèbre qui t'en veuille ?

Il se marre.

— Avant guerre, lui dis-je, s'il avait fallu que je fasse le compte de tous les gnaces qui faisaient brûler des cierges pour que je passe sous une paire de locomotives, j'aurais été obligé d'embaucher un expert-comptable ; mais je te le jure, depuis deux ans les choses ont changé. J'ai perdu tout contact avec la pègre…

— Alors, peut-être s'agit-il d'une confusion ?

— Ça me paraît bien mou comme raisonnement.

— T'as mieux à proposer, toi ?

— Ben…

Il hausse les épaules.

— Alors ?

Je ne sais plus que penser.

— En tout cas, reprend-il, il y aura un moyen bien simple de reprendre contact avec ton agresseur. Nous demanderons à un copain de la presse de passer ta photo dans un coin de son canard en signalant que le valeureux commissaire San-Antonio a échappé à un attentat. Des fois que ça intéresserait le type de savoir qu'il t'a loupé…

Félicie pousse une exclamation.

— C'est cela, dit-elle, et il s'empressera de lui vider le reste de son chargeur dans le ventre…

Berliet a un geste réconfortant.

— Il essaiera seulement, mais un homme averti en vaut deux.

— Oui, dis-je, seulement deux hommes morts ça ne vaut plus que le prix d'une troisième classe, ou plutôt de deux troisième classe, tu saisis ?

Berliet hausse les épaules.

— Ma foi, dit-il, je te donne un avis impartial. De toute façon tu sais, le

type aux cheveux en brosse va s'inquiéter de ta santé. Tu peux faire gaffe à tes os à partir de maintenant…

Il me tend la main et cligne de l'œil.

— Remets-toi vite !

— O.K., frisé.

Félicie m'embrasse et tous deux quittent la pièce.

Je demeure seul avec ma douce infirmière.

— Ne vous agitez pas ! chuchote-t-elle.

Alors là, je me fends la cerise. Très succinctement, je lui explique que quand je vois une pépée de son acabit, je me sens des picotements dans la moelle épinière. Comme elle semble surprise qu'un ci-devant moribond lui tienne un pareil langage, je me crois obligé de compléter son éducation en lui révélant que les garçons de mon genre peuvent avoir le ventre plein jusqu'au bord de morceaux de plomb et rester sensibles à la carrosserie d'une belle gosse pour peu qu'il leur reste pour trois ronds de lucidité sous le capot.

Elle devient plus rouge qu'une langouste qui apprendrait à nager dans de l'eau bouillante. Elle est sensible aux compliments. J'aime les petites filles qui sont sensibles aux gentillesses que je leur débite. Les gonzesses qui prennent leur fignedé pour le Panthéon, moi je peux pas les morfiller !

— Je suis là pour combien de siècles ? je demande.

— Le médecin estime que vous devez en avoir au moins pour un mois.

Je réprime une grimace.

— Alors, dis-je, nous aurons le temps de discuter le bout de gras. Vous ne croyez pas qu'il serait utile que je sache votre blaze ?

— Mon quoi ?

— Votre nom !

Elle paraît franchement amusée.

— Je m'appelle Gisèle.

Je répète « Gisèle », à plusieurs reprises.

Un doux bien-être m'envahit. Cette gosse, sans blague, je me lèverais la nuit pour en manger…

Si le hasard s'en mêle !

Trois jours avant Noël, je suis assis sur une banquette du Merry Bar, rue du Colisée. J'ai les guiboles en pâte d'amande et mes joues ont autant de couleur que la page de garde de ce bouquin ; mais néanmoins je me sens d'attaque. Ma convalescence s'achève. Il y a huit jours que je suis sorti de l'hosto et je commence à trotter comme un lapinoscof. Pendant que j'étais parallèle au plafond, je n'ai pas battu le dingue. J'ai au contraire envisagé les choses bien calmement. Ce qu'on peut devenir philosophe quand on est dans un plume pour longtemps ! L'existence vous apparaît grandeur nature. On comprend alors que la fatalité régit nos actes. Nous ne sommes qu'une bande de pégreleux qui se font enchetiber par la vie. Ainsi, regardez cet endoffé de San-Antonio : il s'est tenu bien peinard depuis le début de l'Occupation. Il a rendu ses pions parce qu'il ne voulait plus jouer, mais le destin qui est un sacré enfant de garce, est venu le chercher au milieu de son petit train-train de rentier. On n'échappe pas à son destin, les gars. Allez chercher un marteau et enfoncez-vous bien ça dans la tronche…

Mon rôle, c'est de distribuer des cartes d'abonnement pour la Santé ou… pour le paradis. J'ai voulu abandonner la partie, conclusion : j'ai failli faire mon pacson pour le coin du ciel qui m'est destiné et d'où la plus belle des gosselines ne peut pas m'être plus utile qu'une pompe hydraulique. Il ressort donc de tout ça que, ce que j'ai de mieux à faire c'est de planquer mes pantoufles et de rentrer dans la bagarre. Pour commencer, j'ai un vieux compte à régler avec le type aux cheveux en brosse. Ce gars-là, aussi malin qu'il puisse être, je prends d'ores et déjà une hypothèque sur sa peau. Je me promets bien, lorsque je le rencontrerai, de lui mettre suffisamment de morceaux de plomb dans le bide pour qu'il ne puisse jamais plus faire la planche ; quand bien même il serait en Celluloïd. À partir de maintenant, je me consacre entièrement à sa recherche.

J'en suis là de mes réflexions lorsque Gisèle entre dans le bar. Ça me fiche une secousse de la voir sapée en princesse. Jusque-là, je ne l'ai pas vue vêtue autrement qu'en infirmière. La toilette lui va aussi bien que le voile blanc. Elle s'est fardée et elle ressemble de plus en plus à une môme sensationnelle.

— Alors, fait-elle, en me tendant la main, comment se porte mon malade ?

— Pas tellement mal. Dites donc, c'est rudement chic à vous d'avoir accepté ce rendez-vous.

Elle ne répond pas et s'assied à côté de moi.

— Et ce ventre, il est ressoudé ?

Je lui prends la main.

— Ne vous bilotez pas pour ma géographie, Gisèle. Ça n'est pas le premier coup dur que j'essuie. Si vous me voyiez à poil, mon corps ressemble à la photo aérienne d'une région bombardée.

Gisèle éclate de rire et commande un Martini-gin. Je la regarde siroter son glass. C'est un spectacle qui me plaît. Elle ressemble à une petite chatte.

Je lui demande brusquement :

— Alors, on va à la graine ? On m'a refilé l'adresse d'un restaurant où il est possible de se taper une escalope panée sans risquer le bagne perpétuel.

— Croyez-vous qu'il soit raisonnable de votre part de commencer une vie de noctambule ?

— Écoutez, mon chou, je n'ai pas de mauvaises fréquentations ; il y a belle lurette que la raison et moi nous nous sommes séparés pour incompatibilité d'humeur. Avant votre arrivée, j'étais justement en train de regretter la petite réconciliation que j'avais eue avec elle depuis l'armistice. À chacun son élément. Nous autres, nous trouvons la terre épatante, mais un poisson n'est pas du tout de cet avis. Pour la raison c'est du kif, il y a ceux qui ne se nourrissent que d'elle et ceux, comme moi, qui se latchavent dès qu'on prononce son nom.

Je règle les consommations et nous sortons.

La nuit est froide et obscure. Nous nous dirigeons vers les Champs-Élysées pour y prendre le métro. Par chance, j'aperçois un fiacre vide. J'y pousse ma compagne.

— C'est un enlèvement ! s'exclame-t-elle.

— Exactement, lui dis-je. Mon père me disait toujours qu'une balade en fiacre est un truc épatant quand on s'est mis dans l'idée de prendre une belle gosse dans ses bras pour lui raconter des histoires de fées.

— Parce que vous avez l'intention de me raconter des contes de fées ? Je croyais pourtant que votre spécialité c'était le roman d'espionnage et de gangsters…

— Justement, je lui réponds, avec une fille comme vous, Gisèle, j'oublie la mitraillette pour ne plus penser qu'au clair de lune.

Je lui prends la main et la porte à mes lèvres. Elle ne la retire pas. Malgré que vous soyez une bande de pieds nickelés, vous devez bien penser qu'en pareille circonstance, un gars qui connaît un tant soit peu les bonnes femmes profite illico du terrain acquis. C'est ce que je m'empresse de faire. Justement, ce fiacre est un toboggan qui nous jette sans cesse l'un contre l'autre. Je mets à profit un des cahots pour embrasser Gisèle.

— Vous allez vite…, murmure-t-elle.

— La vie est si courte !

— En somme, vous êtes un opportuniste.

— Pourquoi cherchez-vous à analyser ce que je suis ? Y a un vieux proverbe latin qui dit : « Vivons l'instant. » Je peux pas vous le réciter en

latin, because je ne suis pas doué pour les langues étrangères ; mais j'ai la certitude que le zigoto qui a donné ce conseil au bon populo savait vachement ce qu'il disait.

Gisèle se pelotonne contre ma poitrine et me tend ses lèvres. Faites-moi confiance : j'en fais bon usage. Comment qu'elle s'y connaît cette poulette ! Je ne sais pas ce qu'on leur apprend dans les écoles d'infirmières, mais si on ne leur donne pas des cours d'amour, comme dans les universités américaines, celle-ci a dû prendre des leçons par correspondance.

Quand elle se recule, je suis à bout de souffle.

— San-Antonio, murmure-t-elle d'une voix aussi tremblante que celle d'un centenaire transi de froid, San-Antonio, je sens que vous allez me rendre folle.

J'aspire une grande goulée d'air, comme le fait un pêcheur d'éponge avant de plonger, et puis je me fais inscrire pour un deuxième baiser encore plus complet. Des machins dans ce genre, il n'y a rien de mieux pour développer les facultés respiratoires.

Au bout d'un certain temps, je m'aperçois que notre carrosse ne roule plus. Le cocher est debout devant la portière et il se marre comme une bouche d'égout.

— Non mais, des fois, je lui dis, tu te crois au cinéma ?

— Presque, me répond-il.

Comme je n'aime pas les petits dessalés dans son genre, je descends de sa boîte à sucre et je l'empoigne par sa limace.

— Hé là, patron ! s'écrie-t-il. Pas de blague. Après tout vous êtes dans ma voiture et j'ai bien le droit de regarder ce qui s'y passe.

Gisèle me fait signe de mouler et je règle la course. Le type remonte sur son siège. Avant qu'il ait le temps de dire « hue », son bourrin démarre au triple galop, comme s'il venait de décider de gagner le sweepstake. Le cocher se cramponne aux guides pour essayer de le retenir, mais le bidet fonce à une telle allure qu'il faudrait une voiture de course pour le rattraper.

— Qu'arrive-t-il ? questionne Gisèle.

— Je ne sais pas, dis-je.

Je fais mine de réfléchir avant d'ajouter, d'un air faussement innocent :

— À moins que ce soit à cause de ma cigarette que j'ai enfoncée en douce sous la queue de ce canasson…

Gisèle éclate de rire. Elle s'arrête soudain et me tend encore ses lèvres. Si elle continue à ce train-là, d'ici huit jours je vais faire de l'aérophagie… Néanmoins je profite de sa distribution. Comme le dit je ne sais plus qui : « Une occasion de bouillaver, ça ne se refuse pas. »

Nous entrons au restaurant. Imaginez une salle de patronage avec des guirlandes et des lampions. À une table centrale se trouvent deux mariés ; lui est en habit et elle en blanc.

— Veine ! s'écrie Gisèle, nous tombons sur un mariage.

Je la rancarde aussitôt.

— C'est un mariage au flan.

— Comment ?

— Je vous dis qu'il ne s'agit pas d'un véritable mariage. Les deux gars en tenue de prends-moi-tout sont des figurants payés par l'établissement. Le gérant du restaurant a eu cette idée qui lui permet de couillonner le contrôle éconocroque. Si les condés entrent pour renifler dans les gamelles, il leur dit qu'il célèbre le mariage de sa nièce. Il leur offre des dragées et une flûte de champagne et les gars se taillent sans insister après avoir présenté leurs vœux aux nouveaux époux. Y a pas à dire, c'est une fine astuce…

Gisèle n'en revient pas. La pauvrette n'est pas très documentée sur les mystères du marché noir.

Nous nous installons à une extrémité de la tablée et nous commandons une croque confortable.

Les peigne-culs qui vous racontent que les amoureux se nourrissent d'amour et d'eau fraîche feraient mieux d'aller se faire opérer de l'appendicite. Parce que je peux vous assurer qu'ils débloquent à perte de vue. Pour ma part, rien ne me met plus en appétit que l'amour. C'est à un tel point que, dès que mon palpitant fait des heures supplémentaires, je rêve à du poulet chasseur ou à des rognons sauce madère. Les autres types qui jouent à l'amour immatériel sont tous des tocards, des bourreurs de crâne qui se croient obligés de faire le grand jeu à la cocotte de leur choix. Ils prennent des poses de poètes extasiés, mais dès qu'ils ont quitté leur gosseline, ils se précipitent dans un milk-bar afin de morfiller une choucroute. Et comment qu'ils se la font garnir ! Tas d'hypocrites !

Je fais part à Gisèle de mon point de vue et elle se déclare d'accord avec moi. Les mousmés sont toujours d'accord avec vous dès l'instant où vous leur offrez quelque chose.

Le garçon nous sert une pelure d'oignon honnête. Tout va bien ; avec la bonne chère et des calembours on parvient souvent à ses fins. Les miennes, vous vous en doutez, consistent à décider la petite infirmière à m'accompagner dans un endroit peinard où je pourrai, en toute tranquillité, lui raconter ce que Rodrigue a fait à Chimène après qu'il eut bigorné son vieux.

Mon affaire n'a pas l'air de trop mal se goupiller. Gisèle me regarde de plus en plus tendrement. J'en connais un qui ne va pas s'embêter tout à l'heure…

Elle me plaît cette petite. Si j'étais un type comme tout le monde, je n'hésiterais pas à me déguiser comme le bâfreur en habit de la grande table et à la mener devant le maire. Mais ça ne serait pas de la postiche ; on serait marida pour de bon et on ouvrirait un bouclard. Gisèle moulerait l'hosto pour tenir la caisse. Elle tricoterait des kilomètres de chaussettes qu'elle remonterait de derrière le comptoir tous les trois mois. Quant à ma pomme, je verserais à boire et je taperais la belote avec les clients. Ce serait le rêve d'un paquet de gougnafiers… Seulement San-Antonio est fait pour une autre vie. Toujours la question de la destinée et de la mission de chacun, quoi ! Machinalement, je porte la main à mon postère pour vérifier si mon feu s'y trouve. Depuis que je suis sorti de la clinique je ne m'en sépare pas. Il y est. Je

lui caresse doucement le museau. C'est une brave bête que j'aime bien ; tous les deux, nous faisons une paire d'amis.

Au dessert, un mec sapé en bouseux se pointe et demande si les convives de la noce aimeraient un peu de musique. Bien entendu, il y a une tripotée de tordus pour hurler que oui.

Alors le zig fait un signe à un autre copain et les voilà qui grimpent sur une table ; le premier avec un accordéon, le second un saxophone. Aussi sec, ils exécutent la *Marche turque*.

Ils ne se défendent pas mal. Les convives applaudissent… À ce moment-là, l'accordéoniste dit que, si l'honorable société le permet, son copain va jouer en solo un petit truc de sa composition. L'honorable société permet tout ce qu'on voudra. Le saxophoniste entame sa ritournelle. Son truc tient de la musique arabe. C'est une sorte de mélopée lente, qui s'interrompt tout net pour laisser place à des bredouillements. J'écoute attentivement ces bredouillements pour essayer de trouver ce qu'ils peuvent avoir de mélodieux.

— Ce truc est une pâle imitation du jazz de La Nouvelle-Orléans, me dit Gisèle.

Je lui fais signe de se taire. Prestement je sors un crayon d'une de mes poches et je m'amuse à noter des signes sur la nappe. Pas d'erreur : ce saxophoniste à la gomme ne cherche pas du tout à imiter les négros américains ; ce qu'il maquille, je vais vous le dire : il s'amuse simplement à faire du morse. Comme je connais à fond la question, je transcris fidèlement sa petite émission. Pour une combine astucieuse, vous avouerez que c'en est une ! Gisèle me regarde aligner des traits et des points sans comprendre. Elle va pour me poser une question, mais je lui fais signe de se fourrer un édredon dans le bec.

Enfin, le musico-radio achève son petit morceau de société et, accompagné par son pote, entame *La Rue de notre amour*. Je commande du Cointreau pour Gisèle et un double cognac pour le môme bien-aimé de Félicie. Tout en torchant mon glass, je mets le message en clair ; je n'en ai pas pour longtemps. Voilà ce que ça donne :

Ce soir, 14, rue Joubert, 3e étage, porte à gauche.

— Cette fois, me dit Gisèle, vous allez m'expliquer ce que tout cela signifie.

Pour la satisfaire, je lui raconte ma découverte. Elle est médusée.

— Mince alors ! s'exclame-t-elle, vous avez trouvé cela tout seul.

Je ne réponds pas. Je regarde les dîneurs en me demandant auquel s'adressait le saxophoniste. Il est impossible de se faire une opinion. Tous ces mecs ont des trompettes enluminées comme des missels. Ils ont tous l'air de bons viveurs, soucieux de savourer la truite au bleu et la pelure d'oignon.

— Vous pensez qu'il s'agit d'un truc de résistants ? questionne la jeune fille.

— Ma foi, ça m'en a tout l'air.

— À votre avis, pourquoi ce saxophoniste a-t-il fait du morse au lieu de glisser un petit billet, beaucoup plus confidentiel, au moment de faire la quête ?

— Probable qu'il ne connaît pas la personne à laquelle s'adresse son message…

Elle est prodigieusement excitée, cette petite. C'est la grande aventure de sa vie… Elle ne donnerait pas sa gâche pour un emploi de chaisière à l'église Saint-Augustin. Moi, cette histoire me rend nerveux. Je renifle l'aventure comme un clébard affamé renifle une côtelette faisandée. Mon inaction de ces dernières années m'écœure. J'ai des démangeaisons sous la plante des pinceaux et dans le creux de la main.

— Qu'allez-vous faire ? demande Gisèle.

Sa question m'embête, car justement, elle renforce mon incertitude.

— Et que voulez-vous que je fasse, dis-je avec un peu d'humeur. Que je trotte à la Gestapo pour les affranchir sur ce qui se manigance ici ? Je ne suis pas un indic, et encore moins un traître…

Elle est déconcertée par ma sortie.

— Allons, ma petite Gigi, pardonnez-moi. Vous devez comprendre que la situation est délicate. Certes, si avant-guerre j'avais découvert un toutime de ce genre, j'aurais fait un sacré barnum, parce qu'alors, il n'y aurait pas eu de confusion possible : ce procédé aurait indiqué une quelconque organisation secrète et je me serais régalé, je vous le garantis… Seulement les temps ont changé, ma pauvre chérie ; nous sommes en guerre et il y a un tas de chics types qui se bagarrent en douce…

Elle a un soupir qui tend son corsage. J'en profite pour bigler ses roberts et, comme par enchantement, mes idées changent de tournure.

— On se fait la paire, Gisèle ?

— Si vous voulez…

Nous nous retrouvons dans la rue de l'Arcade. La nuit est de plus en plus noire et de plus en plus froide, ce qui est le droit intangible d'une nuit d'hiver. Nous avançons, bras dessus, bras dessous, précédés par la vapeur blanchâtre de nos respirations.

— Où m'emmenez-vous ? demande Gisèle.

— Vous ne trouvez pas qu'on serait bigrement mieux dans un endroit douillet ?

Je risque le paquet :

— On pourrait aller chez un copain à moi qui tient un hôtel dans le secteur. Il a des petits salons au poil où nous serions bien pour discutailler.

— Quelle horreur ! s'exclame Gisèle. Avec toutes les descentes de police… Non, venez plutôt chez moi. J'ai un petit studio très gentiment arrangé.

Elle rigole et ajoute :

— Il y a du feu et du cognac…

Je la prends par les manettes et je lui déclare qu'elle n'a qu'à m'emmener et

que je la suis comme un aveugle.

Sa crèche se trouve rue de Laborde. Comme elle l'a annoncé, c'est un véritable bijou. Imaginez une carrée tendue de cretonne, avec des meubles modernes en bois clair, des bouquins et un poste de radio tout blanc comme la vertu d'une tourterelle en bas âge. Un radiateur électrique répand une chaleur confortable.

Gisèle prend mon pardessus et me désigne le divan. Je m'y installe comme si je devais y attendre la fin des hostilités. Je mets la radio en marche. Un slow s'insinue dans le studio. Je souris d'aise.

— Cognac ou fine champagne ? demande Gisèle.

— Vos lèvres !

C'est peut-être pas un chef-d'œuvre d'originalité, mais ça fait plaisir à ma petite infirmière. Elle vient s'asseoir à côté de moi sur le divan.

Si vous le permettez, je vais tirer le rideau. D'abord parce que ce qui se passe à partir de ce moment ne vous regarde pas, ensuite parce que si je vous le racontais, vous poseriez ce bouquin pour demander à votre femme si elle veut faire une partie de Tu-me-veux-tu-m'as. Ce que je peux vous confier, sans faillir à la discrétion en vigueur chez un gentleman, c'est que ma petite Gisèle n'a pas que les châsses et les roberts à la hauteur. Oh là là ! Mesdames, si vous pouviez bigler son prose vous iriez faire la mangave pendant dix ans pour pouvoir vous offrir le même. Je ne peux pas m'arrêter de le renoucher.

Comme infirmière elle n'est pas mal, mais comme amoureuse, c'est un feu d'artifice. Je ne me plains pas du tout d'avoir pu bénéficier de ses services dans l'un et l'autre cas.

Quand je trempe mon distillateur dans un verre de fine, il est plus de dix heures du soir. La radio continue de jouer sans qu'on y prête attention. C'est un fond sonore devant lequel on peut se dire des choses vibrantes sans craindre les silences qui flanquent le trac. Mais la musique s'arrête. Un gnace explique qu'il va donner les informations.

— Ferme-lui la bouche ! me demande Gisèle. J'ai horreur des informations que nous donne cette radio pourrie.

Je tends la main pour obéir, hélas, je fais un faux mouvement et renverse mon verre d'alcool sur la jambe de mon pantalon.

— Maladroit !

— Ce n'est rien, dit ma poulette, avec un peu d'eau froide je vais vous enlever ça.

Elle va à la cuisine et en revient, en tenant un linge mouillé. Pendant qu'elle s'excrime sur la tache, le speaker dégoise à plein chapeau. Il raconte que la Luftwaffe a bousillé tous les avions anglais et que les Ricains vont être vidés de l'Afrique du Nord en moins de temps qu'il n'en faut pour faire cuire un œuf à la coque. Tout ça ce sont des charres qu'on entend et qu'on lit à chaque heure de la journée. Pas la peine d'y prêter attention. Puis voilà que ce pégreleux, ses mensonges débités, marque un petit temps d'arrêt.

« Dernières nouvelles, annonce-t-il. Nous apprenons à l'instant que le corps

du fameux commissaire San-Antonio, vient d'être découvert rue Joubert par une patrouille de gardiens de la paix. Le malheureux policier était criblé de balles dont deux s'étaient logées en plein cœur. On suppose qu'il s'agit d'une vengeance. Rappelons que San-Antonio s'était rendu célèbre avant-guerre par ses dons exceptionnels d'enquêteur. »

Je ne sais pas si la chose vous est déjà arrivée, mais je puis vous assurer que ça fait un curieux effet d'entendre prononcer son éloge funèbre. Surtout lorsque vous vous trouvez en compagnie d'une souris à laquelle vous venez de prouver que vous êtes on ne peut plus en vie !

Gisèle me regarde avec les yeux que devait avoir Hamlet lorsqu'il a biglé le spectre de son daron.

— Tony ! s'écrie-t-elle. Tony chéri, que se passe-t-il ?

Je me lève.

— As-tu le téléphone ?

Elle me conduit à l'appareil qui se trouve dans sa chambre à coucher. Je me hâte de faire mon propre numéro afin de rassurer Félicie pour le cas où elle aurait été à l'écoute. Ceci fait, je demande mon pardessus à Gisèle.

— Où vas-tu ? interroge-t-elle.

— Voir « ma » dépouille.

— Oh ! emmène-moi…

J'hésite ; je n'aime pas beaucoup traîner une sirène sur mon porte-bagages lorsque je me lance dans une affaire où il pleut des dragées en acier calibré. Mais cette pauvre Gisèle est le témoin de choses tellement bizarres depuis quelque temps que si je lui refuse cette satisfaction, sa pipelette la trouvera morte de curiosité demain matin en lui montant son courrier.

— Prends ton manteau.

Elle ne se le fait pas répéter. En général les gonzesses mettent de deux heures à trois mois pour se harnacher, mais elle se poile tellement vite que je crois voir un dessin animé. Dix minutes plus tard, nous sommes à nouveau dans les rues. À grands pas, nous gagnons le commissariat de police de la rue Taitbout. Vu l'heure tardive, le commissaire n'est pas là, mais il y a son secrétaire : Vilent, un petit gars que je connais très bien. En m'apercevant, il écarquille les mirettes. Il devient aussi vert qu'une pelouse de printemps. Je constate que ses pognes tremblent sur son buvard.

— Alors, mon petit Vilent, ça ne gaze pas ? demandé-je en riant.

— Mais ce… ce n'est pas possible ! s'étrangle-t-il.

— Tout est possible. Je viens reconnaître mon cadavre.

Il est long à se remettre.

— C'est la plus prodigieuse ressemblance que je connaisse, murmure-t-il enfin. Je viens de faire les premières constatations, rue Joubert. Pas beau à voir… J'ai cru que c'était vous… La preuve c'est que j'ai moi-même donné les indications à la presse.

Je propose un siège à Gisèle et je m'assieds sur le coin du bureau.

— Remettez-vous, mon vieux. Vous le voyez, je me porte bien, comme dit

l'académicien de l'Habit vert.

« Vous avez su l'"accident" qui m'est arrivé, il y a deux mois ?

Vilent fait un signe d'assentiment.

— Justement, dit-il, j'ai d'autant moins hésité à vous identifier tout à l'heure qu'il y avait eu ce précédent.

— Je conçois que, pour vous, la situation s'épaississe, mais pour moi elle s'éclaircit tellement que ça devient comme une aurore boréale. J'avais un sosie. Quelqu'un voulait supprimer l'un de nous deux. Il s'est trompé une fois. Est-ce lorsqu'il a tiré sur moi, ou bien est-ce quand il a tiré sur le copain qui me ressemble ? *That is the question*. Je pencherais à croire que c'est en m'assaisonnant qu'il s'est gouré le gars. Maintenant soyez gentil et éclairez ma lanterne.

Vilent y va de sa romance :

Il a été alerté vers neuf heures du soir par un coup de tube l'informant que des hirondelles à pédale avaient trouvé un macchabée rue Joubert en faisant leur ronde. Il s'est rendu sur les lieux.

Je l'interromps :

— Ce ne serait pas devant le 14 de la rue Joubert ?

Il me regarde comme si je venais de me transformer en chat siamois.

— Comment le savez-vous, chef ?

— J'ai un petit doigt qui n'a pas de secrets pour moi.

« Continuez, mon petit.

Je jette un coup d'œil à Gisèle. La mignonne boit du petit-lait. Elle devait croire que les aventures de ce genre n'existaient que dans les romans.

— La concierge de l'immeuble, alertée, a déclaré que la victime s'appelait Louis Durand et demeurait…

— Au troisième, la porte à gauche, murmure Gisèle.

J'éclate de rire. Elle mord au truc. Vilent paraît la découvrir. Il la regarde comme il vient de me regarder. Quand il va raconter ça à sa femme en rentrant chez lui, elle va lui balancer un seau de flotte à travers la bouille parce qu'elle croira qu'il est chlass.

— Voyons, chérie, dis-je à la poupée, en lui télégraphiant une œillade, laisse parler monsieur.

Vilent hausse les épaules.

— Que voulez-vous que je vous raconte, grommelle-t-il, puisque vous connaissez l'histoire mieux que moi !

Je n'aime pas tellement qu'un subordonné prenne ce ton-là.

— Nous en étions à la concierge, fais-je sèchement.

Il pique son fard et poursuit :

— Je ne me suis pas étonné de ce nom de Louis Durand que j'ai pris pour un nom d'emprunt. J'ai fait transporter le corps dans l'appartement, car les Allemands ont réquisitionné toutes les ambulances de Paris ce soir. La P.J. doit être sur les lieux.

— Des premières constatations, que résulte-t-il ?

Il a un geste vague.

— Pas grand-chose. Personne n'a rien entendu.

— Parbleu ! l'assassin a tiré à travers la poche de son bénard…

Je me lève.

— Puisque je suis ici, dis-je, vous allez être assez bon pour nous faire établir un ausweis, à mademoiselle et à moi. J'ai dans l'idée que nous serons encore dans les rues après le couvre-feu, et nous n'avons pas envie d'aller cirer une douzaine de bottes dans un poste de garde, au milieu des sulfatés.

Il s'empresse de me donner satisfaction.

— À l'avenir, quand vous vous trouverez en présence d'un cadavre que vous estimez être le mien, pour avoir la preuve formelle que vous ne vous trompez pas, regardez-lui la poitrine.

J'entrouvre ma limace.

— J'ai deux mètres vingt de cicatrices depuis le menton jusqu'aux genoux.

J'ajoute, d'un ton très sérieux :

— Je suis tellement troué que les petites dames qui m'accordent leurs faveurs, croient, en se réveillant, qu'elles ont fait dodo avec quatre-vingt-dix kilos de gruyère, c'est vous dire…

Je tends galamment mon aileron à Gisèle. Et nous sortons sous le regard ahuri de Vilent. Je vous parie une jambe de bois contre un téléphérique qu'il est persuadé que j'ai du mou dans ma corde à nœuds.

La plupart des gens sont comme ça : sitôt que vous vous payez leur bol, ils croient que vous avez un train mécanique en liberté sous la coupole.

En avant la musique !

— Je n'ai jamais vu de cadavre d'assassiné, me dit Gisèle.

— Ça vous fait peur ?

— Un peu…

— Si vous voulez… je vais te raccompagner chez toi ?

Elle sursaute.

— Ah non par exemple ! Pour une fois que je suis engagée dans une aventure, je tiens à la suivre jusqu'au bout.

Quand j'entends des gnères débloquer de cette façon, je prends mal aux seins. Les bonnes femmes sont toutes les mêmes : elles considèrent la vie d'une façon particulière qui les incite à penser que tout ce qui se passe ici bas, se passe pour leurs beaux yeux. Si je m'écoutais, j'attraperais la môme Gisèle sous mon bras et je lui filerais une danse ! Mais elle serait capable de m'embobiner, rien qu'en tortillant son pétrus…

Je soupire.

— Écoute, ma beauté, je veux bien que tu me suives, mais à la condition expresse que tu foutes un cadenas à ton joli museau.

« Les enquêteurs n'ont pas l'habitude de charrier leurs brancards avec eux. Tu saisis ?

Elle s'arrête dans un rayon de lune et me regarde en souriant. Elle a un sourire qui transforme ma moelle épinière en mayonnaise. C'est inouï ce que l'homme le plus blindé peut devenir évanescent devant les singeries d'une poulette.

Puisque nous sommes arrêtés, je l'embrasse. Son rouge à lèvres est juste à mon parfum préféré. Il a un petit goût de pâtisserie turque qui me plaît bigrement.

Je la saisis par la taille et l'entraîne vers la rue Joubert.

Nous voilà devant le 14. La porte d'allée est ouverte. J'aperçois une bagnole de la préfecture rangée en bordure du trottoir. Il y a un zèbre au volant.

— Police, lui dis-je. Quel est le nom de votre commissaire ?

Le chauffeur me regarde comme si j'étais du crottin de cheval. Puis il bigle Gisèle et hausse les épaules.

— Dis donc, mon petit pote, me fait-il, si t'es gelé t'as qu'à boire du café très fort ; il paraît que c'est radical…

Je me prends le pif avec deux doigts, ce qui, chez moi, dénote une certaine

nervosité. Vous avouerez que ça la fiche mal d'être traité comme un fruit gâté par un petzouille, quand, justement, on plastronne devant une belle blonde.

L'envie me prend de choper ce tordu par les cheveux et de le sortir de l'auto, sans me donner la peine d'ouvrir la portière. Si je m'écoutais, je lui flanquerais une telle décoction qu'il pourrait s'embaucher comme bouchon de radiateur pour corbillard automobile.

Je lui montre ma carte.

— Mande pardon, commissaire, bredouille ce mal torché.

— Toi, mon petit, dis-je, t'as eu comme frère de lait un cochon rose et je parie que ta mère s'est gourée quand elle est venue te retirer de nourrice.

Il ne répond rien. Il doit se mordre les lèvres jusqu'au sang.

— Le nom de mon collègue ?

— L'inspecteur principal Guillaume.

Ça tombe bien : je l'ai eu sous mes ordres avant-guerre.

Je me tourne vers Gisèle.

— Montons, lui dis-je, je vais réitérer mon coup du revenant.

L'immeuble est en effervescence. Quelques bignoles protègent l'appartement tragique. Il y a là tout un peuple en pyjama ou en robe de chambre qui jacasse dans les escaliers. Ces branquignols sont heureux de cette aventure qu'ils touchent du doigt. Chacun donne son avis. Ah ! ils ne sentent pas le froid ! Il y a des mousmés qui laissent bâiller leur peignoir pour exciter les voisins. Dans l'effervescence générale, un vieux schnock au crâne en suppositoire met la main au panier d'une petite brune qui a un croupion qui appelle le baiser. Ils s'en souviendront de cette nuit, les locataires du 14. Demain ils vont pouvoir tartiner du saignant pour leurs amis et connaissances. Au besoin, ils en ajouteront. Pour une fois qu'ils ont l'occase de se rendre intéressants, ces endoffés, ils ne vont pas la louper. La montée d'escalier sent le parfum de Prisunic et la pantoufle culottée.

On entend beugler des chiarres dans les étages. Les mères de famille se sont taillées sans donner la biberonnanche, et les vieilles grillottes en fichu noir n'ont pas pris le temps de finir leur réussite.

— Où allez-vous ? nous demande un agent.

Il nous barre le chemin de ses bras écartés.

— Te fatigue pas à jouer à l'homme-oiseau, dis-je en exhibant ma carte.

Le matuche nous fait un salut impressionnant.

— Le cadavre est dans la salle à manger, fait-il.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à passer à table.

Le zig est complètement siphonné.

Nous entrons dans l'appartement où les types de l'identité crachent du magnésium.

— Ce que vous branlez là ? gueule un type de deux mètres de haut sur trois de large.

Je cherche à regarder ce qui se passe derrière cet Himalaya de barbaque et j'aperçois Guillaume.

— Hep ! Guillaume…

Il se détourne et regarde dans ma direction. Mais comme les meules de son subordonné ne sont pas transparentes, il prend le parti de les contourner.

Quand il me voit, il fait un pas en arrière. Sa bouche s'ouvre tellement qu'on s'attend à en voir sortir une rame de métro.

— Mais…, balbutie-t-il. Mais…

À ce moment, l'énorme poulet m'examine. C'est un garçon qui doit posséder à peu près autant d'intelligence qu'un kilo de choucroute. Pendant que son cerveau met à assimiler les images inscrites sur sa rétine, nous aurions le temps de prendre un bain de pieds. Mais tout finit par arriver. Malgré que ses pensées circulent dans son crâne comme les billes d'acier d'un billard électrique, il réalise ma ressemblance avec le mort et il émet un bruit qui tient du cri de guerre des Indiens Comanches (à balais) de la corne de brume et de la plainte témoignant de l'orgasme chez les kangourous femelles.

— Nom de Zeus, chef ! bavoche-t-il.

Tout ce micmac a attiré l'attention du médecin légiste et du photographe. Imitant leurs collègues, ils me fixent d'un air abasourdi.

— S-S-S-S-San-Antonio ! s'exclame enfin Guillaume.

— Soi-même, mon bon Guillaume.

Je salue l'assistance d'un geste circulaire.

— J'ai appris que je venais d'être assassiné, dis-je. Alors l'envie m'a pris de regarder à quoi je ressemble quand je suis mort.

Je fais signe à Gisèle de rester à l'écart et je m'approche du canapé où on a étendu mon sosie. Pour une sensation, c'en est une. Ma parole, si j'étais resté plusieurs jours sans me voir, je serais persuadé que c'est moi. La ressemblance est extraordinaire : ce macchab a mon visage, ma taille, mes cheveux… Je comprends que le type aux douilles en brosse se soit gouré ; la chose n'est pas surprenante puisque mes collègues eux-mêmes n'ont pas hésité à m'identifier…

— Dites donc, si j'avais connu ce pèlerin à l'époque où il consommait de l'oxygène, nous aurions pu monter un joli numéro de claquettes tous les deux.

Le médecin légiste retrouve ses esprits.

— Il n'y a que des jumeaux pour se ressembler ainsi, dit-il. Guillaume renchérit. Il me serre la main avec effusion.

— Ce que je suis heureux que vous soyez vivant, chef. Vous voyez : malgré qu'à cette fichue époque le cadavre d'un homme ne compte pas, nous avions décrété le branle-bas de combat.

— Merci de cette touchante attention.

Gisèle toussote. Les pépées, dès qu'on cesse une minute de faire attention à elles, elles se foutent en renaud et sont prêtes à tirer un feu d'artifice dans leur culotte pour récupérer les regards de l'honorable société.

Assez gêné, je la présente à ces messieurs :

— Mademoiselle Gisèle Maudin, mon infirmière.

Elle ramasse les hommages des policiers et s'approche du canapé. Pourvu

qu'elle ne fasse pas un cirque ! Heureusement non. Il est vrai que, de par sa profession, elle a l'habitude des morts. Elle regarde cordialement la victime.

— Inouï !

Ouf ! J'avais peur qu'elle déclame des trucs immortels sur le hasard, les phénomènes de mimétisme et la suite…

Pour détourner l'attention, je questionne :

— Vos conclusions, toubib ?

— Deux balles dans la région du cœur, tirées de bas en haut. Je suppose que cet homme descendait ses escaliers lorsqu'on l'a assailli. Il n'est pas mort sur le coup. Il a eu le temps de gagner la rue et c'est là qu'il est tombé, foudroyé.

Guillaume ajoute :

— Le plus curieux, c'est que personne ne le connaît dans l'immeuble. La concierge ne l'avait vu qu'une ou deux fois. Il n'habitait ici qu'épisodiquement. Étant persuadé qu'il s'agissait de vous, je pensais que vous aviez loué ce pied-à-terre sous un pseudonyme pour l'utiliser lorsque vous ne pouviez pas rentrer chez vous…

Je le regarde en souriant.

— Pas du tout, mon cher Guillaume, vous pensiez que j'étais mêlé à des histoires de Résistance et que la Gesta venait de me régler ma note. Depuis l'attentat dont j'ai été victime, vous chuchotez tous ça à la grande maison, hein ?

Il rougit et ne répond pas.

Pour le mettre à l'aise, je lui administre une claque dans les reins, assez forte pour lui faire cracher ses poumons s'ils ne sont pas bien accrochés.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Rien, chef. Cet appartement est impersonnel. Ce type ne devait l'utiliser que très rarement comme l'assure la concierge.

L'Everest de viande et de connerie s'approche de nous.

— Regardez ce que j'ai trouvé, dit-il.

Il ouvre une main large comme un saladier de pension de famille. Nous nous penchons et découvrons un canif au manche en corne sur lequel est écrit un mot : *Venganza*.

— C'est de l'espagnol, affirme Guillaume, cela signifie : « vengeance ».

— Vous permettez que je le conserve ? Mettons en souvenir de ma mort…

— Je vous en prie, monsieur le commissaire.

J'empoche le minuscule couteau.

— En somme, demandé-je, vous concluez à quoi ?

— Officiellement : crime d'un apache… C'est mieux, n'est-ce pas ? me dit l'inspecteur. En ce moment tout est déréglé. On ne sait pas différencier les crimes des exécutions, les honnêtes gens des voleurs et les héros des traîtres. Je comprends pourquoi vous vous êtes fait mettre en disponibilité. Ce n'est pas drôle d'exercer un métier comme le nôtre à notre époque.

Nous échangeons quelques futilités sur des sujets généraux, après quoi nous quittons tous l'appartement.

— Je vais laisser deux gardes en faction chez la concierge cette nuit, déclare Guillaume, et demain nous ferons transporter votre sosie à la morgue. C'est égal, vous m'aurez fait peur, patron.

Sur le palier, le médecin, qui est un gros vieux à moustaches blanches se met à enguirlander les locataires qu'il traite de sadiques, de vicieux et de névrosés. C'est la débandade. Là où les rebuffades des agents n'ont pu réussir, les sarcasmes du médecin légiste font merveille. En maugréant, tous ces charognards, ces morfilleurs de cadavres, ces locdus, regagnent leurs puciers.

Les moukères se drapent dans leurs robes de chambre et remisent leur triperie. Le vieux suppositoire retire sa paluche du dargeot de la petite brune. Les vioques vont voir si ce putain de roi de pique va ramener sa couronne dans les treize premières brèmes. Les pondeuses pensent brusquement à leurs moujingues qui sont en train de se l'accrocher. La cage d'escalier se vide comme un cinéma après que Tyrone Power a roulé un vache et ultime patin à sa partenaire.

Nous gagnons la rue. Guillaume donne ses instructions à ses sbires, puis il se tourne vers nous.

— Que puis-je faire pour vous, patron ?

Je fais la moue.

— Si vous pouviez mettre une voiture à ma disposition pour une heure ou deux, vous seriez la crème des flics.

Il sourit.

— Venez avec nous jusqu'à la boîte. Après je vous laisserai l'auto.

Nous nous installons dans la traction. Gisèle se met devant, à côté du chauffeur. Les hommes s'entassent derrière, ce qui est une belle cérémonie car le gros zèbre de Guillaume fait partie de la charrette.

— Il est marrant votre bonhomme Michelin, dis-je à Guillaume. Par où est-ce qu'il se dégonfle ?

— Riez bien, il n'empêche que c'est un auxiliaire de premier ordre en cas de coup dur.

Quelques minutes plus tard, nous arrivons à la tour pointue. Il y a l'inévitable distribution de poignées de main et, enfin libre, je prends possession de la calèche.

— Quel est le programme ? s'inquiète Gisèle.

— Primo : votre cabane où je vais vous coucher comme une petite fille raisonnable que vous êtes, secundo je vais rendre une visite nocturne.

La poulette pince ses lèvres.

— Ne faites pas le gros méchant loup, Tony. Vous n'allez pas me laisser choir maintenant.

— Je vais le faire, gente dame, aussi vrai qu'Hitler est l'empereur des naves.

Elle ne répond rien. Je crois qu'elle boude, mais j'aperçois deux grosses larmes qui dégoulinent sur ses joues. Les désespoirs muets m'ont toujours ému. D'ordinaire, quand une poupée rouscaille et fait des épates, je lui mets

une paire de mornifles sur la tranche, histoire de guérir ses fluxions dentaires si elle en a. Mais des larmes silencieuses m'épouvantent.

— Bon Dieu, quoi ! soyez raisonnable, Gigi. Jusqu'ici, je vous ai emmenée avec moi parce qu'il n'y avait aucun danger. Mais maintenant ça va peut-être changer d'aspect. Remarquez que je n'en suis pas certain. Seulement, si par malheur il vous arrivait un pépin, j'aurais bonne mine…

— Voulez-vous que je vous signe une décharge ?

Du moment qu'elle le prend à la rigolade, je suis d'accord.

— Eh bien, c'est entendu, je vous emmène. Tant pis pour votre derche s'il y a du vilain.

Je mets pleins gaz en direction de la rue de l'Arcade. Mon idée, je vais vous l'exposer par le menu : Laissez-moi au préalable vous affranchir sur mes sentiments intimes. Ce branle-bas de la soirée a déclenché mon besoin de bagarre qui couvait. Je sais bien que ma ressemblance avec le gars qui a été dessoudé est une simple coïncidence, mais tout de même, je voudrais bien connaître les tenants et les aboutissants de l'affaire. C'est mon droit, je crois, non ? Merde arabe ! qui est-ce qui a bloqué de la ferraille dans la brioche ? C'est le petit San-Antonio ou c'est le duc de Windsor ? Je veux bien que le buteur se soit mis le doigt dans l'œil jusqu'à toucher le fond de son caleçon, c'est pas ce qui m'empêchera, si je le trouve, de lui montrer comment on s'y prend pour transformer un pékin en pâte à raviolis ; ne serait-ce que pour lui faire comprendre qu'avant de presser sur une gâchette il convient de s'assurer de l'identité du monsieur qui vous fait vis-à-vis.

Or l'occasion que j'attendais de pouvoir obtenir un entretien de ce macaque s'offre ce soir. Je viens par un hasard miraculeux de plonger mon grand blaire dans l'assiette d'une drôle d'équipe. Dans cette aventure, il y a, jusqu'à présent cinq mectons : je les énumère, d'abord le bibi à qui on octroie deux mois d'hosto gratis, puis le foie blanc aux tifs en brosse qui ne craint pas de percer les poches de ses grimpants, ensuite mon sosie, lequel trône dans sa salle à manger, et enfin le saxophoniste-radio et l'inconnu auquel s'adressait son message.

Procédons par élimination : mon sosie est aussi mort qu'un filet de hareng, le type qui attendait le message dans le restaurant je ne le connais pas, reste, pour remonter à mon agresseur, le saxophoniste. Ce type a servi d'intermédiaire, c'est sur lui que je dois mettre la pogne, y a pas d'erreur !

Trêve de plaisanteries !

Les mariés à la noix sont partis en voyage de noces depuis belle lurette lorsque nous entrons dans le restaurant. Les garçons mettent les chaises sur les tables et commencent à balayer. Celui qui nous a servis me reconnaît et s'avance, la bouche en prose de poule, flairant un pourliche.

— Ces messieurs dames ont oublié quelque chose, tout à l'heure ?

— Je voudrais dire un mot au gérant.

Il s'incline et me conduit aux cuisines. Sur une table, entre des arêtes de poissons et un restant de mayonnaise, le gérant fait ses comptes. Il a un tas impressionnant de biffetons devant lui et il les classe par paquets de dix. La recette a été bonne. Avec tout ce pognozoff on doit avoir les moyens de se payer un porte-avions.

Ma visite n'a pas l'air de lui plaire. Vous pouvez remarquer que les gars qui morfillent, qui lonchent ou qui comptent leur blé, n'aiment pas être dérangés, ceci parce que la table, l'amour et le fricotin sont des choses sacrées pour la majorité des gnaces. Il fronce le sourcil.

— Vous désirez ?

— Vous dire deux mots.

Il a un geste excédé.

— Il est minuit, objecte-t-il.

Je secoue la tête.

— C'est pas pour vous demander l'heure que je suis venu.

— Monsieur, rouscaille-t-il, je ne goûte pas beaucoup ce genre de plaisanterie.

Pour lui filer la traquette, je lui montre ma carte.

Si vous pouviez jeter un coup d'œil sur la physionomie du mec vous rigoleriez tellement qu'on serait obligé de vous amener votre belle-mère ou votre percepteur pour vous faire passer le fou rire. C'est inouï ce qu'il a les flubes, ce pauvre endoffé.

— M-M-M-Monsieur le co-coco, monsieur le commissaire, bégaie-t-il, que se passe-t-il ?

Il jette un regard désespéré à son fric. Puis ses yeux cherchent les miens et me font une muette proposition. Je comprends que si le cœur m'en dit, je n'ai qu'à tendre la paluche ; immédiatement il y pleuvra des billets grand format. Gisèle sourit doucement. Elle s'est aperçue que le gérant me prenait pour un zig du contrôle et ça l'amuse autant qu'un film de Charlie Chaplin.

Je laisse mijoter le copain dans sa pétoche avant de secouer la tête.

— Ne vous cassez pas la nénette ; je ne viens pas ici pour vous emmouscailler, mais simplement pour que vous me passiez un tuyau.

Mon interlocuteur respire. Il s'empresse, il frétille, il bave. S'il continue, va falloir passer la serpillière sous sa chaise.

Il affirme qu'il est prêt à me donner tous les renseignements dont il peut disposer. Si ça pouvait me faire plaisir, ce zigoto me vendrait son vieux et sa vieille et il collerait sa petite sœur par dessus pour faire le bon poids.

Il est cuit à point. C'est le genre de froussard qui se met à table et ouvre grand son usine à jactance sans qu'on ait besoin d'aller chercher un tire-bouchon.

— Tout à l'heure, au dîner… de mariage, il y avait une paire de musiciens. Vous les connaissez ?

Il secoue négativement la tête.

— Dites-donc, baron, je lui fais. Faudrait voir à pas prendre ma hure pour un bocal de poivrons rouges…

— Mais…

— Y a pas de mais. Enfin quoi, pour donner à briffer au populo vous mettez en scène une histoire de noce perpétuelle. Pour entrer dans votre cirque il faut prononcer un mot de passe, et vous voulez me faire croire que deux musicos que vous ne connaissez pas débarquent au milieu du coq au vin, du lapin à la moutarde et du saumon fumé comme ça… Vous interdisez l'entrée de votre boîte à des ministres, s'ils ne sont pas affranchis, et des cloches peuvent y entrer avec leur appareil à transformer le vent en musique sans que vous vous demandiez qui ils sont et d'où ils viennent, sans blague, mon petit père !

Pendant ma péroraison, le gérant a essayé à plusieurs reprises de m'interrompre, mais chaque fois que je lui ai vu ouvrir la bouche, je me suis mis à hurler si fort que la sirène d'un steamer ressemblerait à côté de mes éclats de voix, au grignotement d'une souris.

Le pauvre diable profite de ce que je reprends ma respiration pour s'expliquer.

— Monsieur le commissaire ! Ces hommes avaient le mot de passe. Je les ai laissés jouer car je me méfie des rancunes.

Je me radoucis. Incontestablement cet homme est sincère.

— Et vous ne les aviez jamais vus auparavant ?

— Jamais ! Monsieur le commissaire, vous pouvez interroger mon personnel, vous verrez que je ne vous mens pas.

Gisèle me regarde. Je la regarde. Le type nous regarde. Comme vous le voyez, l'éloquence n'est pas de rigueur. Nous nous sentons assez gourdes tous les trois. Mon enquête foire vachement. Est-ce que je perds la main ou quoi ? En tout cas, pour une fois que je joue au grand mec devant une fille, c'est gagné.

Le gérant qui, maintenant, est sûr que je ne lui chercherai pas de rognes, fait son petit fou.

— Me ferez-vous l'honneur d'accepter une coupe de champagne ?

Je lui fais cet honneur. Le gars donne des ordres et un sommelier s'empresse. Bientôt, nous sommes tous assis autour d'un seau en argent.

— Si par hasard ces musiciens revenaient, faudrait-il vous avertir, monsieur le commissaire ?

Ce serait une bonne idée. Je refile mon adresse au copain et je lui fais des compliments pour son champagne qui est épatant. Si c'est du pareil qu'il offre aux matuches, je comprends pourquoi ils lui fichent la paix avec le mariage quotidien de sa nièce Ernestine.

À la seconde coupe, mon cerveau se remet en mouvement. Au fond, ma centrale manque de carburant. Je suis persuadé que dès que j'aurai repris ma cylindrée normale, tout ira mieux.

En attendant, l'idée qui me travaille n'est pas mauvaise.

— Dis donc, Gisèle, est-ce que vous savez jouer d'un instrument ?

Elle me regarde et s'efforce de ne pas avoir l'air surprise.

— Non, me dit-elle, mais je sais tricoter des pull-overs.

Je fais la moue.

— Pour jouer au détective amateur, ça ne suffit pas. Savez-vous chanter ?

— Ma foi, je ne voudrais pas me vanter.

— Oui, ou non ?

— Ce serait plutôt oui. Oh je ne suis pas Lily Pons.

— Je préfère. Si vous étiez Lily Pons, vous seriez en ce moment au Metropolitan Opera de New York.

Le gérant est de plus en plus ravi. Cette soirée est une des plus belles de sa vie de cloporte. Il est tellement heureux qu'il fait rapporter une autre bouteille. Gisèle s'y met, et comment ! Elle a des dispositions pour ce qui est d'appliquer le principe des vases communicants. Je ne me bilote pas car j'ai la bagnole. Si elle est blindée, je pourrai la ramener chez elle sans avoir recours aux pompiers.

Brusquement, je prends une décision. Je ne sais pas où elle va m'entraîner, mais ce que je sais c'est qu'elle peut avoir des conséquences redoutables.

— Vous avez des musiciens ?

— Rarement.

— S'il s'en présente demain, envoyez-les au bain, compris ?

— Entendu, monsieur le commissaire.

— Par ailleurs, demain soir, je viendrai en compagnie de mademoiselle.

Il feint l'enthousiasme.

— Nous vous garderons une bonne table, monsieur le commissaire. Et vous me permettrez de vous traiter à ma façon…

Je le stoppe net.

— Nous ne viendrons pas pour croquer, mais pour donner un récital. Vous entendrez mademoiselle dans son répertoire, et vous aurez l'honneur et l'avantage d'applaudir un solo de violon de ma composition.

Gisèle pousse un cri. Elle vient de piger. Ses yeux brillent comme des

diams.

— Chéri ! s'exclame-t-elle. Chéri ! c'est merveilleux…

Quant au gérant il ne dit rien, mais on comprend que son plus cher désir c'est de se gaver de comprimés d'aspirine.

Ce que j'aurais pu en épater des gens au cours de cette soirée ! Je fais un sort à ma coupe et je me lève.

— Ne soyez pas trop surpris, dis-je à notre hôte, ce que je vous demande fait partie d'un plan d'action important.

— Mais… certainement, monsieur le commissaire. Tout à votre service.

Il nous raccompagne jusqu'à la voiture.

— À demain !

— Bonne nuit, messieurs dames !

J'embraie et nous nous éloignons à fond de ballon. Une patrouille boche nous arrête, boulevard Haussmann.

— Papir !

Je montre nos ausweis. Pas d'anicroche. Deux minutes plus tard je dépose Gisèle devant sa turne.

— Eh bien, me dit-elle, vous ne montez pas ?

— Je ne sais pas si c'est convenable…

Elle hausse les épaules.

— Ça n'est sûrement pas convenable ; mais, comme le dit un homme que j'ai beaucoup aimé : « La raison et moi sommes séparés pour incompatibilité d'humeur. »

Ce qu'elle est choute cette gosseline.

Je la suis dans les escaliers. Parvenu dans son studio, je téléphone à Guillaume pour lui dire d'envoyer chercher la voiture s'il en a besoin. Il me dit que je peux la conserver jusqu'à plus soif. Tout va donc pour le mieux.

— Et maintenant, me dit Gisèle, parlons un peu de ce plan d'action.

Elle a la bouche un tantinet pâteuse. Les mots ont de la peine à sortir. On dirait qu'ils sont englués dans du sirop de pomme.

— Et maintenant, repris-je. On ne parle plus boulot. Du reste, soit dit sans vous vexer, ça se bouscule au portillon. Vous allez me dire où se trouve la chambre d'amis.

— Comme j'ai un petit appartement, elle ne fait qu'une avec la mienne.

— La promiscuité ne vous gêne pas ?

— Non, il n'y a que l'odeur de la pipe qui m'incommode.

— Alors, il n'y a pas d'empêchement à ce que je profite de cette chambre d'amis, car je ne fume que la cigarette.

À ce moment, le poste qu'elle a branché, se met à jouer des machins tellement suaves que les saints du paradis confondraient les trompettes célestes avec celle d'Armstrong s'ils entendaient ce blues.

Je chope Gisèle par la taille et je l'emmène dans la chambre à coucher. C'est un endroit qui vaut la salle d'attente des troisièmes à Saint-Lazare, moi je vous le dis.

Et quand San-Antonio dit quelque chose…

Je fais mon Paganini

Je ne suis pas curieux, mais je voudrais savoir si vous entravez quelque chose à ma façon d'agir. Noix comme vous êtes, vous lisez ce que j'écris comme vous liriez votre déclaration d'impôts. Vous ne cherchez pas le mobile de mes actes. Vous attendez que je vous dise tout, depuis A jusqu'à N (qui est naturellement la lettre terminant ce bouquin). Ça vous liquéfierait la matière grise, de faire un peu de psychologie, hein ? Bande de miteux ! Vous vous feriez sortir les boyaux de la tête en réfléchissant. Y aurait jamais assez d'aspirine chez votre pharmago pour dissiper votre mal de tronche… Tenez, vous me faites pitié. Je vous sens tous là, à mijoter dans votre petite sphère sordide ; encroûtés, veules, mal rasés et la coupole aussi vide que la conscience d'un général… Sapristi ! faites donc un effort. Je vous ai dit que j'allais donner une petite représentation au restau de la rue de l'Arcade, avec le concours bénévole de la toute charmante Gisèle, et l'idée ne vous a pas effleurés que si j'agissais de la sorte, ce n'était pas pour le plaisir de me produire en société. Sans blague, vous croyez que j'ai un violon d'Ingres et que je vais en jouer dans les cours pour satisfaire mon besoin d'évasion !… Non mais, des fois !…

Alors, écoutez-moi, au lieu d'ouvrir grands vos châsses comme si on allait faire défiler devant vous les girls des Folies confortablement vêtues d'une plume dans le prose. Écoutez-moi et laissez tomber vos préoccupations du moment – soyez tranquilles, elles ne se casseront pas.

En exécutant ce petit numéro, j'espère pouvoir trouver le fil conducteur qui me mènera au zèbre qui m'a tiré dessus. Car il doit y avoir dans le restaurant un habitué affilié à la bande des buteurs. Ce mec reçoit ses instructions de la façon que vous connaissez. Pour l'identifier je ne vois qu'un moyen : lui filer un rancard par le truchement du morse symphonique. Ça peut prendre comme ça peut foirer. Si ça prend tant mieux, je lui mets la pogne au colbak et je lui joue Lily Marleen sur la pomme d'Adam jusqu'à ce qu'il me donne le moyen de trouver l'homme aux cheveux en brosse. Si ça foire, j'en serai quitte pour avoir fait le zouave en vain.

À l'heure dite, le lendemain soir, je passe prendre Gisèle *at home*. C'est là que la partie de marrage commence. Nous nous déguisons avec des fringues que j'ai louées chez un vieux Youde de mes relations, lequel se fait appeler Dubois depuis quelque temps.

En dix minutes je nous transforme en chanteurs des carrefours. Gisèle est

criante de vérité. Si vous la rencontriez dans la rue, vous lui refileriez une demi-jambe pour qu'elle aille s'acheter du gros rouge. Quant à moi, avec mes bacchantes vineuses, mes lunettes auxquelles il manque une branche, mon pardessus rapiécé, et mon instrument, j'ai l'air d'un ancien professeur de violon tombé dans la débine à la suite d'un attentat à la pudeur.

— Vous avez préparé votre message ? me demande ma petite infirmière.

— Et comment !

— Où avez-vous fixé le lieu du rendez-vous ?

— À l'angle de la rue de Clichy et de la place de la Trinité…

Elle hausse les épaules d'une façon méprisante.

— En plein air ! Et vous croyez que ça va être pratique pour le harponner. D'abord, ne pensez-vous pas que ça lui semblera louche ?

— Évidemment, mais où voulez-vous que je l'attire ?

— Ben… ici !

— Ici ?

— Pourquoi pas ? C'est tranquille, vous ne trouvez pas ?

Je repousse la tentation.

— Vous êtes dingue !

Mais ma voix sonne faux. Gisèle devine que je ne serai pas duraille à décider.

— D'abord, fait-elle, il faut prendre une décision quant à notre conversation : tantôt nous nous tutoyons et tantôt nous nous vouvoyons, cette incertitude la fiche mal devant des tiers. Ensuite, vous savez bien que ce que je vous propose est correct. Ici, vous n'avez pas à redouter d'indiscrétion de la part des passants.

— Bien sûr, mais ça peut être dangereux.

— Allons donc…

Je me fais véhément.

— Sapristi, je sais mieux que toi où se trouve le risque. Si je te dis que ça peut être dangereux, c'est que c'est vrai. Nous ne connaissons rien des types en question, rien sinon qu'ils tirent dans le bide de leurs contemporains avec la facilité que vous avez pour vous mettre du rouge à lèvres.

« Avoue que ça donne à réfléchir…

— C'est tout réfléchi, je sais qu'avec toi je ne risque rien… On a beau avoir l'habitude d'entendre les souris vous passer la pommade, des paroles pareilles vous font drôlement plaisir.

J'ai connu un mec qui a enjambé le premier étage de la tour Eiffel, sans prendre garde qu'il y avait une fameuse marche, simplement parce qu'une grognasse platinée lui avait débité des salades comme quoi il était le jules le plus extraordinaire de la création. Vous allez me dire que ce zig devait trimbaler une bath araignée au plafond, et je suis d'accord avec vous pour une fois. Il n'empêche que cette anecdote vous prouve que des boniments de poufiasse ont souvent plus d'effet sur nous, les gars de la reproduction, que les déclarations des droits de l'homme et du citoyen.

Je me sens galvanisé, comme la tôle servant à fabriquer les ustensiles ménagers.

Je ne doute plus de mes possibilités. Gisèle me dirait d'aller tirer un ramponneau dans la trombine du général allemand commandant la place de Pantruche que j'irais en courant et que Pujazon ne pourrait pas me rattraper.

Je me penche sur ma petite gosse.

— Très bien, chérie. C'est O.K., nous allons essayer d'attirer le gars chez toi. S'il y a de la casse, je décline toute responsabilité.

Elle hausse les épaules.

— L'heure tourne. Vous êtes plus bavard qu'un perroquet.

Là-dessus j'éclate de rire et je raconte à Gisèle que mon oncle Gaston, l'instituteur en retraite, celui qui prend un bain de pieds le premier samedi de chaque mois, possède un cacatoès aussi muet qu'un tampon buvard. Cet oiseau n'a dit qu'un mot dans sa vie et ce mot était tellement salé que ma tante a gardé la chambre pendant deux mois en l'entendant.

Il ne faut pas longtemps pour arriver rue de l'Arcade. Le gérant joue son rôle de première. Il fait mine de ne pas s'intéresser à nous. Nous avançons dans la salle de restaurant qui est bondée. Au milieu de l'indifférence générale, Gisèle annonce qu'elle va pousser une goualante. Elle a choisi *La Rue de notre amour*, because les gonzes de l'autre jour l'ont jouée. Elle toussote un peu et démarre. Je l'accompagne comme je peux sur mon crin-crin. Je vous garantis que je préférerais l'accompagner dans un dodo. La musique et moi, on est parents à peu près comme le sont une panthère noire et un canard de Barbarie. Néanmoins, mes leçons de jadis me reviennent en mémoire. Bien sûr, je fais des fausses notes ; pour être franc, je ne fais même que ça. Mais ça fait plus vraisemblable.

Gisèle a une gentille voix de soprano. Bien sûr si elle auditionnait à la Scala de Milan, tout ce que le directeur pourrait lui proposer, c'est un emploi au vestiaire ou aux waters, mais son petit filet suffit dans ce bruit de fourchettes et ces glouglous. Comme elle est jolie, y a quelques vieux faunes qui la renouchent en loucedé. En sciant mon jambon j'observe l'assistance ; je cherche à deviner qui, dans cette foule de convives est l'homme qui m'intéresse. Mais s'y trouve-t-il seulement ?

Je me fends la poire en pensant que nous sommes en train de faire les cornichons pour peut-être balle-peau.

Lorsque Gisèle a terminé sa beuglante, elle fait un petit salut et annonce que son camarade Antoine va interpréter un morceau de sa composition.

C'est à mon tour de tenir la vedette. Je prends une pose inspirée et je fais mon Paganini. Je ne sais pas au juste ce que je musique… C'est un air qui me revient, du plus profond de ma mémoire. Je crois bien que le mec Chopin a composé ce machin. Je m'en tamponne les amygdales. Le mec Chopin ne risque pas de venir rouscailler. D'abord parce qu'il est clamsé depuis belle lurette, ensuite, parce que, de la manière que j'exécute son morceau, il ne pourrait pas le reconnaître.

Au milieu du morceau je marque un temps d'arrêt. Je me concentre et laborieusement je passe mon message. Voici ce que je transcris en morse :

Urgent – Rendez-vous – Ce soir 10 heures –
Maudin – 24, rue de Laborde

Après quoi j'achève mon récital.

Quelques applaudissements parcimonieux retentissent. Nous remercions l'honorable société, et nous passons à la mangave. La recette est bonne. Nous nous faisons quatre cents balles.

— Décidément, me dit Gisèle, j'ai de plus en plus envie de lâcher l'hôpital et de me consacrer au lyrisme de restaurant.

Nous faisons un clin d'œil au gérant, et nous nous taillons sans plus attendre.

Je regarde l'heure à Saint-Lago : neuf heures.

Je propose à Gigi de torcher un grog dans une brasserie avant de regagner ses pénates. Il faut boire la recette. C'est curieux comme les types sont généreux avec les cloches, quand ils s'empiffrent dans un truc à marché noir…

— Vous croyez qu'« il » viendra ? demanda Gisèle.

— S'il était dans la salle, y a pas d'erreur…

— Mais y était-il ? J'ai bien regardé, je n'ai pas vu un seul type correspondant au portrait d'un assassin.

Je lui caresse le poignet.

— Petite fille ! Les assassins ne ressemblent presque jamais à des assassins. Moi aussi, j'ai biglé les dîneurs… Et je n'ai pas pu me faire une idée.

— Alors ?

— Alors, attendons.

— Je suis frémissante.

Je souris et commande deux autres grogs.

— Je vais être tournée, me dit Gisèle.

— Ne vous bilotez pas. Ce sont vos premières armes dans les services secrets. Il s'agit de ne pas flancher. Le meilleur moyen de se doper est encore de pinter un bon coup.

« C'est le secret de mes succès.

Au bout du quatrième grog, elle est bien à point. Je la finis par un verre de calvados. Le froid fait le reste. Lorsque nous pénétrons dans son appartement, elle est aussi guillerette qu'une tranche de veau. Je la couche et elle se met à pioncer. Ouf ! J'ai le champ libre. De cette façon, je vais pouvoir manœuvrer à ma guise. La môme Gisèle est la crème des filles, d'accord ; mais ça n'est pas une raison pour l'avoir sur les fumerons d'un bout à l'autre de l'affaire. Pendant qu'elle cuvera sa malouze, je m'occuperai du mec, si, comme je le souhaite, il se pointe à mon rancard…

Je regarde ma montre. Ça colle, j'ai encore le temps. Le temps de quoi faire

allez-vous penser ? Pardine ! le temps de mettre la paluche sur la bouteille de raide de Gisèle. Elle n'est pas duraille à trouver. Je la débouche et je m'en téléphone un vieux coup dans l'estomac. C'est plus rigolo de se mettre un goulot entre les lèvres que de se faire enlever les cors aux pieds… Comme le trou que je porte sous le nez n'a pas été créé pour établir un courant d'air, je réitère mon geste auguste. Illico, je me sens enclin à l'optimisme. Je sors mon Luger et je le glisse sous un journal jeté sur le divan.

Plus que cinq minutes. Viendra ? Viendra pas ?

Mon palpitant se met à cogner. Je me sens intimidé comme lors de ma première enquête. C'est nerveux, faut attendre que je sois rodé. Voilà ce que c'est de se laisser aller. On devient ramolli de l'intérieur et de l'extérieur…

Le niveau baisse dans le litron. L'heure tourne. Mon cœur bat… Voilà les caractéristiques du moment. Et toujours, dans mon boîtier les mêmes pensées vont et viennent, au point de me donner le mal de mer : Viendra ? Viendra pas ?

Un pas dans l'escalier. Est-ce pour moi ?

Oui, le pas s'arrête devant la lourde. On sonne.

Alors mon palpitant se calme comme par enchantement. Je retrouve tout mon calme, comme l'acrobate qui va accomplir le saut de la mort… San-Antonio est un mec entier. Je sais me récupérer le moment venu. Or, pour être venu, il l'est, le moment. Je liquide la bouteille de cognac pour dire de ne pas avoir de remords s'il m'arrive quelque chose. Je vais ouvrir la lourde.

Je ne sais pas si vous avez jamais vu de film d'épouvante. De ces films qui vous flanquent les flubes pendant une semaine… Si vous en avez vus, vous avez dû remarquer que l'impression d'effroi provient souvent d'un contraste entre l'intensité de la peur redoutée et l'aspect innocent de celui qui la provoque. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre… Vous êtes tous tellement pochetés que pour vous faire entrer quelque chose dans la matière grise, il faudrait un marteau-pilon. Ce que je veux dire, c'est que ce qui transforme la peur en épouvante, c'est qu'elle est provoquée par quelque chose d'insolite. Ainsi, il est normal d'avoir peur d'un gros caïd en colère, mais quand au lieu d'un gros caïd, c'est un petit vieux bien propre qui vous fout les jetons, ce qu'on éprouve n'est plus de la peur, mais de l'épouvante. Cette fois, est-ce que vous mordez ?

J'ouvre la lourde.

Je ne peux réprimer un sursaut. Dans l'encadrement de la porte il y a… un petit garçon. Ce petit garçon, je l'ai aperçu tout à l'heure au restaurant de la rue de l'Arcade. Vous vous en doutez, je ne lui ai pas accordé la moindre attention. Je suis tellement ahuri que je reste là, la bouche ouverte, les bras ballants.

Le petit garçon peut avoir une dizaine d'années. Il est trapu et a une tête d'hydrocéphale. Son regard est candide…

— Bonjour, m'sieur, fait-il.

Je bouge la tête.

— Bonjour…

Il n'est pas pressé de rentrer. On dirait qu'il est timide.

— Qui êtes-vous ?

Avant de me répondre, il s'assure qu'il n'y a personne dans le couloir.

— La pluie du matin n'arrête pas le pèlerin, murmure-t-il.

Aïe ! ma douleur ! C'est un mot de passe. S'il faut répondre quelque chose je suis marron.

Pour gagner du temps, je prends un air extrêmement rassuré.

— Parfait, parfait, murmuré-je.

Je m'efface et il entre.

Entre nous je suis sérieusement empoisonné. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter à ce loupiot ? Tant que je croyais avoir à faire à un homme, tout était réalisable. Mais quelle ressource puis-je avoir avec un morbach ?

Je referme la porte et j'indique le studio au bibace. Il y pénètre sans se faire prier. Alors je pige tout : ce petitout n'est pas un gamin mais un nain. Malgré qu'il porte un costume marin et un pardessus de premier communiant il a une démarche d'homme. Une démarche de nain, massive, trébuchante ; la démarche d'un nain aux jambes arquées…

Quand nous sommes dans le studio, je m'assieds nonchalamment.

— Une cigarette ? proposé-je.

Il secoue sa grosse tête d'anormal.

— Alors, un sucre d'orge, peut-être ?

Je le vois blêmir. Un nuage sanglant passe dans ses yeux de chat.

— L'habit ne fait pas le moine, dit-il d'un air méfiant.

Ces simagrées commencent à me fatiguer. Je vois bien qu'il me pousse une colle, mais la moutarde me monte au nez.

Je lui dis :

— Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Un tien vaut mieux que deux tu l'auras. En mars et en avril ne te défais pas d'un fil…

Il est suffoqué.

— Enfin quoi ! éclaté-je. Tu ne vas pas passer en revue tous les proverbes… Si c'est une anthologie que tu fais, je vais te donner un coup de main.

Soudain, je ferme ma grande gueule : cette demi-portion tient un feu dans la main. Un bath rigolo à crosse de nacre.

— C'est un piège, grince-t-il.

— Ne t'excite pas, géant, et rengaine ton soufflant, tu pourrais te blesser.

Il a un rictus abominable. Je n'ai jamais rien vu de plus immonde que ce nabot. Je voudrais pouvoir l'écraser à coups de talon. En tout cas, l'instant critique est arrivé plus tôt que je ne le pensais. M'est avis qu'il va falloir jouer serrer.

— Comment avez-vous eu notre code ? demande le nain.

— Par un vieux système d'information.

— Lequel ?

— Mon petit doigt, figure-toi. Je le branche de temps à autre, et il me raconte un tas de choses qui ne sont pas dans les journaux.

Je vois son doigt se crisper sur la gâchette.

— Ne fais pas le pierrot, je te dis !

Il paraît ne pas entendre. Le pistolet tremble dans sa menotte.

Ce qu'il doit être nerveux ce chérubin !

— Parle ! fait-il. Et sa voix émet un bruit de girouette rouillée.

Je hausse les épaules.

— Tiens, veux-tu que je te dise ? Tu me fais marrer… Je te convoque ici pour avoir une discussion avec toi et voilà que tu me flanques ton artillerie sous le nez en me disant de parler. Tu ne trouves pas ça crevant, toi ?

Son visage reste impassible.

Je me dis qu'il vaut mieux ne pas contrarier ce loustic. S'il remuait un tant soit peu l'index droit, placé comme je suis, je dégusterais du plomb brûlant dans la poitrine.

— Après tout, si tu y tiens, je peux bien t'affranchir.

Je lui raconte toute l'affaire, vue sous mon angle depuis l'attentat dont j'ai été victime en octobre jusqu'à la cérémonie de ce soir en passant par ma découverte du morse musical.

Il a un rire mauvais.

— Compliments ! siffle-t-il. Tu n'as pas la tête dans ta poche.

— Tu saisis, dis-je, conciliant. J'en ai ma claque de dérouiller. Je viens de me tasser deux mois d'hosto et je voudrais au moins trouver le zig aux crins en brosse pour lui dire ce que je pense de lui…

Le nain réfléchit.

— T'es trop marle… Alors tu te figures que j'allais allonger mon pote ? Poulet, va !

— Poulet ?

Je m'applique à faire l'étonné.

— Dame ! Tu viens de me dire que c'est sur toi qu'on a tiré la première fois à cause que tu ressemblais à Manuel. Or les journaux ont assez répété qu'on avait tiré dans le métro sur San-Antonio, l'as des as… On s'est même assez marré d'avoir failli dessouder un flic par erreur.

Je feins de prendre la chose du bon côté.

— D'accord, c'était un hasard curieux…

— Je regrette qu'une chose, affirme le nain.

Je lève un sourcil pour marquer ma curiosité.

— C'est que tu ne sois pas claqué…

Je m'incline.

— Trop aimable…

Ce nénuphar d'urinoir tord ses lèvres.

— Heureusement qu'il est temps de réparer cette malfaçon…

Qu'est-ce à dire ? Je regarde mon petit bonhomme et je me rends compte qu'il est vachement déterminé. Si je n'agis pas prestement je risque fort de me

réveiller dans un coin plein d'anges et de roses odorantes. Maintenant si vous désirez que je vous révèle à quel signe on reconnaît le gars déterminé à vous envoyer dehors, ouvrez grand vos plats à barbe. Le type qui va tuer, je vous l'ai dit plus haut, a un quelque chose dans les yeux d'assez particulier. Mais y a pas que ses châsses pour annoncer le casse-pipe ; y a toute sa poire. Ses lèvres sont tirées comme les babines d'un chien enragé, son nez est pincé et sa pomme d'Adam monte et descend comme l'ascenseur d'un hôtel le jour où il y a la foire dans le patelin.

Ce magot m'a l'air rusé. Si je peux attraper mon feu qui se trouve sur le divan, cela ne me servira à rien car il tirera avant que j'aie eu le temps de repousser le cran de sûreté.

Que faire ? Mon Dieu…

J'ai la bouche sèche. Et soudain, j'ai une idée. Ça me vient sans que je le veuille, c'est comme la sonnerie d'un réveille-matin, elle se déclenche dans ma montgolfière à toute berzingue. Pour ce que je veux tenter il me faut de l'alcool. Hélas ! j'ai sifflé le restant de la bouteille, mais il y a sur l'entourage du cosy un flacon d'eau de Cologne. L'étiquette est tournée du côté du mur, par conséquent, mon nain ne peut connaître la nature du liquide.

Je prends la moue désabusée du polyte qui s'apprête à trinquer.

— Tu ne vas pas me bousiller, dis donc ?

— Je vais me gêner…

— C'est pas possible…

Je réprime des sanglots. Il s'agit d'offrir des sensations rares à ce faux petit garçon afin qu'il prolonge notre tête-à-tête. Pour moi, le jeu consiste à attraper le flacon de parfum sans que le nabot prenne ombrage de mon geste.

— Ne fais pas ça ! supplié-je en haletant. Enfin, tonnerre ! je n'ai rien fait. Vous m'avez mis en l'air une fois…

Je roule des bigarreaux hallucinés. Lentement je porte la main vers la bouteille vide, comme si j'avais besoin de m'en aligner une giclée. Puis je feins de m'apercevoir qu'elle est vide. Il faut absolument que l'autre ne se doute de rien. Toujours tremblotant je me détourne légèrement afin d'empoigner l'eau de Cologne. Ce que j'appréhende… Je peux pas vous l'expliquer. Il me semble que le feu va cracher épais. Du plomb dans les tripes, y a rien de plus gênant. Vous ne pensez plus à grand-chose lorsque c'est dans le prosper que ça vous arrive. Rien que le choc vous coupe net le sifflet… Il ne se passe rien.

Faut pas croire que ces faits et gestes se déroulent au ralenti. Seulement la pensée va si vite ! Entre la pensée et le mouvement il y a quelquefois la même différence de vitesse qu'entre la lumière et le son.

Enfin je tiens mon flacon.

— Je veux pas que tu me butes !

— T'avais qu'à tenir tes pieds au sec. Qu'est-ce que c'est que ce poulet qui vient jouer au petit soldat et qui se plaint quand on en a marre de sa gueule !

Mon tremblement s'accentue. Je débouche le flacon et me le colle sous le

tarin.

— C'est ça, approuve le nain, à ta santé !

Peut-être que dans votre garce d'existence il vous est déjà arrivé de boire de l'eau de Cologne par erreur ? Alors vous devez savoir que ça ne vaut pas du chambertin. Pour ma part, je ne connais rien de plus tocasson. Je précise cependant que cette eau de Cologne je ne l'avale pas. Je m'en emplis la bouche seulement, comme si je voulais m'en gargariser… Je combine bien mon petit truc et vlan ! je la recrache dans les mirettes du gnome. Mince de binz. Le gars Mabotte hurle comme un goret auquel on vient d'enfoncer une barre rougie dans le rectum. Il se frotte les châsses et les écrase sous ses poings miniatures.

Si vous pensez que je me tire les cartes pendant ce temps, vous vous gourez comme quinze poux les uns sur les autres. Rapidos, je le désarme et récupère mon Luger. Avec un pulvérisateur dans chaque paluche on se sent quelqu'un, surtout lorsqu'on n'a en face de soi qu'un monsieur d'un mètre trente.

— T'es encore trop jeune pour vouloir dorcer San-Antonio, mon chéri. Tu devrais rester chez toi pour y jouer avec ton Euréka à fléchettes. Dis donc, tu croyais avoir à faire à quel branque ?

Il commence à ouvrir les yeux. Il pleure comme si on avait fait partir sur ses genoux une bombe lacrymogène.

— Sale poulet ! grince-t-il.

— T'excite pas ma beauté. La roue tourne tu le vois. Par moments elle tourne tellement vite qu'on ne peut plus apercevoir les rayons. Ainsi, il n'y a pas une minute tu jouais à Nick Carter avec ce flingue et maintenant c'est moi qui tiens les brèmes. Conclusion ? Tu vas jacqueter… C'est d'une telle simplicité qu'il n'y a pas besoin de te faire un dessin.

— Tu peux toujours courir.

— Si tu ne réponds pas à mes questions illico je te casse les ailes.

Il hausse ce qui lui sert d'épaules.

— Tu peux toujours y venir.

La rage me prend. Je pose les deux feux sur un rayon de bouquins hors de la portée du nabot et je m'avance sur lui. Ce macaque m'a assez couru sur l'haricot comme ça. Je vais sans plus attendre lui passer une danse de première. Je tends ma main vers lui mais il fait un saut de côté. Avant que j'aie eu le temps d'agir il fonce sur moi comme un bélier et me rentre dans l'œuf la tronche la première. J'en ai le souffle stoppé net. D'autant que mon ventre est encore très fragile. Lui ne perd pas de temps : profitant de ce que je suis courbé par la douleur, il me fait un truc japonais lequel consiste à m'enfoncer deux doigts en fourche dans les châsses. Je hurle à mon tour. Je suis aveuglé, débordé, pigeonné. Une grêle de coups s'abat sur ma tête. Ça carillonne sous mon dôme comme dans un clocher un jour de Pâques. Une nausée me noue la gorge.

« Sacré tonnerre de bon sang, par un nain ! Par un nain ! Par un bon Dieu de nabot… »

Voilà ce que je répète tandis que je rue désespérément.

Je défaille. Je me liquéfie. Le petitout va sortir mes tripes et les aligner sur le parquet pour voir si le compte y est.

Bing !

Un bruit de verre brisé. La grêle de coups s'arrête. Que se passe-t-il ? J'ouvre les yeux tant bien que mal. Juste assez pour apercevoir Gisèle, debout au milieu de la pièce avec, dans la main un tronçon de bouteille.

Sa présence me dope. Je me mets sur mon séant.

— C'est… vous ? dis-je bêtement.

À mes pieds il y a le nain. Il a son compte le salopard ; un chouette œuf d'autruche pousse sur son crâne.

— Gisèle…

Je suis prêt à débloquer. Alors elle se met à se marrer comme une folle. Jamais mon orgueil n'a été mis à aussi rude épreuve… Ah ! il est balaize le commissaire San-Antonio. Se laisser filer une rouste par un bonhomme ne mesurant pas un mètre trente ! Si mes collègues apprenaient ça, ils rigoleraient vachement et ils auraient raison. Je suis tellement humilié que pour un peu je décrocherais la suspension et je me pendrais à la place…

— Je suis arrivé à temps, hein ?

Je la regarde et je me sens incapable de parler.

— Il vous a bien arrangé, continue-t-elle. Venez dans la salle de bains… Je vais vous mettre du collyre dans les yeux, on dirait que vous avez deux escargots sur la figure.

Je la suis docilement. Je me laisse soigner.

— Gigi, murmuré-je enfin, Gigi je suis le plus fameux tocasson de la police. Ma carrière est finie ! M'être laissé filer une trempe par un nain ! Je vais en crever de rage.

— Allons, me dit-elle. Ne soyez pas si pessimiste. J'ai vu comment les choses se sont passées. Il vous a eu par surprise. Justement, Tony, vous n'avez pas l'habitude des adversaires de ce format…

— Vous avez tout vu ?

— Oui, enfin presque. Ce sont ces cris à lui qui m'ont réveillée. Dites, vous m'aviez salement saoulée. J'étais ronde comme trois Polonais…

Elle m'embrasse. Moi j'ai autant envie de lui faire un mimi mouillé que d'ouvrir une épicerie fine au pôle Nord.

— Pouah ! Vous avez bu de l'eau de Cologne !

Je la mets au courant des chapitres précédents et elle me félicite pour ma présence d'esprit.

Un peu réconforté je m'ébroue.

— Occupons-nous de ce démon, Gigi. Je vais lui dire ce que je pense de ses procédés.

Nous sortons de la salle de bains. Ma compagne pousse un cri.

— Il est parti !

Je me précipite.

— Quoi ?

Le studio est vide. Je vais à la porte du palier et j'arrive juste à temps pour entendre claquer celle de l'entrée.

L'oiseau s'est envolé. San-Antonio vient de connaître la plus grosse défaite de sa carrière.

La tuile

Un chien qui vient de recevoir un seau de flotte sur le râble file dans sa niche et se tient peinard. C'est ce que je fais. Gisèle insiste pour que je passe la nuit chez elle, mais je refuse.

— Fermez votre lourde à double tour, lui dis-je, et mettez un meuble derrière. Si vous entendez quelque chose d'insolite téléphonez à la P.J., vous demanderez Guillaume ou quelqu'un de son service de ma part.

Je l'embrasse et je me taille sans écouter le dernier disque de ses récriminations. Je n'aspire plus qu'à une chose : piquer un roupillon maison. J'ai besoin de m'anéantir pendant un moment afin d'oublier mes humiliations de la soirée.

Arrivé chez moi, j'embrasse Félicie et je vais prendre du Gardénal dans la pharmacie. Si je m'écoutais je goberais tout le tube… Je me domine et c'est quatre comprimés que j'avale. Puis je me pieute.

Le sommeil ne tarde pas à rappliquer. D'abord mon corps devient léger ; puis un grand calme se fait dans ma tétère. Je ne tarde pas à flotter dans un univers doré.

Quand j'ouvre les mirettes je suis obligé de les refermer car le soleil est installé dans ma chambre comme chez lui. Mon réveil marque midi. Des odeurs de frigousse filtrent sous la porte. Je passe ma robe de chambre et je vais prendre un bain. Je ressors de l'eau rose comme une côtelette de porc. Je suis d'attaque. Rien de tel qu'une bonne drume pour vous remettre le caberlot sur la longueur d'ondes voulue…

J'entre dans la salle à manger où s'active Félicie.

— Jour, M'man.

— Bonjour, mon grand.

Je ne sais pas comment ma brave vieille se débarbouille, mais malgré les restrictions nous avons toujours une table convenable. Aujourd'hui il y a du pâté de tronche et de la grillade avec des œufs bourguignons. Je prends ma fourchette d'une main, mon lardoir de l'autre, et j'attaque.

La bouffe finit de me restituer mon optimisme. Au sortir de la table je m'inhume dans un fauteuil club et je grille une Gauloise.

Au moment où mes idées s'ordonnent on sonne. Ma mère introduit Guillaume.

Sa visite ne me fait qu'un plaisir mitigé car j'ai besoin de solitude et de silence. Il entre avec une mine aussi sombre que celle d'un charbonnier. Je

m'efforce à sourire.

— Hello, Guillaume, quel bon vent ?

On s'en serre dix. Je m'attends à ce qu'il se déride mais il continue à être aussi folichon qu'un constipé en grand deuil.

— Vous avez lu les journaux, commissaire ? me demande-t-il.

— Quels journaux ?

— Ceux de midi.

— Non.

Il sort un canard de sa poche et me le tend.

J'ouvre la feuille et la parcours rapidement. Je n'ai pas à chercher longtemps. C'est là, en première page. Un titre sur deux colonnes :

UNE INFIRMIÈRE KIDNAPPÉE
PAR DES TERRORISTES !

— Gisèle !

Guillaume secoue affirmativement la tête.

L'article du journal explique comment l'enlèvement s'est opéré.

Ce matin, en quittant son domicile, Gisèle a été assaillie par deux hommes. Kidnapping classique. Les deux types l'ont encadrée quand elle a passé la porte cochère. Ils l'ont empoignée chacun par un aileron. Une traction attendait, moteur au ralenti. Ils l'ont obligée à prendre place. Le rapt a eu lieu devant tout le monde. Personne n'est intervenu car les assistants ont pensé à une arrestation par la Gestapo. C'est le concierge de l'immeuble qui a eu l'idée de prévenir la police, à tout hasard. Les poulets se sont rencardés auprès des chleux et ont eu l'assurance que les sulfatés n'étaient pour rien dans l'affaire.

Guillaume m'apporte ses conclusions :

— Par hasard j'étais dans le bureau de mon collègue chargé de l'enquête. On venait de lui apporter une photo de la petite. J'ai aussitôt reconnu la personne qui vous accompagnait hier.

« Je n'ai rien dit avant de vous prévenir, voyez-vous, monsieur le commissaire, j'ai l'impression que vous êtes embarqué dans une vilaine affaire.

— Vous pensez à une histoire politique ?

— Justement… je ne parviens pas à me faire une idée…

Il est gêné. Mon collègue, la chose est sûre, est persuadé que je travaille pour une puissance étrangère. Je n'ai pas le courage de le dissuader. D'abord à quoi bon ? Tant que nous n'avons pas de renseignements précis sur les agissements bizarres de cette bande, toutes les suppositions pourront être faites…

— Je vous remercie de m'avoir prévenu, mon vieux Guillaume. Je vais m'occuper de ça sérieusement. Jusqu'ici ces crapules m'ont eu comme un enfant de chœur et j'ai un compte à régler avec eux.

Guillaume semble soulagé.

— Vous connaissez les difficultés que nous rencontrons en ce moment ? Nous marchons dans le noir. Nous avons toujours peur de faire une connerie. D'un côté nous ne voulons pas ennuyer les gars de Londres et de l'autre nous ne tenons pas à nous mettre à dos ces messieurs du Gross Paris…

Je m'habille pendant qu'il me parle.

— Écoutez, lui dis-je, prenant une brusque décision ; donnez-moi huit jours.

— Qu'entendez-vous par huit jours ?

— Je veux dire que je vous demande, ainsi qu'à tous les copains, de mettre cette affaire en sommeil. Je ne veux pas voir compliquer mes recherches par leur enquête personnelle, vous saisissez ?

« Laissez-moi la bride sur le cou. Huit jours et je vous passerai la main si je n'ai rien de nouveau.

Ma proposition a l'air de lui être particulièrement agréable… Mon petit doigt – qui décidément est un informateur de première – me dit que ce sacré Guillaume n'avait pas d'autre désir que de me charger officieusement de l'enquête en venant chez moi.

Comme il l'a dit, lui et les copains veulent tenir leur nez propre… Ces fumelards préfèrent que ce soit le petit San-Antonio qui trinque…

— Parfait, parfait, murmure Guillaume.

À mon regard il comprend que je ne suis pas dupe et il toussote.

— Dites-moi Guillaume, avez-vous sorti le macchab de la rue Joubert de son domicile ?

— Oui.

— Vous avez laissé un planton devant la porte ?

— Oui, j'allais supprimer la surveillance, vous tenez à ce que je la maintienne ?

— Du tout, bien au contraire…

Je consulte ma montre.

— Il est deux heures, eh bien à trois heures donnez des instructions pour que les matuches s'en aillent.

— Entendu.

Guillaume prend son chapeau et me tend la main.

— Au revoir, monsieur le commissaire. Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas…

Alors qu'est-ce que vous dites de ça ? Hein, mes petites têtes de veau au formol ? Ma gosse Gisèle enlevée, c'est-y pas le fin des fins, le comble des combles ! Ces pourris me tirent dans la babasse ; ils envoient un nain me faire une démonstration de lutte libre et voilà qu'ils kidnappent ma poulette. Cette fois j'en ai ras le bol. Va falloir que ça claque ou que ça dise pourquoi.

Une demi-heure plus tard je suis rue Joubert. J'aperçois les deux bignolons devant l'immeuble de mon sosie. Je rentre dans la maison et grimpe à l'appartement. Je constate que les scellés sont posés, mais un cachet de cire

n'est pas un obstacle pour moi. Je descends à la loge du concierge. Je montre ma carte et demande la permission de téléphoner.

J'ai Guillaume au bout du fil. Il vient de rentrer à l'instant.

— Un premier service, ma vieille, lui dis-je après m'être fait connaître. Envoyez quelqu'un pour poser les scellés sur la lourde de l'appartement.

— Mais ils y sont !

— Ils n'y sont pas pour longtemps, car la première chose que je vais faire après avoir raccroché, c'est de les enlever.

— Bon !

— Autre chose, je tiens à ce que le type qui viendra ne pénètre pas dans l'appartement.

— Très bien, monsieur le commissaire.

Je raccroche. Dans la pièce voisine, la concierge me regarde d'un air épouvanté. Je me souviens alors que son locataire assassiné me ressemblait comme un frère.

— N'ayez pas peur, lui dis-je en riant, je ne suis pas un fantôme. C'est par simple coïncidence que le policier et la victime se ressemblent.

Elle est un peu soulagée. Je lui demande :

— Parlez-moi un peu de mon sosie…

Elle n'a pas grand-chose à en dire. Elle ne m'apprend rien que je ne sache déjà. Le mort ne faisait que de brèves apparitions dans l'immeuble. Il payait régulièrement son terme et ne lésinait pas sur la question des pourliches.

— Recevait-il du courrier ?

— Jamais il n'a reçu la moindre lettre !

Je dis : « Merci, vous êtes bien aimable », et je fais mine de sortir de la maison ; mais il ne s'agit que d'une feinte. Je ne sors pas de l'allée. Au contraire, je me jette à genoux et repasse devant la loge de la pipelette. Je préfère qu'elle ne me sache pas dans l'immeuble…

Jusqu'ici, je suis assez content. Mon grand pif, je le crois fermement, a reniflé une piste. Voyez-vous, bande de pégreleux, le raisonnement est une belle chose pour un flic. J'ai pensé que l'appartement du dessoudé de la rue Joubert pouvait être un élément d'enquête intéressant. Ce type ne l'utilisait presque pas même pour recevoir du courrier, alors dans quelles intentions l'avait-il loué ? Pour se cacher ? Drôle de quartier : le centre de Paname ! Je suis persuadé qu'une étude approfondie des lieux me révélerait leur destination. Et puis, je suis également persuadé d'autre chose, mais il est trop tôt pour vous en parler…

Je fais sauter les cachets de cire et j'entre dans la place. Je me repère vite et entre dans la salle à manger où l'on avait entreposé le corps. Une odeur fade flotte dans la pièce. J'ôte mon pardessus et mon chapeau. Un observateur invisible pourrait supposer que je suis chez moi. Y a de ça… Ma décision est prise : je ne bougerais pas de cette carrée avant d'avoir pu attraper l'extrémité du fil qui me conduira aux ravisseurs de la môme Gisèle.

Je commence mes investigations. Guillaume et ses archers ont fouillé en

détail ; mais il existe parfois des cachettes hermétiques… Je soulève les tapis, décroche les tableaux, déplace les meubles… Centimètre par centimètre, je poursuis mes recherches. J'entends un bruit de voix devant la porte, aussitôt je m'interromps. Il faut absolument que ma présence dans l'appartement soit ignorée de tous. Les tordus avec lesquels je suis en guerre m'ont l'air rudement fortiches ; maintenant nous n'avons pas de gâteries à nous faire, c'est plus la guerre des nerfs. Le premier enflé qui porte la main à ses fouilles je l'assaisonne. En tout cas, pour ce qui est du nabot, si je le retrouve, ce qui doit être relativement facile, étant donné sa taille, je vais lui cogner dessus jusqu'à ce qu'il prenne les apparences d'une tortue de mer. Dorénavant tout individu qui sera à la hauteur de mon nombril me semblera suspect.

Les bruits de voix disparaissent. Maintenant les scellés sont posés à nouveau.

Ayant exploré la salle à manger, je passe dans la chambre à coucher. Celle-ci ressemble à une piaule d'hôtel. Les meubles sont tocards et sans style. Le pieu n'est pas défait. Il ne comprend pas de draps ce qui indique une fois encore que mon sosie ne pensait pas se planquer ici. Je fouille désespérément. Je ne trouve rien. Cet appartement est aussi mort que son locataire. Pas moyen de lui arracher le moindre indice. En désespoir de cause je pénètre dans la minuscule cuisine. Elle est en ordre ; le compteur à gaz est plombé… Si j'étais dans la vitrine d'un grand magasin je trouverais peut-être davantage de traces. Nom d'un bidet à musique ! pourquoi le Manuel a-t-il loué cet appartement si ce n'est même pas pour y planquer quelque chose ?

Je reviens à la salle à manger et me laisse choir dans un fauteuil. Gisèle ? Cela fait six heures qu'elle est dans les pattes de ses ravisseurs. Peut-être qu'ils l'ont ravée des listes d'état civil… J'ai beau réfléchir, je ne pige pas pourquoi ils se sont emparés d'elle. Si c'était pour se venger du coup de bouteille qu'elle a flanqué sur le dôme du nain, hier, ils n'avaient qu'à la descendre dans la rue sans se faire de mouron, suivant leurs bonnes habitudes.

Je ne comprends pas ! Je ne comprends pas. Je dois avoir une betterave à la place du cerveau.

Bonté divine, je n'ai plus qu'à m'engager à l'Armée du Salut pour laver les nougats des clochards.

Quelle tuile !

Je suis canonnier

Une glace à trumeau située en face de mon fauteuil me renvoie ma gueule catastrophique. J'ai tout du minable. Je suis comme le jongleur aérien qui viendrait de renverser sa tasse de café sur la robe de la souris qu'il cherche à se farcir. Je prépare une collection de noms susceptibles de me résumer, j'en retrouve quelques-uns et j'en invente d'autres, ça me soulage mais c'est pas ce qui rend la liberté à Gisèle.

Il est huit heures du soir et il ne s'est rien produit. Je me tâte : faut-il passer la nuit ici, ou bien dois-je aller me geler les cloches dans les rues avec l'espoir d'y rencontrer un des loustics que je connais ?

Avant que ma décision soit prise, j'entends un frôlement dans le couloir. Une clef fouille la serrure. Vous pouvez croire que mon petit cœur fait toc toc… Je me glisse derrière mon fauteuil. Comme il est placé dans un angle de la pièce, je ne crains d'être découvert que si le visiteur nocturne vient fureter dans ce coin-là.

J'attends, le sang aux tempes, mon Luger à la main…

Une mince silhouette s'insinue dans la pièce. Je réprime un sursaut d'allégresse : le gars qui entre n'est autre que mon agresseur aux cheveux en brosse. Il s'avance tranquillement. Heureusement que je me suis retenu de fumer car il aurait éventé ma présence…

Qu'est-ce que vous feriez à ma place ? Vous braqueriez votre soufflant dans la direction du copain et vous appuieriez sur la gâchette jusqu'à ce que votre magasin de quincaillerie soit vide. Bien sûr, ce serait le parti le plus sage, mais je ne peux plus me permettre d'être prudent. Si cette crapule est venue dans l'appartement, c'est qu'elle a l'espoir d'y prendre quelque chose… Vraisemblablement ce que Manuel y avait caché. Mon plan est donc de lui laisser trouver ce quelque chose. Mais, allez-vous m'objecter, rouscailleurs comme je vous connais, mais si vous n'avez rien trouvé vous, pourquoi serait-il plus chanceux ?

Eh ben, mes kikis, vous en tenez une couche à ce point épaisse que si un autobus vous rentrait dedans il ne vous ferait pas mal. Mon agresseur a sur moi un avantage écrasant : *il sait, lui, ce que mon sosie a planqué* ; tandis que le gonze San-Antonio ignore la nature de l'objet qu'il devait découvrir. Peut-être que c'est une tringle à rideaux et peut-être que c'est une baleine adulte, vous pigez ?

L'arrivant se dirige vers le lampadaire situé à côté du divan. Il ôte

l'ampoule électrique et l'examine par transparence à la lumière d'une petite lampe de poche.

Mais il n'est pas satisfait et la remet en place. Ensuite il grimpe sur la table et enlève toutes les ampoules du lustre. Une à une il les regarde. Il a dû trouver ce qu'il cherchait car il pousse un petit sifflement satisfait. Je le vois sortir une boîte en carton de sa poche et y déposer l'ampoule.

Puis il remonte sur la table et branche les autres dans les douilles réceptrices. Je n'attends pas qu'il soit descendu de son perchoir. Profitant de ce qu'il me tourne le dos je sors de ma planque et balance un coup de pompe magistral dans la table. Elle bascule et mon rascal se casse superbement la margoulette. Comme il a remis les lampes en place, je tourne le commutateur. Une lumière intense éclate dans la salle à manger. Une scène bidonnante m'apparaît : Tifs-en-Brosse est étendu sur le parquet avec la table sur les jambes en guise de couvre-pieds. En dégringolant il s'est cogné le donjon contre le coin du buffet ce qui lui a produit une entaille aussi large que la fente d'une boîte aux lettres. Il n'a pas perdu connaissance, mais il n'est pas gaillard du tout.

— Coucou ! fais-je. Poisson d'avril !…

Ses lèvres remuent faiblement. Sa main plonge dans sa veste. Seulement si un homme averti en vaut deux, un mec deux fois couillonné en vaut toute une tripotée. Avant qu'il ait achevé son mouvement je lui mets un pruneau bien sec dans le gras du brandillon.

— Tiens-toi tranquille, tête de lard !

La fureur le ranime. Bien qu'il soit plutôt en forme pour une excursion Cook au pays des rêves, il réussit à se mettre sur son séant.

— Encore toi, poulet ! grommelle-t-il.

— Encore moi, oui mon amour. Toujours moi. Tu ne pensais p't-être pas que j'allais m'engager dans les Waffen SS pour me consoler du kidnapping de ma gosse d'amour ? Mais trêve de boniments, je suppose que tu es assez intelligent pour te rendre compte de la différence qu'il y a entre un pauvre mannequin comme toi dont la bidoche est ouverte à tous les vents et un garçon écœuré par ce qui te sert de physique, bien armé, d'aplomb sur ses gambettes et pas maladroit ? Alors, réponds à mes questions :

« Primo : qu'avez-vous fait de Gisèle et où se trouve-t-elle ?

Il me regarde avec des yeux de loup enragé. Deux plis mettent entre parenthèses ses lèvres serrées.

— Tu ne veux pas répondre ?

Pas un muscle de son visage ne bouge.

— Tu es ballot comme un jeune chien. Si tu ne parles pas je vais commencer sur ta carcasse une de ces séances à grand spectacle dont tu me diras des nouvelles. Tu en seras tellement enthousiasmé que tu voudras que je te note la recette sur un morceau de papier afin de pouvoir l'emporter en enfer.

Je m'approche de lui et lui prends le feu qu'il porte sous le bras. Il est

ruisselant de sang. J'ai la frousse qu'il tourne de l'œil.

— Fais pas ta gâcheuse ! ou je vais te sucrer…

J'aime pas chapoter des gnaces blessés, mais la vie de Gisèle est en danger… Aussi, triomphant de ma répulsion je lui mets le canon de mon Luger contre le pouce de son bras malade.

— Si tu ne réponds pas, d'ici dix secondes ton pouce sera pulvérisé.

Il est pâle comme un lavabo.

— Tu sais que je suis décidé au pire ?

Un mauvais sourire se dessine entre ses parenthèses.

Je tire. Il sursaute et pousse un cri rauque. Son pouce a disparu, à la place il y a une bouillie rouge abominable.

— Quand on a commencé un tapin de ce genre, lui dis-je d'une voix faible, on ne sait pas où il peut s'arrêter tu comprends ?

« Les hommes sont plus féroces que les plus féroces animaux. M'oblige pas à te disloquer, voyons ! Ça t'avance à quoi de te laisser transformer en dentelle ? T'as jamais entendu parler des bourreaux chinois ? C'est des mecs qui savent travailler. J'en ai vu un qui avait coupé un jules en cent morceaux et le patient a continué à vivre dans un tonneau de sel.

Il me regarde et, malgré sa souffrance, je découvre avec stupeur de l'ironie dans ses yeux.

— Bavard ! murmure-t-il.

Alors là c'est le bouquet ! On m'y reprendra à faire du sentiment avec un charognard pareil ! Je trotte à la cuisine et je trouve ce que je cherche – pour une fois – du sel. Mon histoire du bourreau chinois m'a donné une idée.

— Rien de tel pour cicatriser les blessures !

J'en verse sur l'entaille de sa tranche. Il pousse des hurlements.

— Tu jouis, petit ?

Je lui en balance une seconde poignée sur la plaie de son bras.

Il se tortille comme une famille de serpents enfermée dans une taie d'oreiller.

— Où se trouve Gisèle ?

S'il ne répond pas je lui écris mon nom dans la peau du ventre avec un couteau.

Il me vient une idée. Je retourne à la cuisine chercher une cuvette d'eau.

— De la flotte sur tes blessures et tu ne ressens plus la douleur causée par le sel…

— Oui ! oui ! halète-t-il. De l'eau, de l'eau !

— Où est Gisèle ?

— Au Vésinet.

Je n'ose lui montrer mon allégresse de peur qu'il n'interrompe ses révélations.

— L'adresse ?

— Avenue de la Gare, 11…

— Que lui avez-vous fait ?

— Rien ! De l'eau !…

C'est fou ce qu'un homme peut faire pour un litre d'eau.

Je lui tends la cuvette mais je feins de me raviser et la pose loin de lui.

— Pourquoi l'avez-vous kidnappée ?

— Pour avoir un otage, au cas où tu aurais trouvé l'ampoule.

Merde arabe ! Je n'y pensais plus à cette damnée ampoule. Je la prends dans la poche de Tifs-en-Brosse.

Je la sors de son carton et l'examine attentivement. C'est, à première vue une ampoule d'apparence innocente.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Il détourne la tête et se tait.

— Bon, je sais être discret et je n'insisterai pas, mais dis-moi à quelle organisation tu appartiens…

Ce disant, je joue avec une poignée de sel.

— Les kangourous, balbutie-t-il.

Je pousse un cri.

— Les kangourous !

Au cas où vous ne seriez pas affranchis, je dois vous dire qu'on appelait ainsi, avant la guerre une bande internationale spécialisée dans le trafic de documents. Son chef avait été abattu à la mitraillette dans les rues de Chi en 38 et depuis lors, la bande n'avait plus fait parler d'elle.

Cette révélation bouleverse toutes les suppositions que j'avais faites jusqu'ici. Moi qui croyais à des manœuvres plus ou moins politiques !

Je passe la cuvette de flotte à mon gangster. Il la prend de sa main valide et me la renverse sur la tête. Je suffoque. Pendant ce temps il se relève. Je vois briller une lame dans sa pogne ; je me baisse et le couteau lancé avec une extraordinaire maîtrise se plante dans le buffet après avoir arraché un morceau de mon faux col.

— Bon Noël ! dis-je.

Mon feu crache des glaves épais. Tifs-en-Brosse les collecte consciencieusement.

Je m'approche de lui. Il a été foudroyé.

— Tu vois, pauvre bidon, mon flingue est encore plus bavard que moi.

Évidemment il ne peut plus m'entendre et c'est bien dommage parce que je me sens en verve. Je pense à la façon dont il m'avait canardé dans le métro. Je voudrais pouvoir lui expliquer que : tout se paie, bien mal acquis ne profite jamais, etc. Puisque dans leur organisation ils ont un faible pour les proverbes…

Je le fouille et mets la main sur son portefeuille. Outre une liasse de biffetons assez importante, il contient des papiers au nom de Ludovic Farous, entre autres un permis de conduire et une carte grise. Je retiens le numéro de la voiture pour le cas où je verrais une bagnole rôder dans ma périphérie. C'est la 446 R N 4. Ce numéro est inscrit dans ma mémoire pour le restant de mes jours. J'empoche le portefeuille et l'ampoule, j'éteins et gagne la sortie.

Heureusement, mes coups de pétoire n'ont alerté personne. Mon Luger produit des détonations assourdies, semblables au bruit d'un bouchon de champagne qui saute. Je l'aime beaucoup pour sa discrétion.

Me voilà dans la rue. Je tourne sur la droite. En bordure du trottoir est rangée une auto ; son numéro me saute dans les yeux comme une nuée de moucherons : 446 R N 4.

Il n'y a personne au volant, sans doute Tifs-en-Brosse est-il venu seul. J'appuie sur la manette de la portière ; la lourde s'ouvre sans hésiter. Comme je suis un citoyen sans façons, je prends place au volant.

Hue cocotte ! En route pour Le Vésinet.

Salut la compagnie !

Au moment où je m'engage dans l'avenue de la Grande-Armée, je me dis qu'il n'est pas prudent du tout d'aller serrer la pince aux copains de Tifs-en-Brosse avec la fameuse ampoule dans mes vagues. Ce machin peut être, en cas d'échec de ma tentative pour libérer Gisèle, un précieux atout.

Qu'est-ce que je pourrais bien en faire ? Je n'ai pas le temps de le carrer chez moi et, d'autre part, ce n'est pas prudent.

J'arrête la voiture et je me mets à réfléchir. Si les bureaux de poste étaient ouverts, je me l'enverrais poste restante, ce qui est le meilleur système à employer dans ces cas-là, mais il n'y faut pas songer… Alors ?

Alors je souris. Je remets mon toboggan en marche et je vais au commissariat de l'Étoile. Je me fais connaître du brigadier de garde et je lui donne la boîte de carton.

— Vous allez me planquer ça jusqu'à ce que je vienne le reprendre. Si dans deux jours vous ne m'avez pas revu, remettez ce paquet au commissaire Berliet. (Je note l'adresse du Vésinet sur la boîte.) Écoutez, brigadiette, vous ajouterez que mon cadavre sera vraisemblablement enterré dans le parc de la propriété qui se trouve à cette adresse.

Le pauvre flic est béat de stupeur. Je lui file une claque dans le dos.

— Faites pas cette tranche, collègue, on dirait que vous venez d'obtenir la communication avec l'ectoplasme de votre trisaïeul…

Je me sauve avant que son râtelier lui soit tombé du bec.

Après la Défense, la circulation est nulle. Je fonce comme un météore. J'ai assez perdu de temps comme ça. Je traverse Nanterre à une telle allure que les piétons croient avoir eu un étourdissement. Puis c'est Chatou et enfin Le Vésinet avec ses crèches somptueuses. Je demande ma route à un pégreleux et en deux temps trois mouvements je me trouve devant le pavillon des kangourous.

C'est une grande bâtisse en brique avec, aux quatre angles, des semblants de tours qui donnent à la taule une allure rupinos. Y a du feu aux fenêtres du premier. Je planque la carriole dans une allée transversale et je m'approche de la grille. La porte de fer est fermée à clef ; je m'amuse à la bricoler. Rien ne me distrait davantage qu'une serrure. Je sens tourner le pêne. Mon petit instrument à crocheter les lourdes est une fameuse invention. Soudain une masse de viande bondit contre la porte. Je me félicite de ne pas me trouver de l'autre côté car il s'agit d'un danois un peu moins gros qu'un éléphant. À la

clarté de la lune je vois briller ses gros yeux. Ce clébard est doux comme un tigre du Bengale. Il a des crocs du format extrême. Quand il vous les plante dans le prose on ne doit plus pouvoir s'asseoir avant plusieurs générations.

Pour essayer de le fléchir je lui susurre des mots tendres. Peine perdue, j'aurais plus de chance d'amadouer un huissier que cet animal. J'hésite à lui filer une dragée dans la gueule. Mon Luger a beau être timide, dans le silence nocturne il s'entend ; surtout que les bandits ne doivent pas se mettre du coton dans les manettes.

Je retourne à la bagnole et je fouille dans le coffre à outils. Je trouve ce qu'il me faut : une puissante clef anglaise.

Le danois est toujours à la grille, heureusement que, pareil à tous les chiens féroces il est silencieux. Je tente une coquette manœuvre. De la main gauche je présente mon galure au toutou. Ce qu'il peut être gland ce molosse ! Mon chapeau l'excite au point qu'il passe sa bouille à travers la grille pour l'attraper. J'y vais de bon cœur : V'lan !

Son crâne éclate comme une noisette dans le derche d'un soldat italien. J'ouvre la grille et tire le cadavre du chien pour dégager l'entrée.

Une belle allée se présente à moi. Je l'emprunte en prenant soin de ne pas faire crier le gravier. À mesure que je m'approche de la cabane, des chants me parviennent. Mes oiseaux s'apprêtent à fêter Noël dignement. Je pense qu'un convive de plus ne les contrariera pas…

Je contourne la maison car l'expérience m'a appris qu'il vaut mieux, dans des cas semblables, dédaigner les entrées principales. La moindre petite porte de service convient parfaitement à mon bonheur. Justement j'en trouve une. Je l'ouvre sans la moindre difficulté. Me voici dans un couloir étroit qui conduit aux cuisines. Je suis obligé de les traverser pour accéder au reste de la maison. C'est embêtant parce que j'entends chantonner un mec à l'office.

Je m'annonce sur la pointe des pieds. Je vois un gros type à l'air pas bileux qui se prépare une tranche de veau aussi large que la place de la Concorde. J'entre, le gueulard à la main.

— Ça marche l'appétit ?

Il sursaute et laisse tomber sa barbaque.

— Lève vite tes pognes et essaie d'attraper les nuages !

Jamais j'ai rencontré un gars aussi docile. C'est un plaisir que de jouer au gendarme et au voleur avec lui.

— Où se trouve la jeune fille ?

— Là-haut !

— Qu'entends-tu par là-haut ?

— Avec eux…

Mort au taureau ! C'est la tuile… Je commençais à espérer que les choses se passeraient en douceur. Eh ben, puisqu'il faut du bigornage, ils vont en avoir.

— Tourne-toi face au mur ! ordonné-je au gros bâfreur.

Il s'exécute, après quoi c'est moi qui l'exécute. J'exagère : je me contente

seulement de lui casser une bouteille de champagne pleine sur le cassis.

Il s'écroule dans un bruit d'avalanche.

Je quitte la cuisine et trouve l'escalier conduisant au premier étage. Je grimpe les marches quatre à quatre. Les rires et les cris me guident. Je parviens devant la porte de la pièce où festoient les crapules. Dans le meilleur style des valets de chambre de comédie, je me penche afin de bigler par le trou de la serrure. Ils sont une flopée là-dedans. Ils braillent à qui mieux mieux et pintent comme des chancres. Dans un angle de la pièce il y a Gisèle. La pauvre mignonne est attachée sur une chaise et trois ou quatre tordus lui pelotent les roberts en rigolant.

Je tourne doucement le loquet et je pousse la porte. Je reste dans le couloir, prêt à esquisser un saut de côté si un de ces pourris prend fantaisie de me dire bonjour à coups de tromblon.

— Joyeux Noël ! les enfants…

Tous se retournent.

Quelques-uns gueulent : « Manuel ! c'est Manu ! »

Il y a un instant de flottement. Je les regarde les uns après les autres dans l'espoir d'en identifier au moins un, mais toutes ces tranches alignées devant mes yeux me sont inconnues.

— Ça n'est pas Manuel ! dit une voix.

C'est mon nabot qui parle. Il était assis dans un fauteuil et je ne l'avais pas aperçu.

— Voilà le type que Farous a failli buter, le commissaire San-Antonio ! Tu viens pour une deuxième leçon de lutte ? me demande-t-il.

— Je viens pour chercher mademoiselle.

J'avance en direction de Gisèle et lui enlève son bâillon.

— Tony, oh mon chéri, vous m'avez retrouvée… C'est merveilleux.

Si je l'écoutais je lui ferais un mimi vorace (ce qui dans la progression de ma technique amoureuse, vient immédiatement après le mimi mouillé). Les poupées sont toutes plus ou moins sinoquées. Suffit que je suis là, elle croit que tout est rentré dans l'ordre.

— Minute ! dit un des bonshommes. Minute commissaire ; vous ne croyez pas que vous allez un peu vite en affaires ?

Je continue de délier Gisèle.

— Qu'est-ce qu'il raconte, ce grand duconneau ? demandé-je au nain. Si tu connaissais un peu les convenances, tu nous présenterais.

Ma tranquillité leur en bouche un coin.

Il n'y a que le nabot qui soit tendu. Il tire un pétard de je ne sais où et l'agite dans ma direction.

— Les mains en l'air ! glapit-il.

Je le toise avec suffisance.

— Calme-toi, le géant des Flandres, tu veux pas manger le linge, non ?

Le grand pain qui m'a adressé la parole et qui doit être le chef intervient :

— Vous avez un rude toupet, mon vieux. Moi, à votre place, je rédigerais

mes dernières volontés au lieu de plastronner.

— Et pourquoi que je les écrirais mes dernières volontés, eh saucisse ? Y a que ceux qu'ont des idées noires qui font leur testament…

— Alors, ajoute l'autre en souriant, moi, à votre place, je me dépêcherais d'avoir des idées noires…

Il commence à me les briser ce grand cucul avec son ton emphatique.

— Confidence pour confidence, lui répliqué-je, moi à ta place, je la bouclerais et je me ferais poser des points de suture pour ne plus être tenté de l'ouvrir.

— Très drôle…

— Dis donc, Fred, fait le nabot, tu veux que je réussisse le plus bath carton de ma vie ?

— Attends un peu !

Le nain se fout en renaud.

— Attendre quoi ? Maintenant tout va bien. Il est venu se ficher dans la gueule du loup. Tu vois que j'avais raison de vouloir enlever la petite…

— Auparavant, tranche Fred, je veux savoir comment il a trouvé notre planque. C'est de quelque importance, non ?

Les autres types ont un murmure approbateur. Je me concentre : c'est le moment d'avoir sa tête à soi.

— Comment je suis venu, je vais vous le dire, mes petits, c'est si simple figurez-vous que même le bébé qui s'agite dans son fauteuil va comprendre… C'est votre ami Farous qui m'a rancardé.

Ils bondissent.

— Menteur !

— Voyons, réfléchissez, leur dis-je, comment voulez-vous que je sois parvenu jusqu'ici si personne ne m'a fourni l'indication ?

Je tire le portefeuille de Tifs-en-Brosse de ma poche intérieure.

— Voici ses papiers…

Fred réagit sec.

— Il a été arrêté ?

— Non. Il trouvait que la vie n'est pas marrante à notre époque, alors je l'ai envoyé en vacances chez un ami à moi qui travaille comme chauffeur chez Satan.

— Tu l'as tué ?

— Allons, Fred, te caille pas le sang, dis-je en souriant. Ton acolyte était un type impossible. Même avec dix tonnes de plomb dans les tripes il voulait encore me faire des misères. Sois logique : moi je ne vous ai jamais rien demandé. Et vous me cherchez des rognes sans arrêt.

— Je le bute ? insiste le nabot.

Je me fâche :

— Toi, le bouchon de carafe, tu commences à me faire tourner le sang en jus d'ananas.

Je me tourne vers le grand Fred.

— Fais taire ton pékinois ou je lui casse le crâne comme je viens de le faire à ton gros veau de Danois…

« Je suis venu ici pour discuter le bout de gras et pas pour reconstituer la bataille de Verdun. J'en ai ma claque de pérorer devant tes boy-scouts ! Dis-leur d'aller prendre l'air ; justement y a dehors un clair de lune splendide, c'est le moment d'en profiter…

Ce conseil n'a pas l'air d'être du goût des bonshommes. Ils ronchonnent en me regardant haineusement.

— L'écoute pas ! dit un zèbre aux sourcils broussailleux, il va te mettre en l'air comme il a mis en l'air Farous. C't'une épidémie que c't'enflure-là.

— Personne ne sera mis en l'air si vous ne jouez pas aux gougnafiers. La preuve c'est que voilà mon feu.

C'est du culot, hein les enfants ? Ce serait vous, vous auriez déjà changé deux fois de calcifs. Mais j'ai appris à jouer les grosses parties sur un coup de dés.

Mon geste semble avoir ébranlé Fred.

Il va à une commode et extirpe d'un tiroir un amour de mitraillette. Il la pose sur la table et lève le système de sécurité.

— Sortez ! ordonne-t-il à ses hommes.

— T'es cinglé, dis, Fred ! proteste le nain.

Fred, sans mot dire, pousse le fauteuil du petit homme en avant comme on pratique lorsqu'on veut chasser un chat d'un siège.

En roulant des épaules ils quittent la pièce.

Nous restons tous les trois. L'atmosphère s'est nettement détendue. Fred me fait signe d'accoucher. Alors, tout en caressant les cheveux blonds de Gisèle, je m'installe à la tribune.

— Mon vieux Fred, je vais commencer par le commencement. Ce que je vais te tire sera la vraie vérité du Bon Dieu. Bien entendu, libre à toi de me croire ou non… Je te fais simplement remarquer que je me suis pointé chez toi, tout seul, comme un grand garçon. Ça n'est donc pas pour y faire un coup d'État, tu le conçois facilement ?

Il hoche du bocal cordialement. Allons, j'ai idée que ça va bien se passer.

— Pour commencer, je te donne ma parole que je ne fais plus partie de la rousse pour l'instant. Je ne jette pas le froc aux orties, mais ça ne me dit rien de gratter pour le compte du gouvernement actuel. J'ai la prétention de pouvoir choisir mes patrons. Donc, le type que tu as devant les châsses n'est pas un condé mais un gnace comme tout le monde.

« Ceci étant dit, quel est votre chef ?

— Je suis le chef, répond-il.

— Tu es le chef de cette collection de tocards, d'accord, mais je voudrais connaître le chef de votre organisation.

Il ne dit rien. Ses mâchoires sont serrées, ses yeux sont durs et luisants.

— Je te dis que je dirige tout le cirque !

— Et moi je te dis que non, et moi je te dis que tu es un fieffé menteur ! Et

moi je te le prouve, tête de pioche ! Si tu étais le grand patron, aurais-tu besoin de passer tes consignes par le truchement des musicos, étant donné que tu vis avec ta bande ?

Mon argument l'étend raide comme un direct du droit.

— Ta bande n'est pas celle des kangourous because les kangourous ont été anéantis, mais elle est au service d'un des rescapés de la fameuse équipe. C'est ce gars qui tient les guides de loin. Il ne veut pas se mouiller, c'est pourquoi il préfère être ignoré même de ses hommes. Il choisit les coups et donne les instructions et les consignes par des moyens savamment combinés. Je suis certain que toi-même ne le connais pas. Tu n'es que le juteux de service. Enfin, puisqu'il n'y a pas d'autres possibilités de correspondre avec le boss, je vais faire comme si c'était toi le tout-puissant.

« Vois-tu, c'est le hasard qui a fait que nos routes se sont croisées. Farous m'a tiré dessus par erreur, ce qui m'a donné envie de le retrouver. J'ai surpris, en briffant, un message en morse ; de fil en aiguille je n'ai pas tardé à comprendre que tout se tenait et comme mon cerveau n'est pas toujours déficient, j'ai eu l'idée d'envoyer un message à mon tour, puisque c'est la mode en ce moment…

« Bref, une chose en amenant une autre, j'ai hérité l'ampoule.

Le gars Aladin avec sa lampe merveilleuse et ses paroles magiques n'obtenait pas de meilleurs résultats. Voilà mon grand Fred qui se lève comme si on jouait l'hymne national. Il est blême et il tremble.

— Qu'est-ce… qu'est-ce que tu dis ?

— Oui, j'ai l'ampoule. Ça t'épate ? Avec San-Antonio tu sais, on peut s'attendre à tout.

J'ouvre une parenthèse : tout à fait entre nous, à partir de maintenant, je marche dans un brouillard vachement épais. Ceci, pour la raison très simple que j'ignore ce que contient la fameuse ampoule. J'ai beau remuer la question, je ne parviens pas à me faire une idée. Seulement je ne puis révéler mon ignorance à Fred car alors il aurait beau temps pour me mener en bateau. Il pourrait, si le cœur lui en disait, me jurer que l'ampoule contient la photo de Tino Rossi, et je n'aurais pas d'autres ressources que d'essayer de lui rentrer ses croquantes plus à l'intérieur de la bouche. Donc, la seule façon de conduire ma trottinette, c'est de faire comme si je savais tout. Vous mordez ? Gi go ! je referme ma parenthèse pour éviter les courants d'air.

Il répète :

— T'as l'ampoule…

Du même ton qu'il dirait « t'as la chtouille ». Il commence à me courir. Jamais je ne pourrai me rancarder sur ce bing s'il débloque.

— N'en fais pas un chabanais. J'ai ce machin d'accord. C'est ce qui me permet de débarquer les mains dans les profondes au milieu d'une bande de foies blancs. Cette ampoule est en lieu sûr. Si par hasard il m'arrivait un

pépin, simplement que je glisse sur une peau de banane, elle irait tout droit chez les matuches. Et pour te la procurer il faudrait que tu mobilises un corps d'armée. Autre chose, faut pas compter non plus me faire dire où elle est par des moyens violents. Même si j'avais un moment de faiblesse le tuyau ne vous servirait à rien. J'ai porté le petit paquet chez les bourres. Je ne leur ai pas indiqué la nature de son contenu, mais je leur ai seulement dit que moi seul avait le droit de venir le reprendre et que, même si un messager se présentait avec un mot authentique de moi, la meilleure chose qu'ils auraient à faire serait d'encabaner le zig et de lui filer une bonne danse histoire de lui faire dire l'endroit où je me trouve.

Fred me contemple d'un air pensif.

— En somme, demande-t-il, tu exiges quoi ?

— Parle pas comme ça, tu rends la conversation difficile.

— Combien ?

Je hausse les épaules.

— Minute blondinet ! Avant de parler affaires il me faut certains renseignements. Tout d'abord je veux savoir à qui vous avez fauché ce truc.

Il paraît on ne peut plus surpris par ma question.

Puis son visage s'éclaire ; il s'imagine que c'est pour le charrier que je lui ai demandé ça.

— Fais pas l'âne pour avoir du son, San-Antonio. Tu sais parfaitement que nous avons attrapé ça dans l'usine d'Alsace où les Frisés mettent l'invention au point.

Je fais l'astucieux :

— D'ac, j'étais rancardé à peu près, mais ce que j'ignore, mon vieux patachon, c'est la destination que vous comptez lui donner. Je suppose que si vous avez crevé ça aux vert-de-gris c'est pas pour l'exploiter vous-même. Je doute aussi qu'un particulier s'intéresse à la question…

Fred se gratte le blaire.

— P't-être que le patron a l'idée de fourguer l'ampoule aux Ricains…

— Bon, je m'en doutais. Dans ces conditions tout peut s'arranger. Voici mon point de vue : vous me rendez la liberté ainsi qu'à Gigi et c'est moi qui remets l'ampoule aux intéressés. Je ne demande rien pour mon dérangement, seulement je veux m'assurer que l'intervention va du côté qui me plaît…

Je suis sincère en lui bonissant tout ça. Il le comprend, mais il veut fouiller mon argumentation.

— Qui nous prouve qu'une fois dehors tu n'iras pas rendre le truc aux Boches en leur réclamant un pourliche ? Tu pourrais te faire pas mal de blé dans une chaise longue et ils te flanqueraient la Croix de fer par-dessus le marché…

— Si j'avais voulu agir ainsi, pourquoi serais-je venu ici, hé, corniaud ? Pour risquer de bloquer encore des pralines dans la boîte à bouffe ?

— Non, mais pour délivrer ta poule…

— Soyez poli ! recommande Gisèle.

Ce qui vous prouve bien que dans les circonstances les plus périlleuses, les grognasses tiennent à leur standing.

Je m'approche de Fred et je lui pose la patte sur l'épaule.

— Me fais pas rire, j'ai les lèvres gercées, lui dis-je. Si je m'étais mis copain avec les sulfatés en leur rendant l'ampoule, tu sais ce que j'aurais fait, grand lavement ? J'aurais fait cerner ta crèche par des renforts de police, après quoi j'aurais amené ma forte gueule derrière un haut-parleur et j'aurais dit…

« Alors les petits endoffés, ce qui se passe est plus curieux que les histoires de sortilèges, plus fortiche que le gars Samson qui filait la peignée à ses ennemis avec une mâchoire d'âne, plus fort que de jouer à la main chaude dans un frigo situé au pôle Nord… »

Avant que j'aie le temps de finir ma phrase, voilà qu'une voix s'élève de dehors, une voix énorme et caverneuse : la voix d'un mec qui déconne dans l'embouchoir d'un pavillon et elle hurle, cette voix, avec un accent à découper au sécateur en suivant les pointillés :

Attention, attention ! Nous vous prévenons que la propriété est cernée. Vous avez trois minutes pour vous rendre. Passé ce délai nous incendierons la maison.

J'aime mieux vous dire tout de suite que si le fantôme de Napoléon venait s'asseoir sur mes genoux en jouant de l'harmonica je serais moins surpris que par cette intervention.

La porte s'ouvre. Toute la clique de Fred, nabot en tête, entre en vociférant. Comment ils sont mauvais, les copains…

— Les Allemands ont cerné la maison ! beuglent-ils. Il y en a plus de cent. Nous sommes ficelés !

C'est bien mon avis aussi. Car voilà le bouquet : les doryphores ! Tant qu'il s'agissait de lutte sourde contre un gang, je pouvais foncer de bon cœur ; les armes s'avérant à peu près égales, de par mes attaches solides à la police. Mais maintenant tout est changé. Sans blague, si j'avais su que les choses tournent ainsi je me serais tenu peinard. Parce que, avec les Frisés, il n'y a pas d'espoir à avoir. Découverts au milieu d'une bande de loustics accusés de vol de documents secrets, Gigi et ma pomme sommes à point pour le pardessus de sapin.

— C'est ce tocard qui nous a donnés ! glapit le nain en me désignant.

Ils se tournent vers moi. Fred sort son flingue et me le pointe sur le buffet.

— Salaud ! gueule-t-il. Sale poulet, tu nous as bien eus…

D'un geste énergique je lui fais signe de la boucler.

— Bon Dieu ! faites fonctionner vos méninges, tas de cloches ! Vous avez entendu ce qu'il vous a dit le mec au porte-voix ? Si dans trois minutes nous ne sortons pas de la crèche avec les paluches en l'air, ils vont foutre le feu. Vous pensez p't-être pas que j'ai eu envie de jouer à Jeanne d'Arc, non ?

Ils se taisent. Fred baisse son flingue de quelques centimètres. Je poursuis, furieusement :

— Les lopettes qui veulent se rendre n'ont qu'à sortir. Si elles aspirent à ce

qu'on leur carre des fers rouges dans le prose pour les faire chanter, c'est leurs oignons, si j'ose dire. Moi j'aime mieux, à la dernière seconde me filer un pruneau dans le bocal que d'aller me faire découper en tranches par la Gestapo.

Du coup Fred rembine son feu.

— Il est réglo, les gars, dit-il.

Dehors, le type du haut-parleur s'impatiente : *Attention, attention : plus qu'une minute*, dit-il.

Le nain grimace de rage.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Fred, demande-t-il.

— Essayons de nous tailler par la cave !

C'est la débandade. Chacun se rue dans les escadrins. Je fais un signe à Gisèle et nous les suivons.

Ma petite môme a un peu moins de couleurs qu'un bol de lait. L'épouvante la fait trembler.

— Ma pauvre choute, je lui murmure, en gagnant la cave, le jour où vous avez accepté ce rendez-vous de moi, vous auriez mieux fait de vous embaucher comme garde-barrière à Fouilly-les-Oies.

La cave est immense. Elle n'abrite qu'un tonneau et une caisse de champagne. Par contre on y trouve une quantité d'armes automatiques.

— Eh bien, les gars, crié-je. V'là de quoi soutenir un siège.

— Sur qui veux-tu tirer ? questionne le nain. Dehors il fait aussi sombre que dans le derche d'un nègre.

— Tirons au jugé, simplement pour leur montrer nos intentions. Il y a des soupiraux sur les quatre faces de la maison, en balayant à la mitraillette nous les empêcherons d'approcher.

Le grand Fred hausse les épaules d'un air las.

— Mon pauvre vieux, ça ne nous avancera pas à grand-chose…

Évidemment, il a raison. Et justement parce qu'il a raison je me fiche en renaud.

— En tout cas ça passera le temps. Tu voudrais p't-être jouer à la belote ou quoi ?

Je cramponne une mitraillette et prends une brassée de chargeurs. Cette arme me semble excellente. Je m'approche d'un soupirail et bigle un peu l'extérieur. Il n'y fait pas si sombre que le nain veut bien le dire. M'est avis que ce zigoto n'a pas pu hisser son pif à la hauteur de la croisée. À la clarté blafarde de la lune j'aperçois des silhouettes qui s'affairent derrière la grille. Je fais signe aux autres de fermer leur clapet. Quelques ombres pénètrent dans la propriété.

— Allez, les enfants, chopez-moi une seringue et tirez dans le tas ! dis-je.

Quelques bonshommes, dont Fred, obéissent et vont se poster aux autres ouvertures. Ces soupiraux forment des échauguettes épatantes.

Soigneusement je choisis mon lot. Puis je passe le museau de la mitraillette à l'extérieur et j'appuie sur la détente. Une brève rafale déchire la nuit. Deux

ombres dégringolent en hurlant. Mon canardage déchaîne un concert d'imprécations. En même temps il décide les kangourous à se manifester. Rien de tel que l'odeur de la poudre pour déclencher des énergies.

De tous les côtés la bataille s'engage.

Surtout ne croyez pas que les chleux restent à se branler les couennes… Pardon ! si vous pouviez assister à leur réaction, vous demanderiez où se trouvent les toilettes…

Je ne sais pas avec quoi ils nous tirent dessus, mais tout ce que je peux vous dire c'est que ça fait un drôle de boum… Oh, ma douleur ! Bientôt la cabane est environnée de flammes. Ces fumelards ont apporté de quoi rire et s'amuser en société et ils s'en servent ! Des jets de feu de dix mètres dardent sur la maison. Bientôt ça crépite autour de nous. La baraque s'embrase comme une bonniche pour Tyrone Power. Ça cocotte le roussi, et la température s'élève sensiblement.

— Nous sommes fichus ! gémit le nain.

Pour le faire taire je lui balance mon 44 dans le pétrus ; et je n'ai pas besoin de lever beaucoup la jambe pour accomplir cette œuvre de salubrité publique.

— Tu la boucles, gamin ! Si t'as les foies t'as qu'à aller te faire plomber.

Fred, qui décidément est un type relativement sympa, me regarde d'un air interrogateur.

— À quoi sert cette lourde ? lui demandé-je en désignant une porte en fer.

— Elle donne dans le jardin et doit servir à rentrer le charbon…

— Au fond du jardin, y a-t-il une issue ?

— Y a pas de porte mais y a une brèche dans le mur…

— On tente une sortie ?

— Il me semble que c'est une solution désespérée, mais je ne vois pas d'autre chance à courir…

Je m'approche de Gisèle, défaillante.

— Reste à côté de moi. Et surtout ne perds pas le nord, on va essayer de s'en sortir.

Je lui dis ces mots dans un souffle. Ils suffisent à lui redonner un peu de courage.

Nous ouvrons la porte de fer. Un vent embrasé nous pousse au visage une haleine de four à chaux.

Un à un nous sortons par l'étroite ouverture. Aussitôt une rafale de balles nous accueille. Quelques hommes de Fred s'abattent. Les autres foncent désespérément. Je saisis Gisèle par le bras.

— Laisse-les tenter leur chance de ce côté, lui dis-je.

Je l'oblige à se coucher à terre. Moi-même je m'allonge à ses côtés. Nous entendons le bruit de la fusillade. Des flammèches pleuvent sur nous.

— Tu aperçois ce garage sur la droite ? demandé-je à Gisèle.

— Oui.

— Essayons de ramper jusque-là. J'ai vu que la porte était ouverte et qu'il y avait une bagnole à l'intérieur. Ces salopards se sont lancés aux trousses de la

bande à Fred. Ils se contentent de surveiller les portes pour le cas où nous ne serions pas tous sortis. Nous disposons de quelques minutes de flottement. C'est le moment d'en profiter.

Doucement, nous rampons dans la direction que j'ai indiquée. Nous sommes à deux mètres du garage. Malédiction ! Deux Fritz se trouvent devant l'entrée. Si je leur tire dans l'œuf avec la mitraillette que j'ai eu la bonne idée de conserver. Ça va déclencher une de ces émeutes dont les zigs de la Gesta ont le secret. C'est le moment de convoquer mes méninges pour une assemblée plénière.

— Tu sais conduire ? je demande à Gisèle.

— Oui.

— Bon ! alors ouvre grandes tes oreilles : je vais retourner en arrière pour assaisonner les deux gars. Si je les liquidais ici, les autres nous enverraient tellement de pruneaux que deux types pourraient se serrer la main à travers nos carcasses.

— Mais, chuchote-t-elle, ils vont te tirer dessus.

— Je serais protégé par l'angle de la maison. Sitôt que les deux Frizous seront dans la poussière tu te précipiteras dans le garage et tu mettras la calèche en marche. Moi je bondirai.

« Surtout laisse bien la portière ouverte, sans quoi je vais déguster dur !

Sans attendre son opinion je retourne en arrière. Je suis dans les lueurs de l'incendie. Ce brasier est un truc épatant car il tient les Allemands à distance. Je me mets sur un coude et j'arrose les deux soldats. Ils tombent comme dans un film de Peaux-Rouges. Pourvu que Gigi perde pas les pédales ! Je me ratatine derrière un massif de fleurs. Y a pas de fleurs parce que nous sommes en plein hiver, mais ce monticule me dissimule suffisamment.

J'ai rudement bien fait de me planquer là. Les Allemands situés sur le devant de la taule m'envoient des baisers à répétition… La terre vole autour de moi. J'ai une trouille noire de voir démarrer Gisèle à cet instant. Car je ne pourrai pas sortir sous cette artillerie. J'entends le ronflement d'un moteur. P't-être que les Frisés ne l'entendent pas à cause du boucan qu'ils font en me tirant dessus… Je le souhaite ; il vaut mieux les avoir à la surprise ! une balle dans le réservoir et on peut se l'arrondir pour ce qui est de se faire la paire… Bon Dieu ! je donnerais le soutien-gorge de Danielle Darrieux pour être changé en taupe. Comment que j'irais faire une balade dans les profondeurs. Je me marre en songeant que, pour ce qui est d'aller sous les bégonias, je peux pas rêver mieux. Car, tout à fait entre nous et la rue Lepic, si je me tire de cette aventure c'est que mon ange gardien est vachement dans les papelards du père Bon Dieu.

L'automobile bondit du garage. C'est une Panhard grande comme un cargo. Huit dixièmes de seconde et elle parvient à ma hauteur. À bibi de donner les brèmes ! Je recommande mon âme à qui de droit en le suppliant d'en faire bon usage au cas où ma carte de tabac deviendrait vacante, et je bondis hors de mon massif.

Y a une balle qui me passe sous le nez en sifflant ; une autre qui traverse le revers de mon pardessus…

Je saute dans le cargo et referme la portière.

— Poussez-vous ! dis-je à Gisèle, et accroupissez-vous.

Elle m'obéit avec une docilité qui rendrait rêveurs tous les pauvres glands de votre espèce qui ont les grelots dès que leur souris élève la voix.

Je biche le volant. Si vous n'avez jamais vu une bagnole se bagnauder dans un potager, amenez-vous ! Ça vaut le prix des places. Ces minables, comme des crèmes de connards, s'attendent à ce que je fonce illico vers la sortie. Alors ils se mettent sur un rang perpendiculairement à la grille et m'attendent. Ils pensent nous démolir à bout portant. Mais le petit San-Antonio les enchetibe violemment ! Au lieu de me ruer vers la liberté, je braque derrière la maison. Ils pensent comprendre l'astuce et comme un seul homme viennent à ma rencontre. Alors je fais une manœuvre express : c'est-à-dire que je fais demi-tour et, en définitive, pédale comme précédemment en direction de la grille. Pour être feintés, ils le sont. Quand ils reviennent de leur surprise je suis déjà à leur hauteur. Le temps qu'ils relèvent leurs armes et je passe la grille. Bons baisers, à bientôt !

Il pleut des balles sur la carrosserie ; les glaces volent en éclats, mais nous sommes sur la route.

Et la route, n'est-ce pas ? eh ben, c'est presque la liberté.

Les deux pieds dans le même sabot

Le canardage dure quelques instants encore, puis cesse brusquement. Je comprends que les Frizous sont en train de sauter dans leurs voitures. Va y avoir une drôle de corrida, moi je vous le dis.

En effet, une caravane de phares balaie la route derrière nous. Je mets toute la sauce et, fort heureusement, avec une bagnole comme celle-ci ça signifie quelque chose… Parvenu au croisement de la grand route de Paris, je vire à gauche, du côté de Saint-Germain. Je préfère filer en direction de la nature car les risques d'encombrement sont moins grands que du côté de la capitale.

À cent dix à l'heure nous franchissons la Seine et nous nous ruons dans la montée du Pecq. Saint-Germain est atteint en moins de temps qu'il n'en faut pour faire cuire un œuf dur. Dans le dédale des petites rues, ça va être du sport pour mouler ces gougnafiers ! Seulement les poursuivants ne peuvent pas nous bombarder à leur aise… Mais j'ai beau écraser le champignon au point d'attraper des fourmis dans les tartines, sans cesse les phares puissants réapparaissent derrière nous. Inutile de vous dire que les doryphores ne perdent pas une occasion de nous tirer dessus.

— Plus vite ! plus vite ! trépigne Gisèle qui s'est relevée.

Je n'ose pas lui dire ma façon de penser parce que j'aurais peur d'être injuste. Si elle pense que je me crois à une surprise-partie elle se met les salsifis dans les châsses ! pardon…

Une grave question se pose : où cette poursuite va-t-elle aboutir ? Je ne sais pas si notre tank comporte suffisamment d'essence pour nous mener de l'autre côté de la planète… De plus, les balles qui cinglent l'arrière de l'auto ne doivent pas tellement la réparer et à chaque instant, elle peut se mettre à genoux. Par exemple, si un des pneus éclate ; à l'allure où nous marchons, ça va donner quelque chose d'extrêmement gracieux en fait de trajectoire.

Toutes les deux secondes je me retourne afin de voir où en sont nos affaires, chaque fois je constate que l'écart qui nous sépare a tendance à diminuer.

Nous retrouvons la route, celle de la forêt. Elle est large et plate : une vraie piste pour course automobile…

Je me mords les lèvres. Sur cette voie, ils vont avoir beau jeu pour nous donner la chasse. Mais il est trop tard pour modifier la direction. Nous ne sommes pas en promenade avec une carte Michelin sur les genoux… Le mieux que j'ai à faire c'est d'essayer de dépasser la vitesse du son, tout en réfléchissant pour trouver une solution quelconque…

Désespérément je bigle le tableau de bord pour voir où en est le niveau d'essence, mais le compteur est détraqué.

— Écoute, petit, dis-je soudain à Gisèle. On va tenter de te tirer de là. Je vais tourner dans une des grandes allées de la forêt, j'arrêterai et tu sauteras, puis tu te planqueras sans traîner dans le fossé. Compris ? les Boches continueront à me cavaler au derche…

— Je ne veux pas te laisser !

Elle est décidément au poil cette gamine.

— Obéis ! Et ne déconne pas. À quoi ça servira si on se fait passer au presse-purée tous les deux ? Au contraire, toi hors de cause, c'est un atout sérieux. Tu as entendu ma conversation avec Fred, tout à l'heure, au sujet d'une certaine ampoule ? Bon, eh bien dès ton retour à Paris va trouver mon ami Berliet, celui que tu as vu à l'hôpital. Raconte-lui tout ce que tu sais et dis-lui que l'ampoule est déposée au commissariat de l'Étoile…

Je regarde encore dans le rétroviseur. Les phares sont toujours là.

— Tu vois le chalet, là-bas ? Il y a un chemin juste derrière, je le connais parce qu'un de mes amis s'était arrêté là un jour pour s'expliquer avec une langouste récalcitrante. Je vais le prendre, commence à ouvrir ta portière.

— Tony !

— Du cran, chérie !

Voilà le chalet champêtre pour bal musette ; le chemin…

— Cramponne-toi aux rideaux, cocotte !

Je vire sur les bouchons de roues ! Les pneus miaulent comme une centaine de chats en chaleur.

Les phares quittent mon rétroviseur. Je freine.

— Saute et cavale dans le fossé ; il ne faut pas qu'ils se doutent de quelque chose sans cela tu vas la sentir passer…

Elle saute boulée, comme les parachutistes. Je ne perds pas mon temps à lui envoyer des baisers… Je referme sa portière à toute volée et redémarre comme un fou. Je n'ai pas parcouru deux cents mètres qu'à nouveau les sacrés phares apparaissent. Ils ne s'arrêtent pas, en conséquence Gisèle s'est tirée de l'aventure…

Je me sens plus léger. Ça me faisait transpirer le cerveau de risquer la peau de cette petite. Maintenant me v'là en tête à tête avec les gars mézigue. Si mes carottes sont cuites, tant pis : je vais les grailler… Mais du moins je vais pouvoir jouer ma pièce à ma façon…

Le chemin zigzague à travers bois. L'air de la forêt siffle plus fort que des serpents à sonnette. Si je savais je foncerais dans le sous-bois, arrêterais l'auto et me taillerais à pinces dans la forêt… Ça ne serait pas si stupide que ça en a l'air mais ça présente l'inconvénient de stopper mes poursuivants non loin de l'endroit où j'ai débarqué Gisèle. Pour peu que le hasard s'en mêle, elle est chiche de se faire pincer. Non, tant pis pour moi, je dois continuer afin d'entraîner les poursuivants le plus loin possible…

Je vire dans une autre allée, puis dans une autre encore et je finis par me

retrouver sur la grand-route. Une descente s'amorce. Une pancarte indique : Poissy. Les phares se rapprochent… Une grêle de balles s'abat sur la carriole. Je fais une embardée terrifiante… Ma direction devient toute raide. À ce train-là dans quatre minutes je serai rejoint…

Jamais j'ai pensé à tant de choses à la fois. Mon dôme ressemble à un hall de gare : y a un brouhaha du tonnerre là-dessous !

Je traverse Poissy et emprunte le grand pont qui traverse la Seine. Les voitures allemandes ne sont plus qu'à une vingtaine de mètres. Je me rends compte alors combien cette fuite est stérile. Ces Boches sont entêtés comme des morbacs ; ils ne me lâcheront que lorsque j'aurai le gésier rempli de plomb. Alors : à quoi bon lutter davantage ? Dois-je me laisser assaisonner sur cette route, ou bien au contraire dois-je me rendre ?

Me rendre !

J'arrête la voiture pile au milieu du pont ; je sors en levant les bras.

Vous pouvez croire que je n'en mène pas large… Supposez que ces tocassons soient énervés par la promenade que je leur ai fait faire et qu'ils me règlent mon compte sans attendre ! Je ne les connais pas encore… Ils sont bien trop vicelards pour m'expédier en vitesse. Prestement ils descendent de leur calèche. Non décidément, leurs trompettes ne me reviennent pas !

Les bras toujours levés je recule vers le parapet. Puis avec une rapidité dont je suis le premier ébloui, j'enjambe le garde-fou et pique une tête dans le bouillon.

Je suis le type qui remplace le beurre

Et comment que je suis le type qui remplace le beurre ! Y a que dans les romans de Maurice Leblanc ou de Max-André Dazergues qu'on voit des zèbres grand format. Des zigs qui se taillent d'une île en feu entourée de crocodiles élevés à la Quintonine… Dans la vie ces faits sensationnels sont beaucoup plus rares. La preuve c'est que lorsqu'un petzouille a les flics à ses trousses, même des bignolons de sous-préfecture, neuf fois sur dix ils se font choper.

La façon dont je me tire de l'impasse est magistrale. Les chleux sont tellement ahuris qu'ils en oublient de faire marcher leur moulin à café. Quand ils réagissent je tire ma brasse en direction de la rive où sont amarrées une cinquantaine d'embarcations. Des petits jets d'eau poussent autour de moi comme des champignons. Ils peuvent tirer ! maintenant je les enchose à pied, à cheval et en dirigeable. Même s'ils me butent, je leur échapperai. Néanmoins, comme j'aime mieux leur échapper vivant que mort, je me remue. Je nage entre deux eaux et n'émerge que de loin en loin pour respirer. Enfin j'atteins les barques. Je me glisse au milieu d'elles de façon à ne plus craindre les balles, puis je me glisse sous le ventre d'une espèce de chaloupe et j'attends. Un morceau de chaîne pend de l'embarcation. Je m'y cramponne. Maintenant, me voilà paré du côté allemand. Ce n'est plus avec eux que je dois me bagarrer car, où je suis, il est impossible qu'ils me trouvent, mais c'est avec le général hiver. Il fait un froid de canard. Une tranche de thon congelé est plus à son aise que moi… Pourtant il faut que j'attende, y a pas ! Tant que les sulfatés n'auront pas gerbé, je courrai le plus grave danger. Le plus grave danger est une expression toute faite qui signifie que votre peau ne vaut pas le prix d'une coquille d'escargot vide… Au bout de dix minutes je ne sens plus le froid. Un lent engourdissement m'envahit. Mon sang bourdonne dans mes oreilles. Mes doigts sont soudés à la chaîne. Ma poitrine est prise dans un corset d'acier qui se resserre. Et pas moyen de bouger ! D'ac, je dis adieu à la vie. Dans quelques jours, un patron de bistrot découvrira le gars San-Antonio en brisant un bloc de glace. Je serai bien conservé. À la minute présente, toute ma sympathie va à Paul-Émile Victor… Voilà un copain qui a un drôle de cran pour aller faire des virouzes dans les solitudes glacées du Grand Nord, comme disent les actualités… Bon Dieu ! dire qu'en ce moment y a des mecs qui sont bien au chaud avec leurs os, en train de chanter *Minuit chrétien* en s'embrassant à pleine bouche. Je donnerais la moitié de la rue de

Rivoli pour un petit brasero en état de marche. Je jure que si je me tire de là, je cavalerai au plus proche hameau pour y prendre un bain de vapeur. J'envie Jeanne d'Arc : une môme qu'avait froid nulle part, pas même aux yeux ! À bas l'hiver ! Vive le Sahara ! Voilà que je fais un mirage à rebours. En général ce sont les méharistes qui ont des visions de fromage fort, quand le soleil leur a filé le coup de barre sur la noix, ils croient voir des glaces à la pistache et de la flotte de partout. Eh ben dans mon cas, c'est exactement le contraire qui se produit : j'ai l'impression que l'eau glacée dans laquelle je marine se transforme en sable brûlant. Je vois des grogs vachement corsés et des brasiers…

Combien de temps resté-je dans cette position ? Je n'en sais rien. Le bourdonnement qui déclenche un moteur diesel dans mon caberlot s'accentue. Mon souffle se paralyse, je suffoque… Je…

. . . . . .

Arrêt buffet ! Je descends à la prochaine…

Une fois de plus je sors du néant comme on sort d'un tunnel. Je vois du feu dans une cheminée. Une odeur de marc chaud caresse mes trous de nez. Je cligne des yeux.

— Il revient à lui, dit une voix.

Je regarde, j'aperçois un type d'une cinquantaine d'années, vêtu d'une canadienne, deux jeunes gens et une jeune femme.

Cette première prise de contact effectuée, je pose la question traditionnelle :

— Où suis-je ?

— Ne craignez rien… Chez des amis, murmure gentiment le type à canadienne.

Il ajoute, après s'être emparé d'un bol fumant que lui tend la femme :

— Buvez ça, vous vous sentirez beaucoup mieux.

Ça, c'est de la gnole brûlante dont j'ai reniflé l'odeur. Je m'en laisse transfuser un godet et je sens qu'il va falloir appeler les pompiers parce que ça flambe à l'intérieur de ma panse.

— Encore !

— À la bonne heure, exulte un des jeunes gens. Louise, remets-lui ça.

Je suis à poil dans un dodo confortable. Je n'en reviens pas.

— Bonjour messieurs dames, dis-je. Je suis enchanté de faire votre connaissance. Si c'était un nouvel effet de votre bonté, j'aimerais savoir comment il se fait que je sois parmi vous au lieu de flotter en direction de Rouen dans les eaux tant chantées de la Seine.

Le type à canadienne me met au courant de la situation ; lui et ses deux fils appartiennent à un réseau de Résistance. Ce soir ils sont allés s'embusquer dans les joncs bordant le fleuve afin de surveiller un convoi de vedettes que les Boches descendent vers l'Atlantique. Ils ont assisté à la fin de la poursuite en automobiles, à mon plongeon, à ma fuite sous les barques. Ils ont attendu que les Allemands, me croyant mort, aient cessé leurs recherches pour entreprendre les leurs… Ils m'ont déniché et m'ont ramené chez eux.

Je les remercie comme il se doit. Je leur donne quelques explications, mais ils sont discrets comme des Anglais.

— Nous n'avons pas aperçu de convoi, disent-ils, mais nous n'avons tout de même pas perdu notre soirée. C'est aussi mon avis.

— Vous avez le téléphone ? demandé-je soudain.

— Mais oui.

— Pouvez-vous me le passer ? car dans la tenue où je me trouve, je ne puis me déplacer…

La jeune femme sourit languissamment et sort. Les deux jeunes gens me tendent une robe de chambre et une serviette chaude. Je me lève et me dirige vers un guéridon où repose l'appareil téléphonique. Je compose illico mon numéro.

Félicie commençait à se manger la rate.

— Je te souhaite un bon Noël, M'man. Mais ça n'est pas pour te dire cela que je te passe ce coup de tube. J'ai les Allemands au derrière et je ne puis rentrer à la maison car ils trouveront sûrement ma trace. Fais ta valise et pars quelques jours chez la tante Amélie… Je t'écrirai. Surtout ne reste pas chez nous et ne perds pas une seconde : c'est plus que grave. Je t'embrasse.

Vous saisissez la raison pour laquelle j'agis de la sorte ? Je viens de penser que les membres de la bande à Fred n'ont peut-être pas tous été blessés. Il suffit que l'un d'eux soit tombé vivant aux mains des Boches pour que ceux-ci apprennent mon identité…

Comme le danger est valable également pour Gisèle, je passe un fil à Guillaume.

— Je ne peux pas vous raconter ce qui vient de se produire, mon vieux, car il faudrait une conférence avec projections pour que vous compreniez. Toujours est-il que les Allemands me recherchent ainsi que la petite qui a été kidnappée… C'est une pure coïncidence (atchoum). Je venais de trouver leur piste lorsque les Boches ont rappliqué. J'ai pu m'enfuir… Gisèle aussi, seulement je n'ai pas pensé à lui recommander de déserter sa crèche pendant un bout de temps. Pourriez pas mettre un planton devant sa porte ? Un débrouillard… Qui ? Votre mammouth ? Il va embouteiller toute la rue… Il la reconnaîtra ? Alors O.K… Qu'il lui dise de se planquer chez une copine ou à l'hôtel et de ne pas en bouger avant de m'avoir vu ! Elle n'aura qu'à vous téléphoner sa nouvelle adresse… Parfait ! Au revoir, vieux.

Voilà ce que je débite, en robe de chambre trop étroite, devant la cheminée.

— Comment vous sentez-vous ? me demandent mes hôtes.

— Un peu dégelé.

Ils éclatent de rire. Ce sont des types au poil et, cette nuit, j'aime autant avoir rencontré ces braves gens que le père Noël… ou que les employés de M. Himmler…

Changement de décor

Le lendemain, c'est la sonnerie des cloches qui me réveille. J'ouvre les yeux avec peine. J'ai la gaudiche. Si je prenais ma température, je ferais sûrement sauter le thermomètre… Quelque chose remue sur mon édredon : c'est un greffier. Il me regarde en miaulant comme si j'étais une saucisse fumée. Vous avez pas idée combien ce chat peut mettre dans la pièce une allure douillette… La cheminée où brûlait cette nuit un grand feu est éteinte mais la piaule sent la cendre chaude.

Je ferme les yeux et me mets à penser aux événements de la veille… Je suis heureux d'avoir blousé les Fritz. Seulement c'est une chose passée et moi, le passé c'est comme un mouchoir sale : je n'y fourre plus mon nez. Au fond, y a que l'avenir qui soit meû-meû ; les mous-de-la-tronche qui pleurent de la vaseline en ruminant des souvenirs sont tout juste bons à balayer les waters.

Mon avenir à moi se présente mal. Sur la douzaine de tordus qui composaient la bande de Fred, y en a certainement deux ou trois qui ont dû être queutés vivants et qui ont ouvert grand leur bec à la première tarte qu'ils ont pris sur le museau. Comme de bien entendu, ils ont allongé mon blaze. Les Allemands vont enquêter sur ma pomme dans mon entourage. Ils vont apprendre que le fameux San-Antonio appartenait aux services secrets, qu'il s'est fait mettre en disponibilité, ce qui les incitera à penser que c'est pour porter ses capacités ailleurs. Ils vont faire un rapprochement entre ma présence parmi les soi-disant kangourous et la disparition de l'ampoule magique. Mon grand atout, c'est qu'ils me croiront noyé… mais cet atout ne me donnera pas longtemps l'avantage car ils vont remuer la France entière avec une cuillère à café pour remettre la main sur Gisèle. Il leur faut Gisèle puisqu'ils savent qu'elle était ma poulette, donc qu'elle est susceptible de savoir où j'ai caché l'ampoule. Le plus urgent c'est de mettre la môme Gigi en lieu sûr.

Facile à dire… Une gonzesse est plus duraille à planquer qu'un bouton de jarretelle. Je me mords de plus en plus les doigts d'avoir embarqué cette tourterelle dans une pareille épopée. Vous allez me faire remarquer qu'elle s'est bien comportée ; c'est exact. Mais si je n'avais pas le constant souci de sauver ses os, j'aurais les pensées plus organisées. Et croyez-moi, tas de bidons, un cerveau bien huilé, c'est l'abc du turbin.

Où vais-je pouvoir la mettre pour qu'elle soit en sécurité ? C'est alors qu'il me vient la plus épatante idée qui ait jamais germé entre les deux oreilles d'un

flic : et si j'allais faire un tour à Londres avec Gisèle et l'ampoule ? Je parie qu'on serait bien accueillis tous les trois… C'est mes copains de l'Intelligence Service qui seraient épatés de me voir radiner. Enfin, y a pas, cette saloperie d'ampoule, je peux pas la conserver comme trophée. Je doute que sur une cheminée elle soit tellement décorative… D'autant plus que j'ignore de plus en plus ce qu'elle contient… Si les Boches tiennent tant à elle, c'est qu'elle présente un intérêt certain… Tellement certain que la bande des kangourous n'a pas hésité à risquer la vie de ses membres pour s'en emparer. Au lieu de lâcher la forte somme pour entrer en possession de l'invention, les Alliés l'auront à l'œil. Ça me fera plaisir de retourner en Angleterre car j'ai justement envie de voir un film de Laurel et Hardy. Gisèle étant infirmière, elle est assurée d'y trouver un job ; quant à bibi, si les Angliches ne se chargent pas de ma note d'hôtel, c'est qu'ils n'ont pas un poil de reconnaissance…

O.K. Me voilà tout regonflé. Il ne me reste plus qu'à trouver un filon pour passer le Chenal…

La porte s'ouvre et la belle jeune femme entre dans ma turne. Je sais pas comment je me remue le nombril, mais toutes les fois que je suis dans une paire de draps afin de me rebecter, y a une poupée blonde qui vient rôder autour de mon plume en tortillant du dargeot comme une négresse à plateau…

Celle-ci me botte parce que c'est tout juste le genre de beauté auquel je pense, le soir, dans mon dodo, lorsque j'ai bu une trop forte dose de café dans la journée.

Elle est blonde, donc, et elle a des yeux noirs et veloutés sous des cils de trente-quatre centimètres. Sa peau est ocre pâle, et toute sa personne est empreinte de distinction.

— Bonjour !

Oh cette voix, madame ! Si j'étais quelque chose à la radiodiffusion, je la ferais enregistrer illico ! Quand elle parle, c'est comme si elle vous caressait le tympan avec un gant de chevreau.

Je lui réponds :

— Bonjour, petite madame.

— Mademoiselle !

— Alors bonjour, petite demoiselle. J'étais en train de me dire que l'aube est un truc épatant, mais vous m'apportez la preuve qu'il y a mieux qu'un lever de soleil, et ce mieux, c'est votre personne.

Je me sens furieusement ballot. Mais le plus grand cul-d'ail de la création ne se fera jamais traiter de chancre mou par une déesse lorsqu'il lui débitera des balivernes de ce genre.

— Flatteur !

Je la regarde d'une façon appuyée. Ses yeux ne se mettent pas sur une voie de garage, alors je m'offre une tranche de culot grande comme ça !

— Mademoiselle, figurez-vous que ma maman vient toujours m'embrasser au lit le matin de Noël… Ça vous choquerait de la remplacer au pied levé ?

Encore un truc de choix pour amadouer les colombes : le coup du sentimental qui larmoie en parlant de sa vioque !

Elle hésite puis s'approche de mon page. Elle se penche et j'en profite pour glisser un regard de sympathie à ses roberts. Un regard amical qui signifie : à bientôt ! Je sens ses lèvres se poser sur ma joue. Ça me fait plus d'effet qu'un cataplasme de farine de lin. Je la saisis par le cou et je lui paie ma tournée. Après un bécot comme ça, elle peut aller sur la terrasse faire des mouvements respiratoires.

— Vous allez vite !

Elles n'ont pas pour dix ronds d'imagination car elles disent toutes ça. Vache à lait ! elles sont assez contentes qu'on aille vite.

Je me souviens qu'en 37 j'ai connu une poupée à Amsterdam qui me faisait le truc du je-ne-serai-à-personne. Quand je lui filais une claque sur le train, elle parlait d'aller chercher son vieux père… Pour vous dépeindre le genre de ce lotissement.

Elle a fini par tellement me courir sur les moyeux que je m'en suis désintéressé. Eh bien c'est elle qui est venue un matin à mon hôtel sous le prétexte de me demander si la tour Eiffel se trouvait bien en face du palais de Chaillot.

— Maintenant, dis-je à la petite, ce serait tout à fait bien si je savais quel prénom sert à désigner un châssis comme le vôtre…

— Je m'appelle Florence.

— Je referais bien un petit voyage dans votre banlieue.

Elle ne s'approche plus du lit et le baiser que j'escomptais est remis à plus tard. Comme elle regarde fréquemment du côté de la porte, je comprends qu'elle redoute l'entrée d'un des hommes.

— Dites-donc, m'selle Florence, j'aimerais connaître certains détails sur vous et les vôtres. Tout ce que je sais c'est qu'ils m'ont repêché et qu'ils s'occupent de machins dangereux…

Elle ne répond pas tout de suite car elle est en train de faire dissoudre quelques cachets dans un verre d'eau chaude.

— Tenez, avalez ça, vous devez faire un peu de température…

Quand j'ai englouti sa pharmacie, elle s'assied à mon chevet.

— Maman est morte. J'habite avec mon père et mes deux frères. Notre nom est Renard. Papa est un ancien architecte retiré des affaires. Mes deux frères préparent – disent-ils – une licence de quelque chose. Moi je prépare les repas… Ça vous suffit ?

— O.K., votre fiche est mise à jour dans mon cœur !

Le papa Renard fait une entrée discrète. Souvenez-vous qu'il n'a pas les châsses dans un parapluie. Tout de suite il renifle du flirt dans l'air et il dissimule un petit sourire amusé.

— Vous avez bien dormi ?

— Comme le petit Jésus dans sa crèche…

— À la bonne heure. Florence, veux-tu nous laisser un instant ?

Ce dab a une fameuse autorité dans sa tribu. Ma seconde infirmière sort immédiatement comme si on l'appelait au téléphone.

— Monsieur, commence Renard, j'ai appris par les communications téléphoniques que vous avez passées cette nuit, que vous étiez le commissaire San-Antonio. Comme beaucoup j'ai entendu parler de vous. D'après la scène à laquelle j'ai assisté, je suppose que vous travaillez en étroit contact avec Londres ?

— Pas encore…

Il hausse un sourcil.

— Je vous demandais ça, parce que c'était la déduction que j'avais tirée de vos démêlés avec les Fritz. Je voulais vous dire qu'au cas où vous auriez voulu passer un message de l'autre côté, je suis à votre disposition…

— Merci. Vous m'intéressez prodigieusement. Jusqu'ici je m'étais tenu en marge des événements, mais le moment est venu où il faut agir. En voulant régler un compte, je suis entré en possession de quelque chose susceptible de remplir de joie les Alliés. Ma décision est prise. Il faut que j'aille à Londres, vous avez un poste émetteur ?

— Oui.

— En ce cas, soyez assez bon pour me donner de quoi écrire, je vais vous préparer un message.

Il me tend un bloc et un crayon.

Je suce un instant la mine, puis je me décide. Voici le texte qui va être transmis à Londres :

À sir Montlew, I.S., London.
Commissaire San-Antonio, désire deux passages.
Urgent. Pour remettre documents d'une extrême importance.

— Tenez, monsieur Renard, transmettez ça au plus tôt et demandez une réponse rapide.

Il prend la feuille de papier et se dirige vers la porte.

— Monsieur Renard…

Il tourne vers moi son visage ouvert de brave homme.

— … merci.

— C'est moi qui vous remercie… au nom de la bonne cause !

Ces paroles historiques dûment échangées, nous reprenons nos occupations respectives. Les miennes consistent à me caler contre mon oreiller et à attendre le retour de la ravissante Florence. Il ne tarde pas… Comme dans un ballet bien réglé, dès que son daron les met, elle entre côté jardin.

— Ce qu'il y a de contrariant avec vous autres, les hommes, fait-elle, c'est que vous avez toujours un tas de mystères à cacher. Vous êtes de vrais gosses.

Vous jouez toute votre vie à Nick Pinkerton.

— Et vous, ma douceur, à quoi aimez-vous jouer ?

Elle laisse tomber la question comme un objet trop lourd.

Cette gosse est une des merveilles de la nature, souvenez-vous, bandes d'eunuques ! que j'en ferais bien ma bergeronnette. Vous devez penser que je suis un bougre bien instable et que j'oublie facilement la môme Gisèle… Là, vous vous gourez ! Vous vous souvenez de cette vieille chanson française qui raconte le blaud d'un pauvre moujingue qui faisait tout un chabanais parce que son daron s'était remarié ? Il disait qu'il n'avait pas le palpitant assez mahousse pour pouvoir aimer deux mômans. P't-être qu'il avait pas tort le gosse ; mais en ce qui me concerne, mon cœur à moi est grand comme une caserne et je peux y faire tenir autant de persilleuses que je veux. C'est bien commode ! Florence s'aperçoit que je la mouchaille et elle rosit. La pudeur lui va à ravir. J'adore les femmes pudiques, même si c'est du bidon. Je me mets à monter tout un chopin à celle-ci, lui racontant que ce Noël est le plus merveilleux de mon existence et que pas un petit gars de France n'a trouvé ce matin un pareil biscuit dans ses pompes. Elle boit mes paroles comme du muscadet. Je vous parie la photographie de Roosevelt contre un abonnement au *Chasseur français*, qu'elle n'a jamais rencontré de péquenot capable de lui chanter cet air-là… Dommage que son dab soit dans la carrée parce que je lui ferais le grand jeu…

Mais il y est, le dab… Le voilà qui revient, la mine satisfaite comme si on venait de le nommer commandeur de la Légion d'honneur.

— Tout va bien, me dit-il. J'ai envoyé votre message. Il ne nous reste qu'à attendre la réponse.

— Pensez-vous qu'elle tarde ?

— Je crois que nous l'aurons dans l'après-midi, tout dépend de la rapidité avec laquelle il parviendra à la personne que vous désirez contacter…

Je me sens en pleine forme. Les cachets de Florence ont fait dégringoler ma fièvre et il ne reste en moi qu'une sorte de voluptueuse excitation.

— J'aimerais bien me lever, dis-je. Je ne voudrais pas troubler vos fêtes.

Le père Renard secoue sa belle tête grise.

— Il n'y aura pas de fête pour nous avant la victoire finale. Vous ne troublez rien, bien au contraire. Vous allez passer la journée avec nous. Il sera bien temps pour vous de regagner Paris demain matin, n'est-ce pas ?

C'est proposé de si bon cœur que je me sens incapable de refuser. D'autant plus que, derrière le dos de son paternel, Florence me supplie du regard.

— Vous êtes de bien braves gens…

— Allons donc !

— Je vais donner un coup de fer à vos vêtements qui doivent être secs, fait la jeune fille.

Renard s'approche de mon lit.

— Courage ! La lutte décisive va bientôt commencer…

Tu parles si j'en ai du courage ! je pourrais même en vendre un plein

tombereau si c'était une denrée négociable…

Nous restons un long moment à discuter de la situation. Mon hôte est du genre patriotard. Je parie que c'est le type qui, avant-guerre, faisait ce que beaucoup de types de son âge font en ce moment : c'est-à-dire qu'il se coiffait de son béret basque et portait un fanion quelconque dans les cortèges d'anciens combattants, en marchant au pas.

En tout cas, il n'a pas froid aux châsses.

Sur le coup de midi, habillé comme un roi, je fais mon entrée dans la salle à manger rustique où règne une chaleur qui achève de me rebecqueter. Les fils qui étaient sortis toute la matinée sont de retour. On me dit leur nom : le plus vieux s'appelle Roland et l'autre Maurice. Ils sont sympas. Je les sens émoustillés par ma présence. Ils m'attaquent illico pour que je leur raconte ma vie aventureuse. J'ai l'habitude d'être sollicité pour ce numéro de confidences palpitantes. Je ne me fais jamais tirer l'oreille. Pas que je sois particulièrement vantard, mais j'aime assez montrer au profane qu'un matuche n'est pas toujours un gros friquet, chaussé de godasses à clous et muni d'un parapluie d'escouade. D'autant plus que lorsqu'une pépée dans le gabarit de Florence fait partie de l'auditoire, c'est pas désagréable de poser les caïds.

Je relate succinctement certaines de mes enquêtes dont la presse a parlé en temps utile, mais en révélant des à-côtés ignorés des journalistes.

Les jeunes gens se croient revenus à l'âge de douze ans et assistent à ma causerie comme à un film à épisodes.

Le père Renard aussi est conquis. Quant à Florence, sa poitrine est gonflée par l'émotion…

Je fais mon petit mariole. Je dis tout et j'en rajoute. Je leur fais le bon poids… À mesure que je m'écoute parler, je me sens transformé en preux chevalier. Je suis le type du siècle ; le manche qui remplace l'huile d'olive, le héros fier et doux… Lorsque, épuisé, je me tais, il ne me reste plus assez de salive pour remercier le fils aîné qui me remplit mon glass.

Le papa Renard liquide sa cave. Il a quelques vieilles bouteilles qui n'attendaient que moi pour être vidées.

Nous passons un Noël épatant. Nous sommes encore à table à l'heure du dîner. Les deux fils s'excusent parce qu'ils sont invités chez des copains. Je les vois partir sans tristesse… Moins il y aura de pégreleux autour de Florence, plus j'aurai de facilités pour lui faire comprendre que je m'intéresse davantage à elle qu'à la ligue des pères de famille vertueux.

Quand les garçons se sont taillés, Renard se lève et me dit qu'il est l'heure d'aller faire sa petite cuisine au grenier. Vous parlez si je l'excuse ! Il peut y passer la nuit dans son grenier, à jouer au fantôme-à-la-jambe-de-bois ; tout ce que je vois dans l'histoire, c'est que me v'là en tête à tête avec ma petite Florence. J'ai idée de m'offrir mon cadeau de Noël… Dès que nous sommes seuls, je toussote. Un sourire naît sur les lèvres de la belle enfant.

— Alors, mon amour ? je lui fais…

Son visage s'éclaire comme l'enseigne d'un bar au crépuscule. Je

m'approche d'elle, la main en gant de boxe. Elle se laisse empoigner la taille sans appeler Police-Secours.

— Je me souviens plus si votre rouge est à la groseille ou à la violette…

Elle me fait goûter… Il est à la pervendée. J'aime ce parfum et j'en reprends.

Surtout, croyez pas que cette mousmé soit une petite grue ! C'est au contraire la marquise qui doit défendre sa vertu par tous les moyens ; mais elle en pince tellement pour ma trompette que, si je voulais, je réussirais à la faire marcher au plafond…

Y a rien de plus docile que les filles farouches lorsqu'elles ont trouvé le jules de leur rêve.

Je vous jure qu'on ne s'embête pas tous les deux…

Quand le père Renard descend de son pigeonnier, nous sommes sagement en train de faire une belote. C'est un tableau familial charmant. De quoi fendre le cœur d'un crocodile !

— Hourra ! triomphe mon hôte. J'ai la réponse à votre message. Vous devez être rudement bien connu à l'I.S. car votre voyage est pour demain soir…

Il m'explique que la personne qui m'accompagnera et moi devons venir chez lui demain avant la nuit. Il nous conduira en automobile dans le Vexin où se trouve un terrain d'atterrissage clandestin.

Je suis tellement satisfait de la tournure que prennent les événements, que je lui donne l'accolade. Ses yeux s'embuent de larmes.

L'instant est à ce point émouvant que si des gendarmes nous voyaient, ils nous feraient le salut militaire.

Je retrouve la môme Gigi

Il s'agit de faire vite et surtout de ne pas se laisser mettre la patte sur le râble au moment où tout déguille bien.

Pour camoufler un peu ma remarquable physionomie, je me fais tailler les crins en brosse par un merlan de Poissy, le lendemain matin, et je m'affuble d'une paire de lunettes que m'a donnée Renard. Ainsi déguisé, je ressemble à un instituteur hollandais. Les verres des bésicles me gênent considérablement car ce ne sont pas des verres à la gomme. Ils grossissent terriblement mon entourage. Ainsi j'ai tendance à prendre le chat de la maison pour un tigre du Bengale et la maison elle-même pour le palais du Louvre ; va falloir que je fasse gaffe de ne pas passer par les trous de rats dans un moment d'inattention.

Je dis au revoir à mes hôtes et je saute dans le premier train en partance pour Paris.

Deux heures plus tard, je suis dans le bureau de Guillaume. Je lui explique une partie de mes aventures. Je ne fais allusion ni à l'ampoule ni à mon imminent départ pour l'Angleterre. Je tiens à mettre le maximum de chances de mon côté ; par conséquent, il convient avant tout d'éviter la moindre indiscrétion.

— J'ai eu un coup de téléphone de votre petite, me dit mon collègue. Tout s'est bien passé. Ainsi que je vous l'avais dit, j'ai posté mon gros Bibendum devant sa porte et il lui a passé la consigne. Elle m'a tubé une heure plus tard en me priant de vous dire qu'elle se trouve au Royal-Bretagne, rue de la Gaîté. Sans en entendre davantage, je me trisse. Je me fais débloquer un taxi et je fonce au commissariat de l'Étoile. J'ai la chance de trouver mon brigadier, lequel me restitue l'ampoule.

Ouf, ça va mieux. Je me sens plus tranquille car je redoutais de ne pas trouver mon précieux dépôt. En cette fichue période d'occupation, on n'est sûr de personne. Y a même des moments où je doute de moi. Et pourtant je me connais depuis longtemps et je peux me fournir des références…

Je dis au chauffeur de mettre le cap sur Montparnasse.

Quelle joie de retrouver ma petite infirmière ! Faut pas croire que parce que j'ai fait du rentre-dedans à Florence je me désintéresse de Gigi. Au contraire, de l'avoir un peu doublée m'a permis de l'apprécier… Et puis ça n'est pas la peine que je me cherche des excuses : je suis comme ça et pas autrement. Moi j'adopte la devise du tordu qui a dit : *Vivons l'instant !* je crois vous l'avoir

dit. En voilà un qui en connaissait un brin sur la question. Il savait que ceux qui se cassent la prostate avec des histoires de fidélité, de remords, d'à-toi-toujours sont des locdus, des endoffés et des peigne-zizis.

Dans la vie, il s'agit pas de se changer le sang en sirop des Vosges pour les poupées ! Au plus vous avez de la considération pour elles, au plus elles ont tendance à prendre votre poire pour une carcasse de poulet usagée. Alors le mieux c'est de profiter des occases vu que vous regretteriez de pas l'avoir fait en arrivant à l'âge où on sucre les fraises…

— Te voilà, te voilà, balbutie-t-elle en chialant.

« Tu as pu t'en tirer. Oh, mon chéri, tu es un être fabuleux !

Je lui rends une partie de ses caresses parce qu'il faut pas tout garder pour soi.

— Comme tu le dis, je lui fais, y a pas de différence entre Arsène Lupin et moi. Si on m'enfermait dans un four crématoire, je me décarcasserais pour en sortir. Air connu…

Je l'interroge sur ses avatars à elle.

Eh bien ça c'est pas trop mal passé. Quand je l'ai eu quittée sur la route, elle est retournée à Saint-Germain. Là elle est allée à l'hôpital où travaille une de ses collègues, lui a emprunté un peu de fric et est rentrée à Pantruche. On le voit, c'est pas tellement compliqué.

— Et toi, me demande-t-elle. Comment t'en es-tu tiré ?

Je la mets au courant de mes tribulations. Dès que j'ai fini, avant de lui laisser pousser les exclamations d'usage, je lui pose la grande question :

— Dis donc, Gisèle, ça te botterait de faire un petit viron en avion ?

— Je comprends !

— Par viron, je ne veux pas parler d'un simple baptême de l'air, mais d'un vrai voyage.

Elle écarquille les yeux.

— Où veux-tu aller en ce moment ? En Suisse ?

— Non, en Angleterre.

— Tu parles sérieusement ?

— Et comment !

Sans plus la faire languir davantage, je lui donne des explications sur le départ pour Londres que j'envisage.

Elle est transportée.

— Nous y attendrons, toi du moins, la fin de la guerre. J'ai des copains là-bas qui te trouveront du boulot… Ce que je veux avant tout, c'est que tu sois en sécurité. J'en ai marre de t'exposer à la Gesta avec mes combines. Les petites filles sont faites pour le tricotage et le plaisir du guerrier. Pas pour jouer les Jeanne d'Arc. Des Jeanne d'Arc, y en a assez d'une. Si on en faisait en série, les hommes passeraient vite pour des ballots.

Elle approuve. Elle ne pense qu'à notre fuite en avion de ce soir et elle se laisserait dire n'importe quoi sur les bipèdes de son sexe.

Nous passons la journée dans sa piaule, inutile de se faire remarquer. Je

téléphone à ma banque, dont je connais le directeur, pour qu'on m'apporte le solde de mon compte. Je ne tiens pas à ce que les Frizous mettent leur nez dans mon blé et l'utilisent pour payer l'apéro à Adolf… Un employé de la banque s'amène avec mon bon osier. Je le divise en deux parties : l'une, la plus grosse, je l'envoie à ma mère, en y joignant une longue bafouille. L'autre, je la garde pour faire le gandin à London.

Nous voilà parés. Il ne nous reste plus qu'à attendre l'heure de reprendre le train pour Poissy.

On essaie de passer le temps. Si vous n'avez pas une tomate farcie sous la perruque, vous devez imaginer notre jeu favori.

Au temps pour les crosses

Nous arrivons chez les Renard à la grosse nuit. Un bombardement de la région parisienne nous a mis en retard et j'ai peur que nous rations le coche.

Une voiture stationne devant la porte.

— Entrez vite ! nous dit Renard. Tout est prêt, nous allons nous mettre en route dès que possible.

Je suis un peu gêné de présenter Gisèle à Florence. Je redoute une réflexion ou un mouvement désagréable, mais décidément, la fille de mon hôte est de première. Elle ne sourcille pas et ferme son joli bec. Du reste je présente Gigi comme étant une collaboratrice.

— Nous vous accompagnons tous les quatre, déclare Renard. Les voisins pourraient s'étonner que nous sortions la voiture la nuit pour véhiculer des inconnus. Il faut être d'une grande prudence.

Je l'approuve pleinement. On s'entasse tous dans une vieille Renault et en route !

C'est le fils aîné qui conduit. Renard et son cadet sont devant. Le mec San-Antonio fait son pacha derrière, entre les deux poulettes. Je soupire d'aise. Comme il fait noir dans l'auto, je prends la main à chacune des petites. De cette façon y a pas de jalousie possible. Je me hasarderais bien à leur faire une séance de mimis mouillés, mais elles pourraient ne pas trouver cette distribution collective à leur goût et elles déclencheraient un de ces 14-Juillet carabinés susceptibles de tout faire craquer.

Trois quarts d'heure plus tard, nous stoppons.

— Terminus ! s'écrie Renard.

Je songe seulement à examiner le paysage et je sursaute : nous sommes dans une vaste cour pavée, entourée de hauts murs.

Des silhouettes s'approchent de la voiture et l'entourent.

Je crois rêver : ces silhouettes sont celles de soldats allemands. Et comment ils sont armés les messieurs.

Je ne dis rien parce qu'il est des cas où il vaut mieux se mettre un autobus sur la langue. Gisèle ne sourcille pas non plus. J'examine les Renard et je les vois qui se marrent comme des bossus.

Si le tonnerre me tombait en boule sur la gonfle, je ne serais pas plus surpris.

Je cherche à attraper mon feu mais Florence me dit de sa voix céleste :

— Si c'est ton revolver que tu cherches, j'aime mieux te dire qu'il est dans

la poche de mon manteau. Je te l'ai fauché pendant que tu me pelotais.

Avouez que c'est du beau travail… Du cousu main ! Jamais au grand jamais je me suis laissé enchetibé de cette façon. Voilà qui renverse toutes mes idées sur la confiance, la sympathie et autres couenneries !

Y a de quoi s'engager comme asticot dans une tête de mouton daubée. De quoi se faire académicien ! De quoi se faire trépaner les genoux et le reste ! De quoi se frotter le prose sur un morceau de glace jusqu'à ce que ça fasse des étincelles…

— Descendez ! m'ordonne durement Renard.

Je n'ai qu'une pensée : l'ampoule. Il faut sauver l'ampoule. Tant pis pour mes abattis et ceux de la gosse Gisèle, mais il faut pas que les sulfatés récupèrent leur invention. En un cent millième de seconde, j'échafaude cent trente-sept combinaisons… Toutes sont aussi solides qu'une portion de yaourt.

Je suis cuit, Gisèle est cuite, l'ampoule est cuite. Ces vaches vont nous déguster aux petits oignons. J'ai idée que lorsqu'ils auront fini de faire joujou avec nous, nous ressemblerons d'une façon magistrale à de la compote de pommes.

— Descendez ! répète Renard.

Déjà Florence a mis pied à terre et me tient la portière ouverte.

Les soldats s'approchent, mitraillettes en mains. Ils se rendent compte qu'ils n'ont pas à faire à un rosier. Ça me flatte. Je descends, les bras levés. Gisèle me suit. Nous sommes immédiatement entourés.

Renard, ou du moins le salopard qui prétend se nommer ainsi, dit quelque chose aux soldats en allemand. Ils lui font le salut militaire et nous entraînent en direction des bâtiments.

Pour nous faire avancer, ils ne prennent pas de ménagements ! Comme infusion de bottes, ça se pose là. Moi, des coups de pompes, j'en ai dérouillé tant et tant que mon derme ressemble à de la peau de chagrin ; seulement, ce qui me met le foie en trèfle, c'est de voir molester cette pauvre Gisèle… S'il n'y avait pas un corps d'armée pour nous garder, je ferais une petite séance de moulinets massacreurs… Vous ne savez pas ce qu'est le moulinet massacreur ? Je vais vous le dire : c'est une recette qui peut vous être plus utile que celle de la blanquette de veau. Lorsque plusieurs endoffés ont de mauvaises intentions à votre endroit, vous piquez au milieu du lot une sorte de crise d'épilepsie. Seulement, au lieu de vous laisser choir sur le plancher, vous vous accroupissez seulement et billez dans les brioches qui se présentent à vous. Les gars sont déconcertés car la scène à lieu au sous-sol. Ils ne savent pas par quel bout vous empoigner…

C'est très divertissant, je vous le jure !

Mais pour le moment, il y a une forêt de mitraillettes pointées dans nos reins et il vaut mieux attendre les événements.

Les Allemands nous font entrer dans un bâtiment lugubre et nous emmènent dans une salle qui ressemble à une salle de classe. P't-être même

que c'en était une avant-guerre.

Nous attendons chacun à une extrémité de la pièce, sous la surveillance d'une demi-douzaine de soldats. Il fait un froid de canard dans cet endroit… Mais nous n'avons pas le temps de trembler. La trouille nous accroche un petit radiateur portatif au dargeot, tout ce qu'il y a de mignon.

Soudain il se fait un remue-ménage et la porte s'ouvre devant le pseudo-Renard. Ce fumarot est accompagné de sa soi-disant fille, et de deux officiers allemands.

Ce joli monde s'assied à une table et se met à discutailler à voix basse. Puis Renard, qui paraît commander la séance, se tourne vers les soldats et leur ordonne de me fouiller. Un grand blond, qui ressemble à un lavement, vide mes poches. Il sort leur contenu et le porte à ses chefs. Renard ne met pas longtemps pour sauter sur le paquet précieux. Il le déplie fébrilement et ouvre la boîte de carton. Une exclamation jaillit de ses lèvres. La boîte ne contient qu'un verre dont on se sert pour poser les ventouses.

Rappelez-vous que le plus ahuri c'est bibi.

J'ai assisté aux tours de passe-passe de Bénévol, mais ce verre à ventouse occupant la petite boîte de l'ampoule, c'est ce que j'ai vu de mieux jusqu'à présent en matière de prestidigitation. Si vous êtes un tout petit peu plus malin qu'une paire de sabots, essayez de me donner une explication valable, tas de branques ! Moi je suis flic, mais si la magie noire se met de la partie, alors j'aime mieux m'engager dans le corps d'élite des déboucheurs d'éviers…

En attendant, un qui fait une drôle de tronche, c'est Renard. Il est tout pâle et me regarde avec des yeux blancs.

— Approchez ! me dit-il.

Je fais quelques pas en direction de l'aréopage.

— Ainsi vous avez voulu nous jouer ! grince-t-il.

Alors là, je fais un vache barnum :

— Non mais dites donc, qui est-ce qui a joué l'autre ? Sans blague ! Qui est-ce qui fait le bon sauveur, le vieux patriotard, le père de famille qui va dégommer Jeanne d'Arc ? Hein, qui est-ce qui se conduit comme un bougre de fumelard et qui, par la plus tocarde des comédies, attire les pauvres mecs confiants dans un guet-apens ?

« Vois-tu, Toto, à la guerre on peut employer bien des moyens et y a beaucoup de sales coups permis, mais pour utiliser celui-ci, faut avoir un piège à fouine à la place du cœur. Faut être l'enfant d'un loup et d'une vipère rouge… Et je vais te dire une bonne chose : un pays qui s'amuse de la sorte se prépare les pires ennuis ; ses carottes sont cuites…

Renard ne m'a pas interrompu une seule fois. Son visage est aussi impassible qu'un ouvre-boîte.

— Karl, murmure Florence, ne pensez-vous pas que ce garçon mérite une correction ?

Je lui fais un gentil sourire.

— Toi, la grue maison, je vais te flanquer une fessée…

Elle rougit et s'approche de moi, le regard brillant.

Elle me gifle à toute volée. Les soldats sont obligés de me contenir parce que si je suivais mon penchant naturel, cette grognasse, je la transformerais en paillasson…

— Calmez-vous Greta, ordonne Renard.

Il s'approche à son tour et me parle très calmement.

— Mon cher commissaire, je comprends votre indignation ; elle est très naturelle… Avec vous, je reconnais que nous avons usé d'un moyen très particulier. Lorsque nous vous avons découvert l'autre nuit, près du pont de Poissy, accroché à une barque, vous étiez évanoui. Comme nous avions des amis dans la région, nous vous avons conduit chez eux pour vous ranimer car nous tenions à votre petite santé. Vous avez lentement repris connaissance, alors l'idée nous est venue de vous jouer la petite comédie qui a l'air de tant vous déplaire… Nous espérions obtenir par la confiance plus de précieux renseignements que par la force. Il faut croire que j'ai commis une erreur. Seulement, il y a une chose que je ne m'explique pas, monsieur le commissaire : si vous vous étiez rendu compte que nous vous roulions, ou même si aviez eu un doute, vous n'auriez pas risqué votre vie et celle de cette jeune fille en revenant ce soir, n'est-ce pas ? Donc vous aviez pleine confiance ; alors, pourquoi n'avez-vous pas pris l'ampoule avec vous ?

Je réfléchis : « Je suis dans un drôle de pastis, mes pauvres gars, parce qu'il ne faut pas perdre de vue que je suis le premier blousé. Quelqu'un est allé prendre l'ampoule au commissariat de l'Étoile. Comment se fait-il que le brigadier ne m'ait rien dit ? Est-il complice ? Mais surtout, qui, QUI a pu savoir que j'avais planqué l'ampoule à cet endroit ? »

Autant de questions insolubles auxquelles il est vraisemblable que je ne pourrai jamais répondre. J'ai toujours été plutôt optimiste, vous le savez, mais cette fois, je ne me fais pas pour vingt-cinq grammes d'illusions…

— Écoutez bien, dis-je à Renard, j'ignore ce qu'est devenue l'ampoule. Je l'avais planquée chez moi, on a dû l'y prendre. Je n'ai pas songé à vérifier le contenu du paquet…

— C'est tout ce que vous avez à déclarer ?

La question me surprend.

— C'est tout !

— Vous savez parfaitement que vous n'êtes pas allé chez vous…

Aïe ! Je suis le roi des tordus en affirmant ça. Évidemment j'ai été suivi et ils se sont bien rendu compte que je n'ai pas mis les pieds dans ma crèche…

Renard (je continue à lui donner ce nom) ordonne à ses hommes de fouiller Gisèle. Malgré les protestations de la pauvre gosse, elle est palpée sous toutes les coutures.

La fouille, bien entendu, est négative.

Les Frisés se concertent. Pas longtemps. Un officier fait un signe à ses hommes et nous sommes entraînés dans des couloirs glacés. Je voudrais pouvoir murmurer des paroles de réconfort à Gisèle. Mais ces brutes nous

séparent à un croisement des couloirs.

Je suis poussé dans un réduit obscur, sans fenêtre, et la porte se ferme derrière moi.

Comme des rats !

On me laisse pourrir pendant vingt-quatre heures dans ce placard, sans m'apporter à briffer. Ces gars-là ont dû entendre parler des méthodes de Louis XI. Quand ils m'ouvrent la porte, je tombe en digue-digue, étourdi par la faiblesse et la lumière. Je suffoque car mes poumons sont anémiés. Je ne me rends plus compte de ce qui se passe autour de moi. On me pousse et je marche… Me revoici dans la salle de classe. Je retrouve Renard et Greta – je me souviens que c'est ce prénom que mon traître a donné à Florence.

Ils sont seuls derrière la table. Lui est vêtu en colonel de la Gestapo. L'uniforme lui sied à ravir.

— Bonjour, monsieur le commissaire !

Je leur fais un petit signe de la main. Ça commence à mieux aller. Le grand air m'a fait du bien. Si je pouvais me taper une entrecôte et un litre de vin, je serais vite en état de marche…

— Alors, questionne Renard, vous êtes revenu à de meilleurs sentiments ?

— Pardon ?

— Vous avez parfaitement entendu ma question.

— De quels sentiments voulez-vous parler ?

— Allons, ne faites pas l'innocent. Dites-nous où vous avez caché l'objet que nous cherchons et vous avez ma parole que je vous envoie en prison jusqu'à la fin des hostilités, vous et votre amie.

Y a pas, son offre est raisonnable, seulement deux raisons majeures m'empêchent de lui donner suite : primo, je n'ai pas plus confiance en ce triste sire qu'en un couple d'ours bruns ; secundo, et c'est un argument sans réplique, j'ignore absolument où se trouve leur sacrée ampoule.

Je dis tout ça à mon interlocuteur, mais il n'a pas l'air de me croire.

— Au cas où vous vous entêteriez à garder le silence, fait-il, je tiens à vous préciser que vous vous exposeriez à un châtiment extrêmement sévère.

— Je crois que nous perdons notre temps, interrompt Greta. Vous devriez employer d'autres arguments, mon cher.

— Soit !

Sur un signe de Karl-Renard, son grand lavement de l'autre jour me ligote sur une chaise. J'ai les mains attachées au dossier et les chevilles entravées.

Greta s'avance ; elle tient une cigarette et l'approche de mon visage. La chair de ma joue grésille ; une atroce douleur me mord le cerveau. Je serre les dents pour ne pas crier…

— Que pensez-vous de ça, cher ami ? questionne-t-elle en riant.

— C'est pas mal, mais tu manques d'imagination ma colombe. Je peux te garantir sur papier timbré que si tu me tombes un jour entre les bras, je te ferais voir des trucs beaucoup plus sensationnels. Sans blague ! le coup de la cigarette c'est vieux comme le sadisme des gonzesses de ton format.

— Karl ! Il me nargue…

Elle halète de rage.

— Ne vous excitez pas, recommande son compagnon ; c'est un garçon très courageux et qui ne cèdera pas tout de suite.

— Écoutez, Fritz, je lui dis. Au Moyen Âge il existait un truc magnifique pour faire avouer les prévenus : on leur travaillait les membres avec des tenailles rougies, ou bien on leur faisait faire trempette dans de l'huile bouillante… Dix fois sur dix les gars se mettaient à table. Ils avouaient tout ce qu'on voulait. On leur aurait demandé qui avait poussé Ève à croquer la pomme, ils auraient juré sur la tête de leur grand-mère que c'était eux. Par la torture, on fait en général avouer n'importe quoi à un type. Seulement on n'a jamais pu faire dire à un mec ce qu'il ignore, vous saisissez ?

— Parfaitement. Parfaitement, mon bon commissaire, seulement, si vous le permettez, je vais tirer la conclusion de votre raisonnement : on n'a certainement jamais pu faire dire à un homme ce qu'il ne sait pas ; mais on peut faire dire à celui qui sait ce qu'il sait. Par exemple, en ce qui vous concerne : ou vous savez où est l'ampoule, ou vous ne le savez pas.

— Tu l'as dit bouffi !

— Si vraiment, et j'en doute, vous l'ignorez, notre… insistance sera vaine, d'accord, mais si vous le savez, vous avouerez. C'est une chance à courir. Je risque de triompher, dans le cas contraire, vous souffrirez en pure perte. C'est très regrettable mais je dois vous imposer cette épreuve…

Je hausse les épaules.

— Tais-toi donc, tu me fais pleurer.

Renard me balance un coup de poing en pleine poire.

— Ceci pour vous apprendre la politesse, fait-il.

Je pique une crise de rage, mais je suis vite calmé par le lavement qui m'assaisonne aux petits oignons.

Je suis dans de beaux draps ! Avec quelle volupté je viderais mon magasin de quincaillerie dans les tripes de ce joli monde ! Ils me font pour commencer une séance de sac de sable, mais je la boucle toujours. Je suis trop bourré de haine pour sentir des coups de poing.

Ensuite, ils me tambourinent le cervelet avec une matraque en caoutchouc. Je crois devenir fou. Y a des types qu'on a enfermés pour moins que ça. J'ai l'impression qu'on fait courir le Grand Prix de Longchamp dans ma tête. Des éclairs rouges zèbrent mon regard, les objets dansent devant mes yeux…

— Parlerez-vous ? demande Karl.

Cette voix ! C'est elle, je crois bien qui me fait le plus souffrir. Je vis une sorte de terrible cauchemar.

— Parlerez-vous ?

— Et ta sœur ?

Ils stoppent la séance.

Renard ordonne quelque chose à ses archers. L'un d'eux quitte la salle et revient avec Gisèle.

— Puisque vous êtes aussi têtu, nous allons tenter notre chance sur mademoiselle…

— Bande de lâches !

Ils ligotent Gisèle comme ils l'ont fait pour moi. Au bout de deux gifles, elle éclate en sanglots.

— Courage, ma chérie ! je lui hurle.

Du courage, elle en a une bonne provision, cette gosseline, moi je vous le dis. À sa place, pas une pépée ne supporterait ce qu'elle supporte. Elle est toute bleue de coups et elle se tait. Je lui tire mon chapeau !

— Ces damnés bougres sont en marbre ! s'exclame Karl.

— Employez les grands moyens, les super grands moyens ! conseille l'infâme Greta.

Karl hausse les épaules et se dirige vers un placard dont il ouvre la porte. Il en sort une minuscule cage à oiseau dans laquelle remue quelque chose de sombre. Il apporte la cage sur la table et, la désignant du doigt, questionne :

— Vous voyez ce que contient cette cage ?

Nous regardons : un rat !

— Oui, c'est un rat ! murmure Karl. Un bon vieux rat d'espère ordinaire. Je vais vous expliquer son rôle, car il en a un à jouer. C'est une petite recette qui vient de Chine. Les Chinois sont des gens pleins d'imagination et de psychologie…

Il s'arrête pour regarder l'effet que ses paroles produit sur nous. Nous faisons bon visage. Cette cage et ce rat apportent comme une détente dans la pièce.

— Ce rat, reprend Renard, est affamé. Nous allons appliquer la cage sur une certaine partie du corps de mademoiselle ; nous l'arrimerons au moyen de courroies et nous ôterons la porte de la cage, laquelle porte coulisse. Ce qui se passera alors, je vous laisse le soin de l'imaginer…

Gisèle pousse un grand cri et s'évanouit.

Je contiens ma colère de mon mieux et je m'adresse à Karl :

— Dites donc, colonel, vous êtes un officier ou un sadique ? Un humain ou un fauve raffiné ?

Il hausse les épaules.

— Seuls comptent les résultats…

Je le sens déterminé. Comment éviter cette ignominie ? Si je savais où se trouve l'ampoule, je crois bien que je le dirais. Et si… Mais oui, c'est la seule solution…

— C'est bon, fais-je d'un air accablé, je vais tout vous dire, l'ampoule est cachée rue Joubert, au 14, troisième étage, porte de gauche.

— Pourquoi ne l'aviez-vous pas prise ? interroge Karl, plein de méfiance.

— Parce que je voulais au préalable négocier sa vente en Angleterre.

Mon truc a pris. Je vois s'éclairer le visage de nos tortionnaires.

— Où est-elle cachée ?

— Elle est placée après le lustre de la salle à manger…

— Nous allons vérifier…

On nous reconduit à nos cellules respectives… Je me demande comment tout ça va finir…

Un de ces quatre !

Il doit être midi. La porte de ma cellule-placard s'ouvre et un soldat me tend une gamelle de soupe. Faut une fameuse dose d'imagination pour appeler soupe cet infâme brouet. En vérité il s'agit d'eau chaude à la surface de laquelle flotte une mélancolique carotte. Dans l'état où je me trouve, je n'exige pas un repas de chez Larue… J'avale cette eau de vaisselle et je fais quelques mouvements pour me désankyloser…

À peine ai-je achevé cette sommaire culture physique que Karl fait son apparition.

Il fulmine. Je me dis qu'il va reprendre sa série de démonstration des tortures chinoises, mais il n'en est pas question pour le moment.

— Nous avons perquisitionné rue Joubert, éclate-t-il, et en fait d'ampoule, savez-vous ce que nous avons trouvé ?

« Un cadavre !

Si je lisais les révélations de San-Antonio j'aurais pas plus envie de me bidonner qu'à cette minute précise. Je n'avais plus pensé au gars Farous dit Tifs-en-Brosse, que j'ai refroidi dans l'appartement de mon sosie. Mieux ! j'ai complètement oublié, avant-hier, de signaler la chose à Guillaume… Cet oubli va peut-être sauver la mise ; en effet, ce cadavre donne de la vraisemblance à mon soi-disant aveu.

— Malédiction ! m'écrié-je. La bande des kangourous a remis la main dessus.

Je profite de la confusion qui règne dans l'esprit de Karl pour demander :

— Vous ne les avez donc pas tous abattus, l'autre soir, au Vésinet ?

Notez que cette question est risquée car elle peut donner à Renard l'idée d'interroger les rescapés, s'il y en a. Et ainsi il saura que Farous a été tué par moi, bien avant ma capture…

— Hélas, non ! répond Karl. Trois de ces crapules ont pu s'enfuir. Les autres étaient mortes…

Tiens, tiens, tiens ! Il y a des kangourous en liberté : voilà qui m'ouvre des horizons sur la disparition de l'ampoule, en tout cas, Karl vient de m'offrir sans le savoir une porte de sortie.

— Quel malheur ! fais-je. L'autre nuit, avant que vous n'arriviez ils venaient de me faire avouer où se trouvait l'ampoule… Ils ont dû se précipiter à l'adresse indiquée pour la prendre et ils se sont battus pour se l'approprier… Il ne vous reste plus qu'à mettre la main sur les fugitifs.

Karl médite.

— Nous allons voir ça.

« Venez avec moi ! ordonne-t-il.

J'ai la frousse qu'il ne me mette un pruneau dans la nuque ; en somme je ne sers plus à rien désormais puisque je suis dépouillé de l'invention. Il ne faut pas trop compter sur la clémence de Renard.

Nous pénétrons dans une sorte de salle à manger où des officiers dégustent des liqueurs en fumant des cigares gros comme des mâts de misaine. J'aperçois des femmes parmi l'honorable société, dont Greta.

Y a pas à dire, elle est bath, cette gosse, et on a beau être son ennemi intime, on ne peut se défendre de l'admirer. Elle porte un tailleur noir avec un corsage blanc et un collier d'ivoire. Elle fume, en prenant une pose languissante, une longue cigarette à bout doré.

— Voilà le commissaire de mon cœur, murmure-t-elle. Venez donc vous asseoir près de moi, commissaire.

Je suis ahuri par cet accueil, auquel j'étais loin de m'attendre. Vous savez que je suis l'homme qui s'adapte à toutes les situations. Sans sourciller, je m'assieds à ses côtés.

— Vous prendrez bien un verre d'alcool ?

— Vous voulez dire que j'en prendrais une pleine bonbonne, baronne…

Elle rit et me verse du cognac.

Ah ! ils se soignent, ces chimpanzés ! Pour être du bon cognac, c'est du bon cognac… Si je m'écoutais je prendais une petite biture gentillette, dans cette ambiance distinguée.

— Alors, je lui demande, comme ça, ma chère tendre amie, vous avez campo aux abattoirs aujourd'hui ?

— Mon Dieu, oui.

Elle a l'air bien décidée à ne pas se fâcher. Les autres nous écoutent, impassibles.

— Vous savez que vous êtes en beauté ?

— Pas possible !

— Comment, m'exclamé-je en feignant la surprise. Y a pas un de ces arracheurs d'ongles qui vous l'ait dit ! Ah ! chère Greta, la bonne vieille galanterie allemande se perd !

Elle se penche pour arrêter une maille qui file à son bas. Machinalement je respire son parfum et jette un coup d'œil à ses roberts. C'est une habitude qui est presque un réflexe chez moi. Seulement je suis de la revue parce que son corsage est fermé très haut par une broche. Je regarde donc la broche et je me mets à baver de surprise. Il y a une inscription sur ce bijou, une inscription qui m'en rappelle une autre…

Personne ne s'aperçoit de mon trouble ; c'est heureux…

— Vous avez devant vous, mesdemoiselles et messieurs, le fameux commissaire San-Antonio, des services secrets français, déclare Karl. C'est un garçon qui nous a causé bien des misères avant-guerre. Et qui continue ! Entre

autres prouesses, il a réussi à prendre à ces crapules de kangourous notre B Z 22 ; il est à noter toutefois que ces derniers ne sont pas restés sur cette défaite et qu'ils ont réussi à s'approprier de nouveau notre invention.

Karl saisit un verre de cherry et se le téléphone dans le cornet. Après quoi il clape de la langue avec une réelle satisfaction et poursuit :

— Normalement, ce bon commissaire n'étant plus en cause, il ne nous resterait plus qu'à l'adosser contre un mur et à lui donner les douze balles auxquelles il a droit…

Il prend un temps.

— Mais, enchaîne-t-il, il m'est venu une autre idée : pourquoi n'utiliserions-nous pas les merveilleuses qualités de cet homme ? Il a réussi déjà une fois à mettre la main sur l'ampoule de B Z 22 ; il n'y a pas de raisons pour qu'il ne renouvelle pas le même exploit…

Ces messieurs hochent du chef d'une façon dubitative. L'un d'eux dégoise un truc en allemand, mais Karl l'interrompt :

— Soyons fair-play, mon cher commandant, dit-il. Je préfère que cet homme suive notre conversation…

— Eh bien, reprend le commandant avec un accent aussi épais que du goudron, il me paraît, monsieur le colonel, que ce serait dangereux de libérer le commissaire… Rien ne nous donne l'assurance qu'une fois hors d'ici il ne cherchera pas à passer en Angleterre… Si avant de partir, il parvenait à remettre la main sur le B Z 22, ce serait une vilaine affaire. Évidemment nous avons toutes facilités pour le surveiller de très près, mais, de votre affirmation personnelle, il ressort que nous avons à faire à un être rusé…

Karl sourit.

— Rassurez-vous, von Schtibbe, si j'ouvre les portes de cette prison à San-Antonio, c'est que j'ai un argument de valeur pour le tenir à la raison.

— Peut-on connaître cet argument, monsieur le colonel ?

— C'est un rat.

Je comprends son raisonnement.

— Nous gardons sa bien-aimée, comme otage, explique Karl.

« Nous avons la preuve qu'il lui est très attaché. Il ne voudrait pas qu'il lui arrivât de gros, gros malheurs, n'est-ce pas, cher commissaire ?

Faut-il vous dire, bandes de tocards, que cette proposition me botte vachement ? Tout est préférable à la détention dans cet abominable réduit. Une fois à l'air libre, je trouverai certainement une combine pour tirer Gisèle de là. Vous allez me trouver exagérément optimiste, mais je m'en tamponne l'abdomen avec un fer à friser ; une de mes devises favorites, c'est : « Tant qu'y a de la vie, y a de la joie. »

Je finis mon glass et je réponds gracieusement à Karl :

— Ça me paraît faisable. Seulement, je voudrais savoir ce qui se passera après les résultats que j'aurai obtenus.

« Est-ce que vous allez me transformer en engrais azoté ou me balancer la Croix de fer ?

Karl remplit mon verre.

— Entre ces deux solutions, ne croyez-vous pas qu'il y a une compromission possible ? Vous savez, ma proposition d'hier tient toujours. Vous avez ma parole d'officier que si vous me remettez l'ampoule vous aurez la vie sauve, vous et votre amie. Je donnerai même des instructions pour que votre internement s'effectue dans les meilleures conditions possibles pour vous.

— Vous êtes gentil.

— Je ne voudrais pas trop faire de projets, dit-il encore, mais peut-être pourrons-nous envisager, si vous nous donnez satisfaction, une plus ample collaboration. Notre gouvernement se plaît à utiliser toutes les énergies…

Ce que je peux avoir envie de me boyauter, c'est rien de le dire. Ce Karl est décidément un rigolo. À l'en croire il peut me fournir un petit emploi de gauleiter !

— Alors ? demande-t-il. Quelle est votre réponse ?

— Mon Dieu, il me semble que je n'ai pas le choix… Seulement je mets à mon acceptation deux… je n'ose pas dire conditions ; mettons que je formule deux vœux.

— Je vous écoute.

— Eh bien, je voudrais que vous ne me jetiez pas dans les jambes une compagnie de panzers sous prétexte que je ne suis libéré que sous condition. La partie que je vais avoir à jouer sera délicate, je ne tiens pas à ce que ma liberté d'action soit entravée par quelques anges gardiens. Vous me comprenez ? Je vous parle franchement ; sans la moindre arrière-pensée…

— Et le second vœu ?

— Il est modeste : en ce moment, le rêve de ma vie serait de me taper un sandwich… Depuis deux jours je n'ai absorbé qu'une carotte et un bol d'eau chaude…

Karl sonne un larbin et lui ordonne de me servir un repas froid.

— À la bonne heure ! dis-je, je préfère discuter dans une ambiance cordiale.

Je me mets à croquer en évitant de me laisser aller à la gloutonnerie. Je ne veux pas que ces pignofles aillent raconter que San-Antonio s'est conduit comme un chien affamé. Je lève le petit doigt en mangeant et je tâche de mettre à profit toutes les recettes de ce guide des bonnes manières que j'avais trouvé dans le tiroir de la table de nuit d'un faux baron.

Tandis que je me restaure, ces messieurs dames reprennent leur conversation en chleu.

Je me tourne vers Greta.

— Dites, ma princesse lointaine, vous ne savez peut-être pas que malgré nos petits différends et même malgré qu'il vous arrive de prendre ma joue pour un cendrier, j'en pince terriblement pour votre carrosserie. Je crois vous avoir prouvé antérieurement que votre ligne ne me laisserait pas insensible… Si vous vouliez, on signerait un petit armistice tous les deux, hein ?

Elle me regarde derrière la fumée de sa cigarette. Ses yeux sont presque verts… Entre ses lèvres sensuelles j'aperçois ses dents éclatantes.

— Si je vous filais un petit ranque pour demain, vous viendriez ?

— Ce serait à voir.

— Notez, poursuis-je, afin de dissiper ses hésitations, que si la chose se savait par ici, ça n'aurait aucune importance. Vous pourriez dire que vous me faites du charme afin de mieux me surveiller. Le plus marrant c'est que ça doit être vrai. Mais tant pis ; j'ai trop envie de vous serrer dans mes bras pour analyser les raisons qui vous poussent à m'accorder certaines faveurs.

— D'accord, chuchote-t-elle.

— Rendez-vous au Pam-Pam de l'Opéra ?

— Si vous voulez…

— On dit quatre heures de l'après-midi ?

— On le dit.

Satisfait par ce résultat, je morfille un steak-cresson. Bon, les choses se mettent au beau fixe.

Dans le milieu de l'après-midi, rasé de frais, je quitte les sulfatés. Karl m'a fait rendre une partie de mon pognon. Avant que je sorte il me montre la cage à oiseau où le pauvre rat tourne en rond inlassablement.

— N'oubliez pas cette petite bête, surtout…

— N'ayez pas peur.

— Voici notre numéro téléphonique. Au cas ou vous auriez besoin de renfort, n'hésitez pas.

— Entendu.

— Une dernière mise au point, déclare le faux Renard, je vous donne huit jours pour réussir. Ce délai passé, le rat aura de quoi se satisfaire…

Je ne réponds que par un geste vague. Et je sors.

À un de ces quatre !

Des entêtés

Ça fait du bien de retrouver l'air de la capitale. Je m'en mets plein les trous de nez.

Je parie que vous avez des idées bien arrêtées sur la conduite que je vais tenir ? Vous pensez que je vais emboucher le cor de chasse pour sonner l'hallali… Vous me voyez déjà bousculer les pots de fleurs pour retrouver le solde de la bande des kangourous… Eh bien, si vous pensez tout ça vous vous faites des idées de midinettes. De retour à Paris, je rentre dans un bar pour boire quelques grogs très costauds, après quoi je vais au cinéma. Parfaitement, au ciné ! et si quelqu'un trouve à y redire, il a qu'à amener son menton, je m'en vais lui le rectifier d'urgence.

Ce que je joue en ce moment, c'est ma peau et celle de Gisèle. Ça mérite qu'on prenne des précautions, non ? C'est pas en faisant du zèle qu'on obtient des résultats plus probants. Je veux agir à coup sûr. J'ai une idée qui me trotte dans le caberlot, et il faut que je la laisse éclore convenablement. C'est quand elle sera bien mûre que je la cueillerai.

Je vais grailler à Dupont Montmartre, puis je me mets en quête d'un hôtel où les puciers sont confortables. J'en dégauchis un du côté de la porte Saint-Martin. C'est plein de tapineuses dans ce coin, mais tant pis, je suis pas conformiste. Une vieille morue pensionnée de l'État me demande si une piaulette au troisième me va. Je lui dis que oui, je règle ma chambre et je grimpe les escadrins. La vieille me rappelle pour me demander à quelle heure on doit me réveiller demain. Je lui dis de ne pas perdre ses globules rouges à ce sujet et de me laisser roupiller trente-quatre ans si c'est nécessaire.

Je ne mets pas longtemps pour me désaper et piquer une tête dans les plumes. Le lit est la plus belle conquête de l'homme après le cheval et le chewing-gum.

Je ronfle bientôt comme une escadrille.

Et voilà que je me mets à rêver. Je me vois dans un train avec la môme Gigi. Je lui explique le principe des vases communicants. On ne s'ennuie pas ! Tout à coup, y a un tamponnement. Nous sommes engloutis sous une montagne de ferraille.

Je me débats… Je ne sais pas bien si je viens de me réveiller ou bien si mon rêve prend une autre tournure. Je n'hésite pas longtemps : pour être réveillé je le suis, mais savoir si je le resterai longtemps, *that is the question*, comme dirait mon pote Shakespeare. Figurez-vous qu'y a un gnaf dans ma piaule qui

est en train de me taper sur la calebasse avec ce que le médecin légiste appellera demain un instrument contondant. Heureusement pour ma praline, je l'avais carrée sous l'oreiller. Dans l'obscurité, l'agresseur ne s'en est pas rendu compte. Tout étourdi je me remue. J'y vais avec les pieds, avec les mains… Je veux pas me laisser posséder de cette façon-là. Moi j'aime bien voir les types qui essaient de me refiler des billets de repos éternel. Enfin j'arrive à me dégager. Au moment où je peux sortir la tête de sous ce providentiel oreiller, j'en prends un dans le naze qui me fait voir la Croix du Sud. Ça se met à pisser sur ma bouche. Je saigne comme un goret à l'abattoir. Un autre coup arrive à bon port sur ma pommette droite. Cette fois, c'est un Constellation qui s'épanouit sous ma voûte. Un feu d'artifice. Oh, la belle bleue ! Vive Monsieur le Maire ! Le cannibale doit se servir d'un fer à repasser, je peux garantir en tout cas qu'il ne me cogne pas avec une fleur en papier gaufré. C'est inouï tout ce qui vous passe dans la tête en pareil cas. Et des choses ahurissantes, parole ! Je me dis que je dois être solide comme le granit pour tenir le coup sous un tel martelage. Oh ! ma douleur ! quelle distribution. Je vais finir par me fâcher. Je me protège des deux bras afin de me donner le temps de surmonter ce knock-down. Je respire un grand coup, je renifle mon raisiné et je me jette en avant.

Me voilà enfin hors du lit. Le gars ne s'arrête toujours pas de frapper. Je le reconnais à sa taille : c'est le nain !

Alors je me dis qu'il y a une pointe d'abus ! Je ne vais toute ma vie encaisser des danses de ce petit truc hargneux. S'il a échappé aux Fridolins, il n'aura pas eu la possibilité d'utiliser longtemps sa liberté. Bougre ! Je lui bondis sur le poil et le culbute. Il lâche l'objet qui lui servait de pilon. Je m'en empare à tâtons. Il s'agit d'une clef de fer dont se servent les balayeurs pour ouvrir et fermer les conduites de flotte. Il profite de cet effort que je fais pour me mettre un coup de pompe dans le creux de l'estomac. Une nausée effroyable me noue la gorge. J'ai le souffle coupé. Je tiens bien une des branches de la clef mais je suis incapable de la soulever. Ce serait une cuillère à café, je ne pourrais pas davantage.

Le nain se couche sur moi et me saisit le cou. Je le laisse faire. Ses mains de gamin ont une puissance effrayante. Il va me pulvériser le larynx ! Alors si je comprends bien, c'est le moment d'essayer quelque chose. Je me laisse aller et m'applique à devenir tout flasque. Il relâche son étreinte. C'est ce que j'attendais avec une impatience facile à deviner. D'une suprême détente je le repousse, après quoi je lève la clef et l'abats de toutes mes forces sur le nabot. Je n'ai pas visé, mais je pense que sur quelque partie que ce soit qu'il reçoive cette beigne, elle lui donnera matière à réflexion.

Un choc sourd, puis plus rien !

Je me relève et j'allume. Le spectacle n'est pas des plus beaux. Le nain est bon à jeter à la poubelle. Son crâne a éclaté comme une coquille de noix. J'y suis allé de trop bon cœur. Néanmoins je n'ai pas de regrets. C'était ou lui ou moi. Je préfère que ce soit lui.

Je vais à la porte et examine la serrure : elle est intacte et la targette est tirée. Je me dirige du côté de la fenêtre et je constate qu'elle est ouverte. Elle donne sur le balcon qui longe la façade. Je suis ce balcon et m'arrête devant chaque fenêtre. Enfin je trouve ce que je cherche : une chambre vide. Justement sa fenêtre est ouverte ce qui n'est pas commun au mois de décembre. Je pénètre dans la pièce. Une paire de souliers m'indique qu'il s'agit bien de la chambre du nain. Je fais un paquet des effets du petit homme et j'emporte le tout dans ma chambre.

Pas besoin de se gaver de phosphates pour comprendre que le nain m'a suivi dans l'après-midi et s'est débrouillé pour obtenir une chambre au même étage que moi. Il faudra que j'éclaircisse cette question demain. Ou plutôt tout à l'heure, car il est près de deux heures du matin.

Je roule le nain et ses effets dans la carpette et je repousse le tout sous mon lit. Ensuite je ferme soigneusement la croisée et la bloque avec une chaise. Puis je mets du papier journal froissé devant la porte, afin de ne pas être surpris, au cas ou un autre mec essaierait de me dessouder.

Je me recouche et me rendors.

Pas tant de manières !

Je pionce sans escale jusqu'au matin. Ça vous la coupe parce que vous pensez au cadavre du nain sous mon paddock. Il vous semble qu'il est impossible d'en écraser avec un passager de cette nature sous son dodo ; mais détrompez-vous : je n'ai pas plus peur d'un macchabée que d'une petite fille coiffée à l'ange. L'avantage que les morts offrent sur les vivants, c'est qu'ils ne vous brisent pas la nénette. Y a rien de plus tranquille… Quant aux fantômes, si jamais y en avait un qui prenne la fantaisie de venir me faire tartir, je gueulerais si fort qu'il se sauverait en courant et qu'il irait se barricader dans un bon vieux château écossais en ruine.

Je fais ma toilette et je me réunis pour statuer sur la situation. Ce cadavre ne me trouble pas, mais il m'encombre.

Si jamais le garçon d'étage le découvre en passant l'aspirateur, il va attraper une jaunisse tellement carabinée que les clients le prendront pour le mikado. Bien sûr, j'aurais la ressource de prévenir Guillaume, mais je ne tiens pas à entrer en contact avec mes collègues. Ce qu'il me faut avant toute chose, c'est la tranquillité et le repos.

Je décroche le bigophone et je demande le numéro de la tante Amélie chez qui maman s'est réfugiée. Justement c'est Félicie qui répond.

— Ah ! c'est toi, mon grand, elle fait. J'étais en soucis, tu sais… Tu devrais me donner signe de vie plus souvent.

Je lui explique que je n'ai pas pu et que, du reste, il vaut mieux que les Allemands ignorent mon adresse. Or rien n'est moins sûr que le téléphone en ce moment.

— Dis donc, M'man, tu as la grande valise chez tante ?

— Oui.

— J'en ai besoin ; un besoin urgent.

— Tu pars en voyage ?

— Ça se pourrait, mais je te donnerai de mes nouvelles, n'aie pas peur. Pourrais-tu me faire livrer cette valise tout de suite ?

Elle acquiesce et je lui refile l'adresse de mon hôtel.

— À bientôt, M'man, te fais pas de mouron.

Il ne me reste plus qu'à attendre l'arrivée de la valise. Si au moins j'avais une cigarette pour passer le temps !

Je fouille dans les poches du nabot et je découvre un paquet de sèches égyptiennes.

— C'est vilain de fumer, quand on est un petit garçon, lui dis-je en empochant le pacson.

Une heure plus tard on frappe à ma porte. J'ouvre : c'est Félicie avec sa grande valtouse.

Je lui fais une sortie du diable.

— Dis, M'man, t'es complètement sinoquée de t'amener ici. Je t'ai dit…

Elle me saute au cou et le reste de mes protestations se perd dans la fourrure de son renard. Ce renard, je le lui ai toujours vu sur les épaules l'hiver. C't'un vieux copain. Il est rigolo avec ses yeux de verre et son museau pointu. Je l'appelais Alfred quand j'étais lardon.

— Tu ne penses pas que j'allais manquer cette occasion de t'embrasser, mon grand.

— Mais y a du danger !

— Y a jamais de danger pour une maman qui veut voir son garçon.

Ce qu'elle est chouillarde cette vieille ! J'en ai le palpitant tout déglingué.

Elle pose la valise sur le lit.

— Tu vas où ? demande-t-elle.

— Ben…

— Dis donc, tu as pas l'air d'être très fixé sur la direction…

— C'est-à-dire, Maman…

C'est fou ce que je peux me déballonner facilement devant ma mère… Je suis le petit moujingue…

— Allons, fait-elle en soupirant, puisque tu ne veux rien me dire je n'insiste pas. Où sont tes effets, je vais te préparer ta valise car, comme je te connais, tu vas tout mettre en vrac.

Ça c'est le coup dur.

— Te donne pas c'te peine, M'man, d'abord il faut que j'achète des fringues…

— Mais tu n'y penses pas ! s'exclame-t-elle. Tu as deux costumes tout neufs à la maison. Je vais les faire prendre…

Alors je me décide à la mettre dans la combine. J'ouvre la valise et je me penche. Je ramène de sous le lit ce que vous savez… Félicie écarquille les châsses comme si on lui montrait la tête d'Adolf accommodée avec du persil.

— Te trouve pas mal, petite mère. C'est pas un gosse, c'est un salopard de nain qui a cherché à me buter cette nuit.

Je lui raconte par le menu, l'attentat dont j'ai été victime.

— Tu comprends, dis-je pour conclure, il faut absolument que j'évacue ce truc-là de l'hôtel sans provoquer un attroupement ; alors je me suis dit que cette valise ferait bien l'affaire.

Tout en parlant j'y fourre le corps du nain. Il tient au petit poil. Y a des cercueils sur mesure qui vont moins bien à leur propriétaire !

— Maintenant sauve-toi !

Je l'embrasse une paire de fois et elle se tire sans protester, elle est toute chavirée, la pauvre.

— Fais bien attention ! supplie-t-elle en s'éloignant.

J'attends qu'elle ait pris du champ et je sors de ma piaule à mon tour.

Comme je passe devant la caisse, la vieille morue pensionnée de l'État m'arrête.

— Vous savez qu'un de vos amis, un tout petit monsieur est venu vous demander, hier au soir ?

— Oui, je sais.

— Il a voulu que je lui donne une chambre à proximité de la vôtre.

— Oui, oui. Il est reparti ce matin.

Elle me regarde, incrédule.

— Mais je n'ai pas bougé de ma caisse, je l'aurais vu passer…

— Il a dû filer en douce : c'est sa grande astuce. Que voulez-vous, avec son infirmité, il faut bien qu'il se distraie un peu…

— Bien sûr, reconnaît-elle en torchant une larme.

« Vous conservez votre chambre ?

— Mais évidemment.

Je me taille en vitesse. Où vais-je bien pouvoir déposer mon colibard ? Je peux pourtant pas faire de la représentation avec ce que contient ma valise…

D'autre part, je ne veux pas m'en débarrasser tout de suite, car il peut m'être utile.

Le mieux est que je cherche un autre hôtel où je déposerais ma valise. J'ai dit à la vieille-morue-pensionnée-de-l'État que je conservais ma piaule, mais c'est du flan ! Si j'ai agi de la sorte c'est pour dépister les recherches que ne manqueront pas d'entreprendre les autres kangourous en ne voyant pas revenir leur lilliputien.

Je prends le métro et dans le quartier de la Bourse, je trouve une crèche convenable et y laisse mon corbillard portatif après l'avoir soigneusement fermé à clef.

Je m'inquiète de l'heure : il n'est pas loin de midi. Va falloir que je me remue le panier si je veux mettre au point mon petit numéro. Cette fois il s'agit de travailler avec tact et méthode.

Je me regarde dans la vitrine d'un chapelier et je fais une grimace qui pourrait servir pour l'annonce des pilules contre la constipation. Ma pommette est enflée et luisante comme une aubergine et mon nez ressemble à celui de Joe Louis. Qu'est-ce que le nabot m'a collé dans la physionomie !… C'est maintenant, au froid, que ça commence à prendre des proportions inquiétantes. Faut pas que je compte faire virer le dôme des grognasses aujourd'hui car elles auront un drôle d'argument pour m'envoyer peigner la girafe… Ça me tarabuste parce que j'ai le ranque avec cette enfant de garce de Greta et qu'elle va se gondoler en voyant que mon renifleur ressemble à celui d'un hippopotame.

Mais tant pis, un amphibie dans mon genre, a, Dieu merci, d'autres arguments que son physique pour charmer.

Je passe un coup de tube à Bravard. Bravard est un pote à moi à qui j'ai

rendu un vache de service autrefois et qui se déguiserait en échelle de pompiers si ça pouvait me faire plaisir.

— Mince ! s'exclame-t-il. C'est vous, monsieur le commissaire. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Avant que je vous fasse assister à notre conversation, faut que je vous apprenne que Bravard travaille à la radio comme ingénieur du son.

— Ma petite tête de hareng fumé, je lui fais. J'ai besoin, pour tantôt d'un appareil à enregistrer le son, ni plus ni moins. Ce machin-là, j'aimerais qu'il soit un peu moins gros qu'une locomotive parce que c'est dans ma chambre que je voudrais l'installer. Est-ce que tu pourrais me trouver ça dans tes tiroirs ?

Il me répond « parfaitement, bien sûr ». Il va prendre un des appareils qui lui servent pour les interviews à domicile et il va amener ses os et son matériel.

Je lui refile l'adresse de mon hôtel et je demande confidentiellement au garçon d'étage si, moyennant une honnête rétribution, il pourrait me dégauchir une bouteille de Martini acceptable.

Il secoue la tête d'un air douloureux et s'éclipse.

Je le vois revenir avec un litre de Cinzano. C'est tout ce qu'il a pu trouver. Ce zigoto a dû être baptisé au sécateur car il s'y connaît question commerce. Je paie la bouteille de Cinzano le prix d'un vélo de course et je commence illico à lui dire deux mots. On s'entend si bien, elle et moi, que je l'ai à moitié tuée lorsque Bravard arrive.

Il trimbale une valtouse aussi grande que la mienne. Seulement il y charrie avec elle du fret d'une autre nature. C'est un dégourdi. On carre la valise sous mon plume et on installe le micro dans un vase de fleurs. Le fil est habilement camouflé.

Bravard m'explique comment il faut s'y prendre pour déclencher ce bastringue. C'est aussi facile que de faire des ronds dans l'eau. Je lui fais finir le litron et lui dis qu'il pourra repasser prendre l'appareil dans la soirée.

On se sépare et je me dirige vers le plus proche restaurant car, on a beau dire, mais midi est une heure qu'il faut respecter comme son vieux grand-père.

Greta la trouve mauvaise

Viendra-t-elle ?

C'est la question qui se tortille dans mon cerveau comme un ver coupé en deux.

Cette gosse Greta, malgré sa nature sadique – ou peut-être à cause d'elle – me charme. C'est une sirène de première à laquelle je ne me lasserais jamais de faire le grand jeu.

Je suis la rue du Quatre-Septembre jusqu'à l'Opéra et je rentre au Pam-Pam. J'ai un vertige : ma souris y est déjà, et comment qu'elle est fringuée la donzelle ! Afin de ne pas me gêner, elle a laissé de côté son uniforme gris et elle porte un manteau de fourrure éblouissant. Si c'est pas du vison, alors c'est de la peau de toutou !

Je lui fais un baise-main qui sent sa vieille noblesse bretonne de loin et je m'assieds à ses côtés.

— Dites donc, Greta, c'est rudement chic à vous d'être venue.

— Sans blague, elle me fait, vous ne me croyiez pas de parole ?

— Sait-on jamais avec les jolies femmes…

Le compliment est facile, mais ça n'empêche pas qu'il lui fait monter le rose aux joues. Avec les gonzesses, c'est pas la peine de se mettre en frais… Les grands trucs à la Valéry elles s'en balancent, seulement tous les madrigaux à la godille les font se pâmer d'aise.

Puisque ça à l'air de lui plaire, je mets une rallonge et je lui débite un chapelet de couenneries. Elle aurait pour deux ronds de jugeote, elle hausserait les épaules et courrait acheter du sparadrap pour me le coller sur le bec ; mais pensez-vous ! elle déguste mes boniments comme elle dégusterait de la crème de cassis.

— Vous ne trouvez pas qu'il fait un froid de canard ?

— Tiens, fait-elle, ironique, vous vous intéressez à la météorologie à cette heure ?

Je prends la mine du collégien assis pour la première fois sur les genoux d'une rombière.

— C'était pour amener une petite proposition, dis-je de mon air le plus piteux.

— Dites toujours…

— J'aimerais vous montrer ma collection d'estampes japonaises…

Elle se met à rigoler et à tortiller du contre-poids d'une telle façon que si on

lui carrait une cuillère de bois dans le prose on pourrait battre une mayonnaise.

Je demande :

— Alors, bien-aimée, c'est oui ?

Elle ne répond pas tout de suite et j'ai un pincement au cœur. Si elle refuse, je vais avoir la plus grosse déception de ma vie. Pas une déception d'ordre physique… Enfin, vous pigerez un peu plus tard.

— Vous n'avez pas beaucoup de suites dans les idées, murmure Greta. Je croyais que vous aviez donné votre petit cœur à cette jeune fille qui vous accompagnait…

Je soupire. Du moment qu'il s'agit d'une simple question de jalousie, on va pouvoir régler cette question en moins de deux.

— Gisèle ? lui dis-je, c'est tout à fait à part. C'est une amie. Ne riez pas. Elle m'a soigné, m'a aidé… Bref, je me jetterais au feu pour elle, je crois vous l'avoir prouvé, mais sur le terrain amoureux, c'est une autre paire de manches. Si je vous dis que j'en pince ferme pour vous, c'est que c'est la vraie vérité du Bon Dieu… Parole d'homme. Pour Gisèle je ferais n'importe quel sacrifice, mais pour vous je ferais toutes les folies… Vous saisissez le distinguo, belle Andalouse aux seins brunis ?

Elle secoue la tête. Elle boit du petit-lait. Je sens que mes actions sont en hausse.

— Allons, fais-je, persuasif. Venez et comme disait un vieux pote à moi : « N'attendez à demain, cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie… »

— Même si elles ont des épines ?

— Même si elles ont des épines, oui, ma déesse.

Elle se lève. On file jusqu'au boulevard des Capucines où des fiacres sont stationnés.

— Ça fait très romantique, glousse Greta.

— Justement, je suis pour le romantisme à toute berzingue, lui dis-je. Si je m'écoutais je me baladerais à vos côtés avec une redingote et un haut-de-forme !

Le fiacre s'en va en trottinant comme dans la chanson. Je cramponne Greta par le mannequin et je commence à lui faire un mimi mouillé…

— Dites donc, fait-elle lorsqu'elle a repris sa respiration, et l'ampoule B Z 22, que devient-elle dans tout ça ?

J'ai un geste en chasse-mouches.

— Écoutez, Greta, mon vieux maître d'école disait toujours qu'il ne fallait jamais renvoyer au lendemain ce qu'on pouvait faire le jour même. C'est un truc qui fait bien sur un manuel mais qui est contestable dans la pratique. Pourtant moi je l'applique rigoureusement. Comme je ne sais pas si je pourrais vous revoir demain, je profite de ce que vous êtes en ma compagnie aujourd'hui pour vous faire le coup de l'enchanteur Merlin.

— Ce que vous êtes amusant…

Elle ajoute après quelques minutes de réflexion :

— Au fond, ça m'ennuierait qu'il vous arrivât malheur…

— Et moi donc !

Nous voilà devant mon hôtel. Nous prenons l'ascenseur et ma chambrette nous accueille.

Je sonne le garçon et lui demande une bouteille de porto. Je devine combien elle va me coûter, mais il est des circonstances où il ne faut pas lésiner sur de basses questions matérielles.

Quand il revient, Greta a posé son manteau et regarde par la croisée le mouvement de la rue. Je lui sers un verre de porto et elle ne fait aucune manière pour l'avaler.

Ces préliminaires franchis, je pousse le verrou de la lourde et je m'assieds dans un fauteuil. Sans que je le lui demande, elle vient se blottir contre moi. Je vous jure qu'à cette minute on ne croirait jamais que cette poupée est la plus enragée tigresse qui ait jamais bu un glass de porto ici-bas. Elle est douce comme un gâteau au miel.

— Bonjour, me gazouille-t-elle.

Je ne lui réponds rien, mais je lui fais une petite séance d'auscultation qui la fait glousser. En moins de temps qu'il n'en faut pour déclarer la guerre, nous sommes à l'horizontale et on se fait tous les tours de passe-passe qui ne sont pas indiqués dans les bouquins de la Bibliothèque rose.

— Quel beau voyage ! soupire Greta lorsque nous nous retrouvons sur le fauteuil.

— Tout à votre service pour une seconde croisière…

Cette proposition l'amuse.

— Mais, dites donc, au fait, et vos estampes japonaises ?

Voilà le moment de jouer mon petit opéra.

Je sors ma valise du placard et je la mets sur le lit. Je fais jouer la serrure et je me retourne, sans avoir ouvert le couvercle.

— Tenez, amour, si vous aimez les choses exotiques, amusez-vous.

Ce disant, je branche en douce l'appareil enregistreur.

Greta s'approche de la valtouse sans la moindre méfiance. Elle l'ouvre et pousse un cri d'effroi.

Elle tourne vers moi un visage couleur de mousse.

— C'est vous qui l'avez tué ?

— Un petit peu…

— Bandit !

Je me lève et lui flanque une beigne sur le museau.

— Ah non ! ça suffit comme ça… J'en ai marre d'être traité comme un chien malpropre. Vous envoyez ce pygmée pour me lessiver, il me réveille en me cognant dessus avec de la ferraille, ce qui est plus efficace qu'un réveille-matin, croyez-moi, et vous me traitez de bandit parce que c'est moi qui l'ai envoyé se faire inscrire chez saint Pierre ! Écoutez, Greta, faut être logique ; au moins logique ! Je ne vous demande pas d'être correcte, faut pas réclamer l'impossible…

Elle fulmine :

— Qu'est-ce que vous dites ?

— La vérité, Greta. Je dis que vous travailler pour le Grand Reich et pour votre compte. Surtout pour votre compte…

Elle hausse les épaules et tend la main vers son sac. Je suis plus prompt qu'elle. Je cravate le réticule et l'ouvre. Il contient un bath soufflant que je mets dans mes vagues.

— Maintenant, Greta, on va pouvoir causer sérieusement. Si tu le permets, je vais te raconter les choses telles que je les conçois « grosso modo »…

« Tu es une fille dégourdie et qui n'a pas froid aux châsses. Et puis, il faut reconnaître que les fées qui présidaient à ta naissance, n'ont pas regardé pour ce qui est de la jugeote. Elles t'ont fait la bonne mesure. Alors tu as tenu le raisonnement de beaucoup. Tu t'es dit que la guerre était une très vilaine chose, mais que c'était aussi une occasion unique pour assouvir ses passions rentrées et pour gagner du fric.

« Tu as attendu ton heure et elle a fini par arriver. Ta combine était de taille : faucher une invention boche et la revendre aux Ricains qui sont bourrés de dollars et qui s'intéressent à tout. Seulement tu ne tenais pas à te faire blouser et tu as préféré faire agir une bande. D'une façon que j'ignore, tu es entrée en contact avec quelques petzouilles qui voulaient manger le linge et se prétendaient membres actifs des fameux kangourous. Ton trait de génie, ç'a été de ne pas traiter avec eux directement. Ils ne te connaissaient pas, donc, en cas de coup dur, tu gardes tes pieds propres. Faut être une gonzesse pour penser à ça, mes compliments ! Tu les tiens dans ta pogne et tu leur donnes tes ordres par des moyens impossibles à déceler. En somme, tu les diriges comme qui dirait par radio… Ils fauchent l'invention et tout serait O.K. si le chef de ces gars, un certain Manuel, ne prenait pas la fantaisie de te blouser en négociant soi-même l'ampoule. Comme c'est un mec qui ne se casse pas la nénette, il propose de vendre le B Z 22 aux Allemands. Bien entendu, tu es une des premières à le savoir. Tu fais suivre Manuel et tu découvres la crèche qu'il a louée rue Joubert en cas de coup dur.

« Comme le temps presse, tu fais descendre Manuel par le nabot. Tu te tiens à proximité et tu entres dans l'appartement pour fouiller. Mais t'as pas de chance : le nabot a descendu le mec dans l'escalier ce qui fait que le corps est découvert presque immédiatement. Tu es obligée de te faire la paire car l'immeuble est plein de bignolons…

« Dans ta précipitation tu perds le canif dont tu t'es servie pour ouvrir la porte. C'est un petit couteau espagnol sur lequel est écrit "vengeance". C'est lui qui me permettra de découvrir la vérité…

Comme elle sourcille, je m'explique :

— Hier, j'ai vu ta broche. C'est un cercle d'écaille sur lequel on peut lire « *amor* ». Encore une inscription espagnole, ma chérie, ça pouvait n'être qu'une coïncidence, je te l'accorde, mais ça a déclenché ma matière grise et en mangeant cet excellent steak sous tes yeux, j'ai tout reconstitué. Au lieu de

chercher qui était le meneur de jeu, ce qui paraissait impossible à découvrir, j'ai cherché si ça pouvait être toi, tu saisis la différence ? Et j'ai trouvé.

« Ouvre toutes grandes tes feuilles de chou, je poursuis. Donc, les circonstances du meurtre t'empêchant momentanément de fouiller l'appartement, tu t'éclipses. Tu te dis que Manuel a certainement bien caché l'ampoule et que la police ne la découvrira pas car elle ne sait pas, la police, qu'il y a quelque chose à découvrir. Ce qui l'intéresse c'est le meurtrier, et seulement le meurtrier… Donc, tu pourras récupérer le B Z 22 dès que les flics auront évacué les lieux. Seulement tu prends peur. Tu prends peur parce qu'il y a un gars qui se trouve pour la seconde fois en travers de ton chemin et ce gonze, c'est le sosie de Manuel, c'est-à-dire le petit San-Antonio. La première fois c'était accidentel ; comme tu ne voulais pas charger un des kangourous d'abattre leur chef, tu avais conflé ce travail à Farous (entre parenthèses, il faudra que tu m'expliques comment tu t'es approvisionnée en gangsters). Mais Farous ne travaillant que d'après photo s'est gouré et j'ai été victime de ma ressemblance avec Manuel.

« Tu as compris alors qu'il fallait agir en plein accord avec la bande et tu as envoyé Farous comme messager. C'est lui qui a ouvert les yeux aux complices de Manuel. Il a travaillé le grand Fred, lui faisant entrevoir qu'après la mort de Manuel c'est lui qui prendrait la direction de la bande… Bref il a été le corrupteur. Pour être bien certaine d'avoir l'ampoule, tu as attendu que les pourparlers entre les Allemands et Manuel arrivassent dans une phase décisive et, c'est seulement à la veille du jour où l'ampoule devait être remise que tu as fait tuer le zigoto. Comme ça, tu étais sûr qu'il ne pouvait pas avoir planqué le B Z 22 bien loin, étant donné qu'il devait le remettre le lendemain matin.

« Est-ce que je ne mets pas dans le mille, ma cocotte en sucre ?

— Continue ! ordonne-t-elle sèchement.

— Je continue, t'impatiente pas… La mort de Manuel annule donc les pourparlers avec les Frisés. Ceux-ci enquêtent, apprennent qu'il s'est fait mettre en l'air, et se remuent le panier pour mettre la pogne sur ses complices qu'ils supposent être les ravisseurs du B Z 22. Toi, tu suis l'affaire sur les deux tableaux ; seulement si sur le second, c'est-à-dire côté crapules tu fais la pluie et le beau temps, sur le premier tu ne peux pas intervenir. Tu sais que la bande est prise en filature, que le repère va être découvert et qu'il va y avoir un de ces pastis du tonnerre du Bon Dieu. Tu pourrais prévenir Fred et ses hommes mais tu laisses gauler le mérinos. C'est une occasion unique pour toi de te débarrasser de la bande qui ne te sert plus à rien.

« Maintenant, revenons à bibi : tu apprends par le rapport du nain que j'ai découvert ton système de code. Tu prends peur. Tu te dis : "Qu'est-ce que c'est que ce tordu qui vient mettre son pif dans mon assiette !" Et tu donnes l'ordre de kidnapper Gisèle, non pas pour avoir un moyen de pression contre moi, mais pour m'occuper car tu as la frousse que je cherche à mettre la main sur l'ampoule. Puis, comme tu as peur de moi malgré tout, tu charges Farous

d'aller perquisitionner…

« Je suppose que, connaissant l'expédition de la Gestapo contre le repaire du Vésinet, tu lui avais dit de ne plus y porter ses pieds et tu lui avais filé un ranque ailleurs.

« Bon, l'expédition a lieu. Elle s'achève par ma capture alors que je faisais trempette dans la douce Seine… Tu t'es déguisée en infirmière, tu m'as veillé et j'ai dû salement délirer… P't-être même qui tu m'as filé une drogue pour me pousser aux confidences car j'avais une fièvre de cheval le lendemain matin et cette fièvre est partie comme par enchantement après que tu m'as eu donné un cachet. Tu as agi ainsi car tu savais que je devais avoir l'ampoule. Tu le savais, mon ange adoré, parce que, en arrivant au Vésinet, tu avais repéré la bagnole de Farous à proximité de la crèche. Quand tu as eu la preuve que j'étais en conversation avec la bande, lors de votre arrivée, tu as fait travailler ton citron et tu as compris qu'il était arrivé quelque chose à Farous. Tu t'es souvenue que je le connaissais puisque c'est par lui que j'avais été démoli dans le métro. Bref, pendant la fameuse nuit de Noël, tu m'as fait jacter et tu as su que j'avais l'ampoule et où je l'avais planquée, hein Greta ? Le lendemain, tu as pris quelques hommes avec toi et tu as fait officiellement une perquisition au commissariat de l'Étoile. Tu as trouvé ce que tu cherchais, tu l'as pris en douce, et tu as laissé l'emballage… Personne ne s'est douté de rien, pas même le brave brigadier auquel j'avais confié ce précieux dépôt.

« Est-ce que je me goure, mignonne ?

— Tu es un type fantastique ! murmure-t-elle. Comment peux-tu reconstituer tout cela avec une telle vraisemblance ?

— Question de déduction, chérie. Je procède par élimination d'hypothèses. Je ne conserve que celles qui sont vraisemblables et qui permettent un enchaînement minutieux des faits que je contrôle avec les quelques menus indices dont je dispose… Dois-je conclure ?

— Je t'en prie.

— Eh bien, tu as su qu'il y avait eu deux ou trois rescapés après l'opération du Vésinet. Tu savais sans doute où les contacter en cas de coup dur, et tu les as repris en main, de loin toujours, fidèle à ta prudence… Tu n'avais qu'un désir : me liquider au plus tôt car j'aurais pu avouer où j'avais caché l'ampoule ce qui aurait pu provoquer une enquête au commissariat et t'aurait mise en danger. C'est toi, je suppose, qui a conseillé à Karl de me mettre en liberté sous condition afin que je déniche l'ampoule. Il a marché. Tu allais pouvoir me faire descendre. À l'intérieur de la prison c'était impossible. Tu as donné auparavant les ordres qu'il fallait et le nain m'a suivi à ma sortie de tôle. Il a tenté de me buter pendant que je ronflais, mais ça lui a joué un sale tour, comme tu peux le voir…

« Hein, doux trésor, oiseau de mes nuits, qu'est-ce que tu dis de cette belle histoire ?

— Merveilleuse ! soupire cette garce en m'enfonçant un stylet dans la poitrine.

La main passe

Je tousse un bon coup.

Je peux vous assurer que lorsque vous avez une lame de douze centimètres dans la viande, ça vous gêne pour faire les pieds au mur. Son geste a été si prompt que je n'ai pas pu le prévenir. Néanmoins, comme j'ai des réflexes épatants, j'ai pu le parer quelque peu, ce qui fait que le stylet a dévié et, au lieu de me chatouiller l'aorte, a glissé en biais sur une côte.

Je l'arrache de ma poitrine et un flot de sang gicle à deux mètres. Greta recule. Les gonzesses ont toujours peur de tacher leur pelure.

— T'as raison de te tirer de devant, lui dis-je, tu sais, Greta, le sang ne s'en va pas comme ça.

Elle est haletante. On dirait une hyène.

Je fais un tampon avec mon mouchoir pour arrêter l'hémorragie.

— T'es ben une grognasse importée de Bochie, je lui dis. T'as de ces coups fourrés, pardon. C'est à l'école qu'on vous apprend ça ?

— Tais-toi ! ordonne-t-elle durement.

— Ma petite, c'est toi qui va te taire. Non mais qu'est-ce qui m'a foutu une môme pareille ! Ça vient faire une partie de jambes en l'air avec des coupe-choux plein sa culotte !… Trêve de discours, tu vas me dire où tu as planqué le B Z 22, et puis non ! Auparavant, tu vas me dire ce que c'est que ce B Z-là.

— Comment, s'exclame-t-elle, tu n'en sais rien ?

— Puisque je te le dis… Tu ne crois pas que j'ai envie de jouer aux devinettes, non ?

— Tu as entendu parler de l'énergie atomique ?

— Non.

— C'est un truc que nos savants mettent au point et qui désagrégera la matière.

— Charmant.

— Cette ampoule contient un gaz qui hâte le travail de désagrégation. Ce gaz est d'une extrême rareté. Il n'existe pas plus de quatre ampoules comme ça dans le monde, et c'est l'Allemagne qui les a.

— Moins une…

— Oui, moins une. Les Alliés font les mêmes recherches, mais ils n'ont pas ce gaz et ils donneraient gros pour l'avoir.

— Si je comprends bien, t'es pas tellement patriote ?

Ma remarque la cingle comme un coup de cravache.

— Je te dispense de tes appréciations.

— Entendu. Dis-moi où tu as mis l'ampoule et nous ferons des projets d'amour…

Elle éclate de rire.

— Tu es tombé sur la tête ! sourit-elle.

— Pas tellement…

Je tire la valise de Bravard de sous le lit. Je débranche le micro et j'écris l'adresse de mon copain sur une feuille de bloc-notes. Ensuite je sonne le garçon.

— Voilà mille balles, lui dis-je. Mais il faut que dans un quart d'heure cette valise soit parvenue à destination.

Il m'assure qu'il va s'en occuper, toutes affaires cessantes. Je le congédie d'un geste et je me verse un verre de porto. Puis j'ouvre ma veste que j'avais fermée pour que le garçon n'aperçoive pas ma blessure. Le sang s'est arrêté de couler.

— Sais-tu le tour que je t'ai joué, douce horreur ? J'avais placé dans cette pièce un microphone et tout ce que nous avons dit a été enregistré. Je te jure que ton ami Karl donnerait une petite fortune pour avoir le disque. Il le préférerait à un disque de Tino Rossi, crois-moi.

Elle n'en mène pas large.

— Maintenant, l'appareil est en route pour regagner sa base. Un de mes amis va tirer deux copies de notre charmante conversation. Il les mettra en lieu sûr.

« Pas mal combiné, n'est-ce pas ?

Elle est tellement suffoquée qu'on peut contempler tranquillement ses amygdales.

— Tu espères quoi ? dit-elle dans un souffle.

— Tout…

— C'est-à-dire ?

Je m'attribue une nouvelle rasade de porto.

— Il me faut trois choses essentielles : l'ampoule, Gisèle et la possibilité de filer en Angleterre…

— C'est trop ! ricane-t-elle. Tu peux, enfin, tu pourrais peut-être avoir le B Z et prendre la fuite… Remarque que c'est improbable. Mais tu ne pourras avoir ta poule puisque Karl ne lui laissera la vie sauve qu'en échange de l'ampoule.

Elle réfléchit.

— J'ai beau remuer la question, je ne vois qu'une solution possible.

— Dis toujours…

— Eh bien je t'offre ta liberté et c'est tout. Rends-moi les disques et je te laisse filer en Angleterre, mieux, je t'en donne le moyen !

Je hausse les épaules.

— Je ne reviendrai pas sur ma décision, cocotte, il me faut les trois choses précitées ou rien. Maintenant je suis jusqu'aux sourcils dans cette histoire et je

n'ai pas l'habitude d'ergoter quand je suis engagé dans une aventure de cette envergure.

« Ou je réussirai, ou bien j'y laisserai mon bulletin de naissance. Y a pas de milieu.

— Tu n'as pas une cigarette ? demande-t-elle.

Je sors une roulée de ma poche et la lui allume.

Elle tire quelques bouffées, voluptueusement, et soupire : « merci ».

— Tu es un garçon vraiment gonflé, susurre-t-elle.

— Une vraie montgolfière…

— Seulement le cran ne fait pas tout. Si tu permets, je vais, MOI, reprendre l'exposé de la situation. Tu te crois bien malin à cause de cet appareil d'enregistrement, mais au fond, il n'a d'importance que pour moi.

— Explique-toi !

— Eh bien, pauvre innocent, il peut me mettre la Gestapo à dos, d'accord, mais comme je suis la prudence même, je vais sans plus attendre m'embarquer pour Londres. En somme tu ne fais que brusquer les choses.

Je me glisse un grand verre de porto dans le bec afin de m'éclaircir la voix.

— Dans ces conditions, chérie, j'emploie les grands moyens. Je téléphone à Karl de rappliquer. Je lui explique la vérité et lui fournis le petit enregistrement comme preuve de ce que j'avance. Il se chargera de te faire avouer où tu as planqué l'ampoule, crois-moi. Tu sais les arguments qui sont de mise chez toi ? De cette façon j'obtiendrai la vie sauve, ainsi que Gisèle.

Elle ne répond pas tout de suite, puis elle tousse à cause de la fumée qui lui picote le nez.

— Allons, dit-elle, ne fais pas l'enfant. Tu sais bien que nous n'avons jamais eu l'intention de te laisser la vie sauve, non plus qu'à ta donzelle. Les promesses de Karl…

Je fronce les sourcils. Je me doutais bien qu'on ne pouvait se fier à la parole de ces gens-là… Je suis bien aise d'en avoir la confirmation. De la sorte, je suis face à la situation. Elle n'est pas merveilleuse, mais p't-être que si je sais m'y prendre tout peut être sauvé.

— Tu as bien fait de me dire ça, fais-je. Puisqu'il le faut, je vais employer la méthode qui s'impose.

Je m'approche de Greta et je lui mets un formidable taquet à la pointe du menton. Elle se répand sur le tapis en émettant un petit gloussement discret.

Il y a un bon moment que j'avais envie de me payer ce petit crochet du droit. Je suis tellement satisfait que je finis le litre de porto.

Je me penche : la môme Greta roupille comme un lion. Je lui ai mis un de ces somnifères dans le portrait qui compte dans la vie d'une souris grise. Oh ma douleur ! Pendant qu'elle navigue du côté du septième ciel, je l'attache solidement après les montants de cuivre du lit. Après quoi, je ramasse sa cigarette qui est tombée et je la finis en attendant qu'elle revienne à elle… et à moi.

La chose ne tarde pas à se produire. Elle ouvre les yeux et me regarde

comme une tigresse regarde le boa qui va la morfiller.

— Le temps presse, Greta. Tu vas immédiatement me dire où tu as caché l'ampoule !

Elle ne répond pas.

Je dégrafe ma ceinture de cuir et j'arrache les vêtements de la môme. Je n'aime pas beaucoup jouer au père Fouettard, mais je me dis qu'une séance de martinet ne serait pas volée. La blessure causée par le stylet saigne encore et me rappelle cruellement quel genre de poupée est Greta. Je commence donc à lui administrer quelques coups de ceinture. Elle les supporte très bien. Je comprends rapidement que cette cérémonie n'est pas suffisante pour la pousser dans la voie des aveux. Je la déchausse et brûle quelques allumettes sous la plante de ses pieds histoire de lui faire comprendre que je suis prêt à me montrer méchant. Elle hurle comme une chienne. Je la bâillonne pour éviter que Police-Secours rapplique. Mais je ne suis pas en forme. Il y a des besognes que je ne peux me résoudre à accomplir. J'ai beau me dire que cette fille est ce qu'on a fait de mieux jusqu'ici comme ordure ménagère, qu'elle me crèverait les yeux avec volupté si les rôles étaient inversés et qu'elle m'a déjà causé pas mal d'ennuis, je renonce à poursuivre mes voies de faits sur sa trop charmante personne. Pourtant il doit exister un moyen indolore pour rendre cette souris loquace…

Je me frappe le front. Voyez-vous, espèces de foies blancs, quand on est dans l'embarras, il faut toujours revenir à la bonne vieille psychologie. Il n'y a qu'elle qui puisse sauver les populations laborieuses… Par exemple, prenez mon cas : je suis dans une impasse car j'ai à faire à une femme que je suis incapable de tabasser. Normalement, vous estimez que je n'ai plus qu'à la détacher et à lui acheter un bouquet de violettes pour essayer de rentrer dans ses bonnes grâces. Eh non ! le salut vient précisément de ce qui causait la perte. Je suis dans la mouscaille parce qu'il s'agit d'une gonzesse ; je vais avoir satisfaction parce que c'en est une. Si la force est inemployable, j'ai d'autres moyens… Des moyens qui ne seraient pas efficaces avec un homme.

Je fouille dans le sac de Greta et j'y trouve ce qui doit se trouver dans tous les sacs à main de toutes les femmes civilisées : un nécessaire à ongles. Dans ce nécessaire il y a une paire de ciseaux. J'ai de la peine à passer mes gros doigts dans les minuscules boucles mais j'y parviens tout de même.

— Rassure-toi, dis-je à Greta qui surveille mes faits et gestes avec angoisse, je ne veux pas te crever les yeux. Dis-moi, tu as dû visiter des camps d'internement, dans ton beau pays ?

« Tu as dû remarquer alors que tous les détenus, hommes ou femmes avaient les cheveux tondus ? Je vais te déguiser en détenue…

Ce disant, j'attrape une grosse mèche dans sa chevelure et je la coupe le plus ras possible.

J'ôte le bâillon de Greta afin de lui permettre de me donner son appréciation.

— Pas ça ! supplie-t-elle. Pas ça !

Sans répondre, je coupe une seconde mèche.

— Non ! non ! Je ne veux pas… Arrête !

— Où est l'ampoule ?

Elle pince les lèvres.

— C'est dommage, dis-je, d'un air navré, en coupant une troisième mèche. Une chevelure comme la tienne, ça ne se voit pas tous les jours. Il va falloir au moins six mois pour que ça repousse un peu. Il paraît que ça fortifie le cuir chevelu, alors t'inquiète pas. Seulement, l'ennui pour toi, c'est que tu vas être privée de ton sex-appeal pendant un bout de temps. Tu n'auras du succès que chez les lopettes parce que tu ressembleras à un garçon…

Je saisis une quatrième mèche.

— Plus ! plus ! Je t'en supplie…

— Où est le B Z 22 ?

— Dans la doublure de mon manteau.

Je saute sur sa fourrure et je palpe fiévreusement. Je sens une protubérance à l'intérieur d'une manche. En vitesse je découds la doublure à cet endroit. Victoire ! l'ampoule s'y trouve.

Voilà donc l'un de mes trois vœux réalisé. Il me reste à délivrer Gisèle et à m'embarquer pour London. Si je suis pas déguisé en poêle à marrons après tout ça, c'est qu'il y a un gars qui s'occupe à fond de mon dossier par là-haut !

Ce vieux Fred !

Il ne faut pas cent trente-trois ans pour arrêter un plan d'action.

— Tu m'excuseras, dis-je à Greta, mais je suis obligé de te laisser seule pour une heure ou deux. Comme je tiens absolument à te retrouver à mon retour, je te laisse attachée. Et puis je vais te remettre ton bâillon, pour le cas où tu serais tentée d'ameuter les paisibles locataires de cet hôtel. Mais ce sont des précautions superflues car si tu n'étais pas sage, j'enverrais aussitôt à l'ami Karl ce que tu sais.

Ceci mis au point, je lave ma blessure, je me panse tant bien que mal et je descends. Avant de quitter l'hôtel, j'interpelle le garçon d'étage :

— Vous avez fait ma course ?

— Depuis un moment déjà, oui, monsieur.

— O.K. Dites donc, la petite dame qui m'a rendu visite pique un somme. (Je lui fais un clin d'œil.) Donc laissez-la se reposer tranquillement.

— Certainement, monsieur.

Je prends le large.

Dix minutes plus tard je débarque rue des Saussaies et je demande à parler à Berliet. Il me reçoit dans son vaste bureau presque ministériel. Il est en train de caresser un gros lézard vert, car Berliet a la passion de ce genre de bestioles.

— Je n'y comprends rien, me dit-il, avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche. Théodore ne s'est pas endormi cette année. Habituellement il hiverne début novembre…

— Mon grand, lui dis-je, si ça ne te tracasse pas trop, remise ta ménagerie et écoute-moi.

Je lui raconte par le menu toute l'affaire. Il m'écoute sans m'interrompre ; sans cesser non plus de me fixer.

Quand j'ai terminé :

— En somme, dit-il, tu es déjà dans la poêle avec un morceau de beurre et tu attends que ces messieurs te fassent cuire ?

J'en conviens :

— Y a de ça, oui… Alors j'ai envie de jouer mes cartes dans l'ordre. Pour cela, j'ai besoin d'un coup de main.

— Je ferais l'impossible, mais j'ai peur que ce ne soit pas grand-chose…

— J'ai à te demander deux choses très précises : primo, peux-tu faire parvenir d'urgence cette ampoule à sir Montlew de l'Intelligence Service,

avec un mot que je vais faire, et deuxio, connais-tu une combine pour passer en Angleterre ?

Berliet prend l'ampoule et la glisse dans un tiroir. Puis il me tend un bloc de correspondance et une enveloppe.

— Écris ta lettre, mon petit père. C'est d'accord. Quant à ton coucou, il te le faut pour quand ?

Je réfléchis.

— Pourrais-tu m'indiquer un terrain clandestin où un avion se poserait toutes les nuits à partir de demain soir ? Je ne sais comment je vais sortir Gisèle de ce merdier ; je ne suis même pas sûr que la chose soit possible… En tout cas cela peut se faire très vite comme cela peut traîner en longueur…

— Je comprends… Eh bien je vais demander des instructions à Londres. Où puis-je te toucher ?

— Je préfère t'appeler d'un Taxiphone…

— Entendu.

Pendant que j'écris ma lettre à sir Montlew, mon ami fouille dans ses tiroirs. Il empile sur son fauteuil un tas d'objets auxquels je ne prête pas attention. Il en fait un paquet et me le met sous le bras avant que je parte.

— Je te dis merde ! murmure-t-il en me serrant la pogne. À bientôt.

Greta n'a pas bougé.

— Tu ne t'es pas trop fait tartir ? demandé-je en la détachant. Tu vois que je suis fidèle à mes promesses : je n'ai pas mis plus d'une heure. Tu as tiré des plans sur la comète ?

Elle frotte ses poignets meurtris.

— Fils de chien ! grommelle-t-elle.

Je la prends par la taille et lui colle un gros baiser vorace dans le cou.

Elle me repousse comme si j'étais un crapaud.

— Ben quoi ! lui dis-je, tu es fâchée ?

Elle secoue la tête et porte son index à sa tempe.

— Ma parole, tu dois être jojo ! Tu me brûles la plante des pieds, tu m'attaches pendant des heures à des barreaux de lit et tu voudrais que je te presse contre ma poitrine en t'appelant mon cher amour !

— Les affaires n'empêchent pas les sentiments… Revenons donc à nos moutons : le B Z 22 est en route pour Londres. J'espère qu'il ne fait que nous précéder, Gisèle et moi…

— L'espoir fait vivre…

— T'as raison : l'espoir fait vivre. Si tu tiens à ta peau on va p't-être pouvoir collaborer.

Elle hausse les sourcils.

— Parfaitement ! c'est un mot qui te choque ?

— Allez, accouche !

— Eh bien je te propose le fameux enregistrement et… une grosse prime en argent liquide en échange de la liberté de Gisèle.

Elle éclate de rire.

— Tu me prends pour une petite fille ?

— Pas du tout. Je te répète que le B Z 22 est en sûreté. Ni toi, ni moi, ni Karl ne pouvons espérer lui remettre la main dessus. Donc, je suis dans une impasse. C'est une évasion qu'il faut mettre sur pied pour libérer Gisèle, il n'est plus question de transactions quelconques – lesquelles d'ailleurs se seraient terminées de la même façon pour la petite et pour moi, tu l'as dit tout à l'heure. Si je sors la petite du trou, je file de l'autre côté de la Manche. J'aurai la possibilité, grâce à l'ampoule, d'avoir tout le fric que je voudrai. Je te propose un million de francs contre ton aide. De cette façon, tu n'auras pas tout perdu…

— Quelle garantie puis-je avoir que tu m'enverras l'argent ?

— Aucune garantie, dis-je, très loyalement, aucune garantie, mon oiseau des îles. Tu devras te contenter de ma parole. Si tu ne marchais pas et qu'il arrive malheur à Gisèle, Karl recevrait aussitôt les disques. Ce qui fait que tu passerais un sale quart d'heure. Si tu fuis, tu seras traquée par une police extrêmement habile, tu le sais mieux que quiconque, et qui aura l'avantage de te connaître à fond. Tu n'auras pas de pognon, ce sera très triste et ça finira très mal.

— C'est bon, je marche, soupire-t-elle.

Elle paraît soudain très lasse…

— À la bonne heure… Tu vas me donner des renseignements sur la boîte. D'abord, où Gisèle est-elle enfermée ?

— Dans un des cachots du sous-sol.

Je lui donne un crayon et du papier.

— Fais-moi un plan.

Je repère facilement car je connais les lieux.

— Par où faut-il passer pour parvenir à elle ?

— Par l'entrée principale, puis emprunter l'escalier qui prend dans le poste de garde.

— En somme, c'est d'une facilité…

Elle sourit.

— Oh, nous faisons bien les choses… Si tu crois la sortir de chez nous comme d'un couvent, tu te fourres les dix doigts dans l'œil !

— Il faudra bien cependant que je trouve une combine… Dis-moi, il y a beaucoup d'hommes dans le poste de garde ?

— Une cinquantaine.

— Et en bas, dans le sous-sol ?

— Il y a deux gardiens en permanence.

Décidément, il n'y a pas de quoi être optimiste.

— Quels sont les civils français qui ont une chance de pénétrer librement dans le bâtiment ?

— Les fournisseurs. Et encore sont-ils fouillés à l'entrée.

— Ouais… Enfin, je vais réfléchir à tout ça. Il va me falloir du personnel, est-ce que le grand Fred s'est tiré les pattes du Vésinet ?

— Oui, lui et le gros Tom.

— Je n'ai pas souvenance de ce dernier, mais passons. En ce moment ils doivent se terrer quelque part. Donne-moi leur adresse et un mot d'introduction afin que je ne sois pas accueilli à coups de canon. Tu n'as plus besoin d'eux maintenant et ils peuvent m'être utiles, moyennant finance, bien entendu.

Greta m'apprend que les zouaves sont terrés dans une papeterie de la rue du Chemin-Vert. Elle écrit sur une feuille de papier les chiffres suivants :

19-21-9-22-18-5
9-14-19-20-18-21-3-20-9-15-14
19-1-14 1-14-20-15-14-9-15

Je me penche par-dessus son épaule.

— Tu te ne casses pas l'aorte pour tes codes, dis donc. Tu te contentes de remplacer les lettres par les chiffres auxquels elles correspondent dans leur ordre alphabétique ; c'est un truc vieux comme l'obélisque !

— Ce qui importe, objecte-t-elle, ça n'est pas que le code soit compliqué, c'est que les types sachent qu'il vient de moi.

— D'accord. Mais dis-moi, comment as-tu trouvé ces tueurs…

— C'était Hans Stein…

— Qui ?

— Farous, si tu préfères, qui s'était chargé de trouver l'équipe qu'il nous fallait.

— Et où avais-tu déniché Farous ?

— Il était mon ami… Il avait déserté l'armée allemande à la suite d'un vol…

— Ah très bien… Alors comment se fait-il qu'il m'ait pris pour Manuel s'il le connaissait ?

— Il ne le connaissait pas. Manuel n'était pas le chef, contrairement à ce que tu crois, mais c'était lui qui avait exécuté le coup. Ensuite, ainsi que tu l'as deviné, il n'a plus voulu donner l'ampoule. Nous avons découvert qu'il avait loué un appartement sous un faux nom ; nous avons compris que c'était pour y cacher le B Z 22. Alors nous avons décidé de nous… séparer de lui. Nous avons voulu agir sans la bande pour éviter de nouvelles complications… Mais il s'y est produit la confusion que tu sais…

— Je comprends que je sais…

— Après cela, il y a eu ta photo dans les journaux. Manuel a pigé ce qui se passait et a pris le large. Nous n'avons eu de ses nouvelles que lorsqu'il est entré en contact avec nos services pour la rançon du gaz. À peu de chose près tu as tout deviné ; excepté toutefois que le canif, ça n'est pas moi, mais Stein, qui l'avait perdu. Nous avions acheté ces objets pendant la guerre d'Espagne…

— Tu ne rates pas un bigornage ! gouaillé-je.

— Pas un…

— C'est bon, taille-toi ! Et tâche de jouer franc-jeu, sans cela le dernier bigornage auquel tu assisteras sera le tien, et je te le jure que tu seras aux premières loges pour la cérémonie.

« Demain matin, débrouille-toi pour me téléphoner. Je te refilerai mes instructions. Si par hasard tu as envie de me jouer un nouveau tour de garce, mets le contact avec ta mémoire et essaie de te souvenir des termes de notre conversation qui est enregistrée.

Je l'aide à passer son manteau et je la mets dehors.

Une fois seul, je défais le paquet que Berliet m'a remis. Il contient deux grenades à main et un pistolet automatique avec de la quincaillerie de rechange.

Ce sacré type a de ces cadeaux de nouvel an pas ordinaires.

J'enfile mon pardessus et je file du côté de la Bastille. J'ai hâte de revoir Fred… Ce bon vieux Fred !

Plan de campagne

Je n'ai aucune difficulté à trouver le magasin de journaux-papeterie où, paraît-il, se terre le solde des kangourous. Une petite vieille enveloppée dans un fichu me reçoit. Sa boutique est aussi crasseuse qu'elle.

— Salut, mémé, je lui fais, j'aurais deux mots à dire à des messieurs qui ne doivent pas être loin.

Elle prend l'air étonné d'une génisse qui assisterait à la projection d'un film sur les chemins de fer.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Voyons, mémé, ne vous donnez pas la peine de jouer à Cécile Sorel, je suis pas le directeur du Français…

Je suis en renaud parce que cette sacrée Greta a oublié de me donner le mot de passe. Comment vais-je procéder pour convaincre cette vieille toupie ?

— Je veux voir Fred, j'ai un mot pour lui.

— Fred ?

Je sors le message de Greta et le pose sur la banque à journaux.

— Puisque vous doutez de moi, voilà un mot d'introduction. Je vais prendre un peu d'air. Montrez-le à Fred.

Je sors avant qu'elle ait eu le temps de me raconter des boniments.

Ce que les gens sont méfiants à cette époque !

Quand je ramène ma rognure, elle est souriante.

— Venez, me dit-elle.

Elle m'entraîne dans son arrière-boutique. C'est plein de journaux ficelés et de vieux bouquins poussiéreux dans ce coin. La vieille soulève une tenture et un escalier en colimaçon apparaît.

— Je vous laisse descendre seul ? fait-elle.

— Mais bien entendu, mémé, vous cassez pas l'arête dans ce toboggan. Je trouverai bien, allez !

Je m'engage dans l'escalier en tortillon. Il fait un bouzin du diable. On dirait un hippopotame qui se baladerait sur un toit de zinc.

Parvenu au bas des marches, je tire mon briquet car il fait plus noir là-dedans que dans la culotte d'un nègre en grand deuil.

Je l'allume. Juste comme la minuscule flamme s'agrippe à la mèche, j'entends un petit bruit derrière moi. Je me retourne. La seule chose que je vois, c'est un poing. Mais par exemple, je le vois bien. Il m'arrive droit dessus. Je fais un mouvement de côté mais il me photographie salement. Je le

prends sur la joue et il me semble qu'il me traverse le bocal. Je parie que ma tête va servir de bracelet à ce puncher inconnu.

Je laisse tomber mon briquet et je me mets à quatre pattes. Moi je n'ai plus besoin de briquet pendant un bon moment ! Le type m'a installé dans le but un de ces éclairages au néon qui ferait siffler tous les chefs d'îlots de Paris et d'ailleurs. J'entends le bruit profond d'une respiration.

— Hé, Fred ! dit une voix. Éclaire ! Je l'ai eu.

Une ampoule électrique jaillit au plafond, corsant mon illumination personnelle. Je vois devant moi le gros caïd qui faisait partie de la bande du Vésinet.

— Alors, c'est toi Tom ?

Il me regarde et paraît ne pas comprendre.

— Tonnerre de Dieu, ce qu'il a la tête dure, ce mec-là ! s'exclame-t-il.

— M'en parle pas, je réponds, pendant qu'elle m'attendait, ma mère ne mangeait que des cailloux…

— C'est ce qu'on va voir !

Il s'avance.

— Laisse-le, ordonne la voix calme du grand Fred.

— Le laisser ! Je vais d'abord lui filer une de ces roustes comme il en a jamais reçue.

— Allons ! intime Fred.

Fred se tient dans l'encadrement d'une porte. Il est élégamment vêtu d'une veste d'intérieur et un foulard de soie jaune enserre son cou.

— Rien à faire ! proteste Tom. Un salaud qui a liquidé Finfin !

Il ajoute :

— Finfin était mon pote, je l'aimais bien, moi, ce puceron !

Je comprends que Finfin était le surnom du nain. Je comprends aussi un tas d'autres choses… Par exemple que la môme Greta m'a eu une fois de plus. Y a pas d'erreur, elle a passé un coup de fil à ces types puisqu'ils savent que j'ai tué le nabot. Ils ne peuvent en effet déduire de son absence que je l'ai tué, d'autant que la presse n'a pas parlé de sa mort pour la bonne raison qu'il est encore dans le placard de ma chambre. Si Greta les a prévenus, c'est sans aucun doute pour donner contre-ordre à son message. Elle a dû charger les deux hommes de me faire avouer où se trouvent les disques compromettants et de me régler mon compte… Pas mal combiné. En tout cas, elle a une promptitude de décision très rare chez une femme…

Je pense ces trucs-là en une fraction de seconde. Je suis pas constipé de la matière grise comme vous l'êtes, tas de tronches ! Seulement le gros Tom ne perd pas son temps. Il retrousse ses manches et m'allonge un taquet. Fred proteste.

— T'excite pas, dis-je à Fred. Puisque ton bull-dog veut se faire étriller, il va être servi… Laisse-moi lui montrer deux ou trois petits trucs marrants qui complèteront son beau physique de vieux chaudron.

Je me mets en garde. J'attends que Tom prenne l'initiative de l'engagement.

Il ne traîne pas. Il lance un formidable direct du droit que je contre comme un champion. Il se met en boule et tente une série à la face. Je laisse passer l'orage, bien abrité derrière mes poings. Ce gaillard est costaud comme un bœuf, mais il s'essouffle rapidos. J'attends qu'il se soit un peu fatigué ; alors je recule d'un pas. Le crochet du gauche qu'il balançait va se perdre dans la rampe de l'escalier. Prompt comme l'éclair je lui fais cadeau d'un direct au foie qui le casse en deux. Je le relève avec un gauche-droit sous le menton. Il essaie de reprendre l'initiative, mais il ferait mieux de s'inscrire pour un abonnement à la lecture ! Maintenant il est à moi et je me régale un brin.

Je lui éteins un de ses cocards, puis je lui fends une arcade sourcilière. Le sang coule. En moins de deux il est aveuglé. Ses bras de déménageur font des gestes désordonnés. Je rigole sauvagement.

— Hein, Toto, qu'est-ce que tu dis de ça ? Je suis pas champion, réponds ?

Il me crie une injure. Je lui tire un parpaing de cent kilos dans les badigouinsses ; il crache trois dents sur le plancher et s'écroule.

Je me masse les doigts et je dis à Fred.

— Tu crois que ça ira la démonstration ?

— Ce sera suffisant pour aujourd'hui, reconnaît le grand Fred.

« Allons Tom, relève-toi !

Mais Tom ne répond pas.

— Faudra qu'il aille se faire repaver la gueule s'il veut s'engager comme jeune premier à Hollywood, dis-je à Fred.

— Viens par ici ! ordonne mon interlocuteur.

Nous pénétrons dans une petite pièce sobrement meublée d'un lit, d'une table et de deux chaises dépaillées.

— Alors, tu t'en es tiré, l'autre jour, mon vieux Fred ?

— Tu vois…

— Comment avez-vous fait ?

— Figure-toi qu'il y avait deux hommes en armes de l'autre côté de la brèche. Ils ont ouvert le feu sur nous mais, grâce à Tom, nous nous en sommes tirés. Il a grimpé sur le mur et, de là il a sauté sur un des Frizous, l'a assommé et lui a fauché sa mitraillette. Il a abattu l'autre et nous avons filé… Les autres ont rappliqué, mais le nain, Tom et moi avons eu un pot terrible ; figure-toi que nous avons grimpé sur la passerelle qui enjambe la voie ferrée près de la gare, juste au moment où passait un train de marchandises. Nous avons sauté dans un wagon ouvert. Les Frisés n'y ont vu que du feu…

« Et toi ; comment que t'as fait ?

Je lui raconte la poursuite en bagnole.

— Mes compliments ! s'exclame-t-il.

— Rengaine-les, Fred. C'est pas encore l'heure de se jeter des fleurs en criant au génie. Il y a du boulot.

Il ricane.

— Et quel boulot ?

Je le vois sortir un revolver de sa poche grand comme un canon à longue

portée.

— Tu vas à la chasse au chamois ? je lui demande.

— Si tu appartiens à cette sorte de mammifère alors, d'accord, c'est bien à la chasse au chamois que je vais.

Bon, c'est le temps de s'annoncer nos couleurs.

— Eh, Toto, pas de blague ! Avant de jouer au tir au pigeon, laisse-moi monter à la tribune, tu veux ?

Je m'assieds sur le lit et j'attaque :

— Je connais toute l'affaire et toi tu n'en connais pas la moitié ; vous m'avez l'air aussi dégourdis, Tom et toi qu'un plat de spaghetti… Vous vous laissez fabriquer comme des puceaux par une rombière… Y a des petzouilles qui rêvent de voir Naples avant de calancher, moi, mon rêve, ce serait de faire entrer pour cinquante grammes d'intelligence dans votre caboche en ciment armé.

« Vous vous êtes embauchés comme tueurs à la petite semaine dans les pattes de gens que vous ne connaissez pas… Sais-tu seulement que le grand patron n'est autre qu'une femme ? Et une femme qui est de la Gestapo ?

Il paraît prodigieusement intéressé.

— J'ai assez usé de salive aujourd'hui. Je préfère t'affranchir à fond sur la question et te donner les preuves de ce que j'avance.

« Il y a quelques minutes, tu as dû recevoir un coup de fil de la part du grand patron, n'est-ce pas ? Oui ? Bon ! Eh bien c'était la gonzesse qui tient les guides qui t'a parlé ; une souris mon grand, qui n'a pas froid aux châsses… Elle t'a dit que j'allais me pointer avec un mot d'introduction, mais qu'il ne fallait pas tenir compte de celui-ci. Que par n'importe quels moyens vous deviez me faire avouer où sont planqués certains disques, et qu'une fois en possession de ceux-ci il fallait me buter.

— Exact ! murmure-t-il, surpris.

À ce moment la porte s'ouvre et Tom fait son entrée. Il est déguisé en pomme de terre. Il faut un examen approfondi pour se rendre compte de quel côté se trouve son visage. Il fait quelques pas en vacillant et se laisse choir sur une chaise.

— T'es gracieux, je lui dis. On dirait que tu t'es disputé avec un troupeau d'éléphants…

Fred se marre aussi. Tom est groggy.

— C'est la première fois que je prends une danse de cette ampleur reconnaît-il. Comme cogneur, tu te poses là.

J'aime l'entendre parler ainsi. Ces buteurs ne comprennent que la force. Celui-ci a trouvé son maître et il le reconnaît loyalement. Il ne cherche plus à faire des magnes…

— Je suis bien content que tu rentres en piste, dis-je. Je parlais de choses qui t'intéressent aussi…

Alors je leur explique toute l'affaire depuis A jusqu'à la place de la Nation. Ils ouvrent des mirettes en bouches d'égout. Quand j'ai terminé, je leur dis :

— Je vais téléphoner au copain qui détient l'enregistrement pour lui demander de vous le faire entendre. Où se trouve le tubophone ?

Fred me le désigne et je communique avec Bravard.

On grille des cigarettes et on tortille un demi-litre de Negrita en attendant mon copain.

Une heure plus tard, Fred et son acolyte ont auditionné le fameux enregistrement. Ils sont enfin dûment convaincus et ils ne sont pas contents du tout. S'ils pouvaient tenir Greta dans un coin, on assisterait à un très joli spectacle de vivisection.

— Bon, alors vous êtes d'accord avec moi, les enfants ?

Et comment qu'ils le sont ! Si je leur demandais de marcher au plafond, ils le feraient.

— Il n'y a rien à tirer de cette fille. Je vous propose de lui jouer un sale tour. Maintenant il n'est plus question de l'ampoule, donc vous perdez tout espoir de faire du blé avec ce filon. Mais si vous marchez avec moi et consentez à risquer le paquet à mes côtés, foi de San-Antonio, je vous emmène en Angleterre et vous y ferai verser une coquette somme d'argent.

Ils n'hésitent pas.

— Commande, on te suit ! déclare Fred.

— Ça va être du coton…

— Tant pis, de toute façon nous sommes sciés par ici, hein, Tom ?

Tom pousse un grognement de sanglier enrhumé.

— Pour sûr !

— O.K. Alors voici ce que je vous propose : quand Greta va vous téléphoner pour savoir où en sont ses affaires, vous lui direz que vous avez les disques et que je suis mort. Si elle vous demande de les porter quelque part, répondez-lui que vous avez les foies et qu'il vaut mieux qu'elle les fasse prendre.

« C'est trop gros de conséquences pour elle pour qu'elle charge quelqu'un de la commission. Donc elle viendra elle-même, que ça lui plaise ou non ; c'est sa seule chance. Alors nous essaierons de donner une petite sauterie en son honneur.

Un double éclat de rire est la seule réponse.

Au forcing !

C'est le lendemain matin, à la première heure, que Greta téléphone. Elle est vachement anxieuse la gamine. Moi qui tiens le second écouteur, je jubile… Fred joue sa saynète pour patronage à la perfection. Il dit qu'il a manœuvré comme un roi et qu'il a les disques. Il demande ce qu'il doit en faire, Greta répond que le grand patron les fera prendre dans la matinée. Elle est extraordinaire cette môme : on jurerait qu'elle n'est qu'une simple intermédiaire ; elle parle d'une voix indifférente et il faut la connaître comme je la connais pour déceler son angoisse, puis son soulagement.

La vieille marchande de journaux, qui est la mère d'un pote au gros Tom, nous descend du vin blanc chaud. C'est une riche idée. Nous nous en tapons quelques pichets. Avec une rondelle de citron, il n'y a rien de mieux pour vous mettre en train les matins d'hiver…

À neuf heures, la vieille nous crie, en haut de l'escalier :

— Quelqu'un !

C'est le signal. Je me place derrière la porte. Tom s'allonge sur le lit, dans le plus pur style des films américains. Le grand Fred s'assied devant la table.

Greta entre ; elle est habillée d'une façon neutre et elle s'est affublée d'un chapeau « miss » à large bord et d'une paire de lunettes noires.

— Salut, fait-elle. Je viens prendre livraison de ce que vous savez.

Elle ne m'a pas vu. J'arrive par-derrière sur la pointe des pieds et je lui fauche son sac à main.

Elle sursaute.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que tu as trop tiré sur la corde et que celle-ci est sur le point de se casser, Greta. Il faut pas croire que tous les coups sont permis.

— Vous n'avez donc pas exécuté mes ordres ? fait-elle à Fred.

Fred ne répond rien. Tom ricane et s'adressant à moi demande :

— Dis donc, San-Antonio ? C'est cette môme la grognasse qui veut jouer à Hitler ? Ce que j'aimerais lui flanquer une fessée. Oh, dis, laisse-moi me régaler ! Y a longtemps que je n'ai pas dérouillé une grenouille.

Je regarde Greta en riant.

— On dirait que tu n'as pas grande autorité sur tes troupes ?

Elle est toute pâle.

— Vous vous exposez à un sort bien pénible ! fait-elle. Vous m'entendez, tous les deux ? Si vous ne m'obéissez pas immédiatement, je vous vais arrêter

et fusiller.

— Te fatigue pas, déclare Fred. Le commissaire nous a fait écouter le disque ; nous savons à quoi nous en tenir à ton sujet.

Tom auquel le farniente pèse sur le tempérament s'approche et administre une paire de gifles retentissantes à la fille.

— Les souris qui me manquent, s'excuse-t-il, j'y transforme la tronche en potiron !

Nous le calmons car, pour la réussite de mon plan, il ne faut pas que la donzelle soit trop détériorée.

Je l'expose, ce plan, sans plus attendre à mes interlocuteurs.

— Greta, c'est le moment de faire ton tour de piste. Cesse de faire des bêtises si tu veux voir le soleil se coucher ce soir. Voilà ce qui va se passer ! Tu vas téléphoner à Karl pour lui dire qu'il aille avec du renfort dans la région de Fontainebleau. Tu lui diras que je suis sur le point de mettre la main sur l'ampoule. Il se dérangera. L'essentiel c'est qu'il ne soit pas à la prison lorsque nous irons pour faire évader Gisèle.

— Tu veux venir à la Gestapo ! s'exclame-t-elle.

— Oui. Et nous irons tous les quatre ; ensemble.

— Ensemble !

— Parfaitement. Tu as ta voiture ?

— Oui, mais…

— Alors tout va bien. Nous prendrons les disques sous notre bras, tu saisis ? Si bien que dans le cas où nous nous ferions prendre, tes copains captureraient ta confession par la même occasion…

Elle a l'air de la trouver mauvaise. Cette fois elle a compris que c'est le moment de faire chauffer la colle.

— Tu feras libérer Gisèle et nous nous taillerons. Si tout marche au poil, je te promets que nous briserons les disques devant toi et que nous te ligoterons pour te donner le moyen de leur faire croire que tu as agi sous contrainte.

« Le temps presse, tu as tout bien saisi ?

Pour hâter sa réponse, le gros Tom lui aligne une seconde beigne qui la catapulte contre le mur.

Nous la conduisons au téléphone. Je sors le feu que Berliet m'a donné et je le lui applique sur l'estomac.

— Si tu dérailles, ma colombine, aussi vrai que je m'appelle San-Antonio, tu prends une dragée juste à l'endroit où ça chatouille. T'en auras pour au moins deux heures à rendre ta jolie âme au diable. Et ce que tu éprouveras te fera regretter d'avoir vu le jour…

Elle compose un numéro et parle en allemand. Bon Dieu ! je me mets à transpirer comme une portion de gruyère. C'est que je ne jaspine pas un traître mot de chleu. Elle peut dire ce qui lui passe par la tête et même que j'ai une bille de cocu, sans que je me rende compte de quoi que ce soit. Fred se campe derrière Greta et murmure lui aussi quelques mots en boche. Puis il me regarde en clignant de l'œil :

— Deux précautions valent mieux qu'une, chuchote-t-il.

La conversation téléphonique est assez brève.

— Ça a marché ? demandé-je à Fred qui n'a pas perdu une syllabe de chacun des correspondants.

— Il me semble que oui…

— Bon, alors allons-y !

Greta conduit et met toute la sauce. On sent qu'elle est pressée d'en finir… Pas tant que nous ! Une demi-heure plus tard nous parvenons devant la Gestapo.

— Vous êtes en forme ?

Fred et le gros Tom poussent un grognement.

— Alors, gi go !

Parvenue devant la grille, Greta klaxonne sur un rythme convenu. La porte s'ouvre. Une sentinelle s'approche et parlemente un bref instant. Nous pénétrons dans la vaste cour pavée où se baguenaudent quelques officiers.

Greta décrit un vaste virage et vient se ranger devant le perron. Nous descendons à sa suite. Personne ne nous demande rien. Nous marchons d'une allure normale le long des vastes couloirs. Quelques mètres encore et c'est le poste de garde. Greta pousse la porte. Des soldats qui jouaient aux cartes se lèvent et saluent.

La môme Greta leur ordonne d'aller chercher Gisèle. Elle parle sec. C'est une grognasse qui sait se faire obéir. Les sulfatés se dégrouillent. Gisèle surgit des escaliers. Une Gisèle si affaiblie qu'elle tremble. Elle a autant de couleurs qu'une purée de pommes de terre. Je mets un doigt sur ma bouche pour lui intimer le silence. Ça la foutrait mal qu'elle me saute au cou à cet instant. Les doryphores ont beau avoir la tête plus dure qu'une enclume, ils pourraient penser qu'il se passe quelque chose…

Nous ressortons du poste de garde, suivons le même couloir en sens inverse et débouchons sur le perron. Là, une petite surprise nous attend : vingt hommes en armes sont rangés en demi-cercle dans la cour, la mitraillette à la main. Karl est planté devant eux. Un doux sourire éclaire son visage de brave homme.

— Vous partez en promenade ? questionne-t-il.

Un sale moment

De saisissement nous nous arrêtons. Je ne m'attendais pas à celle-là !…

J'essaie de comprendre, mais il se forme un grand entonnoir dans ma matière grise. Si on me montrait un pain de deux livres en m'ordonnant de dire ce que c'est, je serais capable de déclarer que c'est le soutien-gorge de Greta Garbo.

Karl est en tenue d'officier. Il tient une badine de cuir tressé et frappe ses bottes brillantes.

— Eh bien, fait-il, vous semblez surpris.

Greta s'avance vers lui.

— Laissez-moi, vous expliquer, Karl.

— Inutile !

— Mais…

— Taisez-vous !

Il bombe le torse.

— Greta Monheïster, vous avez trahi votre patrie !

— Voyons, Karl…

— J'ai fait mon enquête et j'ai appris que vous aviez, de votre propre initiative, perquisitionné dans un commissariat. Un brigadier de police m'a parlé du dépôt qu'avait fait San-Antonio. Je me suis alors souvenu de sa surprise, lorsque nous avons ouvert devant lui le paquet devant contenir le B Z 22. C'est vous qui vous êtes emparée de l'ampoule et vous l'avez fait passer en Angleterre !

— C'est faux ! hurle-t-elle.

La petite môme n'a plus un poil de sec. Elle comprend que ce qui va lui être fait est moins rigolo qu'un film de Laurel et Hardy. Voilà ce que c'est que de vouloir enviander tout le monde ! À force de se croire mariole, on finit par se faire endoffer comme une reine…

— Je vous ordonne de vous taire ! Nous savons que le B Z 22 est maintenant aux mains des Alliés : nos services de repérage radio ont capté un message de l'I.S. annonçant la réception de l'ampoule.

Il se fait un silence.

— Vous m'avez infligé le plus cruel échec de ma carrière. Greta, je n'aurais pas pensé expérimenter mon rat sur votre personne…

Le môme se met à pousser des cris d'otarie hystérique.

— Non, non ! pas ça, pas ça, Karl. Pitié !

Elle se jette à ses genoux, mais il la relève d'un coup de botte.

— Chienne, grince-t-il.

Alors elle devient jojo et elle se précipite en direction de la grille d'entrée.

Karl crie un ordre et quelques soldats se précipitent à sa poursuite. L'un d'eux la ceinture. C'est à ce moment-là que ça commence à être rigolo : désespérée, Greta arrache le pistolet qu'il porte à sa ceinture et elle se met à arroser son monde. Interdits, les soldats marquent un temps d'hésitation. Pareille à une furie, Greta continue de tirer. Chose curieuse, malgré son affolement elle tire méthodiquement. Elle abat deux Frizous, puis elle fait un pas en avant et sans trembler, vide son magasin dans l'estomac de Karl. Comment qu'il lâche sa badine, le gars ! Il lâche aussi la rampe par la même occase. Ça fait un brin plaisir de le voir se tortiller par terre comme un serpent coupé en deux !

La minute de confusion qui suit est extraordinaire. Les soldats tirent tous à la fois sur Greta. En moins de temps qu'il n'en faut pour avaler une huître, elle ressemble à ces cartons perforés qui font de la musique sur les anciens manèges de chevaux de bois.

Fred me fait un signe.

Je pige tout de suite. C'est inouï, ce que je peux être intelligent dans les circonstances difficiles !

En deux enjambées nous sommes à la voiture qui est toujours rangée devant le perron. Je pousse Gisèle dedans. Fred se glisse derrière le volant et Tom se met à côté de lui. Bien entendu tout ça se déroule en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le raconter. Je passe les deux grenades à Tom.

— Fais-en bon usage, mon trésor.

Il est à la hauteur. D'une main preste il balance une pomme de pin dans le groupe des soldats et il colle l'autre à l'intérieur du bâtiment car du renfort arrive par là. Pendant ce temps je fais fonctionner mon pistolet-mitrailleur. Fred décrit un virage maison et fonce hors de la grille. Il y a plusieurs voitures en stationnement devant la prison ; au passage je tire une rafale dans les pneus, histoire de prévenir une poursuite immédiate.

La route est large et l'air est pur ! Fred qui a un joli coup de volant dans les pattes fonce dans le brouillard.

Il accélère puis se met à bifurquer dans toutes les rues qui se présentent. Au bout d'un instant il arrête l'auto devant un terrain vague.

— Allez ! ordonne-t-il, taillons-nous à pinces, car les poursuites ont dû commencer et nous ne pouvons espérer aller plus loin avec cette voiture. D'ici dix minutes, une souris elle-même ne pourrait plus sortir de Paris…

Il a raison.

— T'as une idée sur la façon de nous envoler à Londres ? demande-t-il.

— Oui, mon collègue m'a dit qu'un avion nous attendra ce soir du côté de Versailles.

— Il s'agit d'y aller… Avec le patacaisse qu'on a déclenché ils vont mettre le couvre-feu à huit heures et il va y avoir des patrouilles dans tous les coins !

Nous marchons en direction de la porte de Versailles. Pour ne pas former cortège, nous avançons deux par deux sur chacun des trottoirs.

Tout à coup une auto allemande débouche dans la rue. Elle est montée par quatre militaires. Nous continuons d'avancer comme si de rien n'était, mais la bagnole s'arrête et les militaires nous interpellent.

— Mon chéri, murmure Gisèle.

— Ne t'affole pas ! lui dis-je.

Les occupants de la voiture sortent des mitraillettes par les portières et nous mettent en joue.

— Avancez ! crie l'un d'eux.

Nous obéissons parce qu'il y a vraiment rien d'autre à faire. Comme nous parvenons à la voiture, deux coups de feu retentissent. Nous avons la surprise de voir deux des Chleux piquer du nez. Les deux autres se retournent, j'en profite pour m'en farcir un d'un coup de crosse sur la nuque. L'autre tire dans la direction de nos copains. Je vois le gros Tom chanceler. Fred tire une fois de plus et le dernier survivant s'abat à son tour.

Le grand Fred se pointe en courant.

— Et Tom ? demande Gisèle ?

— Mort ! Cette vache l'a presque coupé en deux avec sa seringue.

Je regarde autour de moi et je constate que nous sommes dans une rue tout ce qu'il y a de tranquille. C'est une voie assez étroite qui sinue entre deux murs d'usine. Personne ne nous a vus.

— Dis donc, Fred ?…

Il comprend et sourit.

— Oui, ce serait une bonne idée…

Nous entassons les cadavres à l'arrière de la bagnole, y compris celui du gros Tom. Mais nous avons soin de nous emparer de la veste et du casque de deux des militaires.

— C'est bath que tu parles l'allemand, fais-je à Fred.

— Tu disais que c'était du côté de Versailles, ton terrain clandestin ?

Cette fois, s'il n'y a pas d'anicroches, on va p't-être voir la fin de nos peines.

Dernière séquence

Le pilote se tourne vers nous et baragouine quelque chose.

— Tu as entendu ce qu'il a dit ? demandé-je à Fred.

Fred me répond :

— Il nous demande d'attacher nos ceintures car nous allons atterrir.

— Sans blague, tu parles aussi l'anglais ?

Un sourire apparaît sur les lèvres minces du grand Fred.

— AUSSI !

Gisèle rêvasse.

— Alors, ma poupée, je lui demande, ça ne te dit rien de débarquer au pays du pudding ? On va fêter le Nouvel An mieux que Noël. Eh dis, Fred, on réveillonne ensemble, hein ?

— Tu parles !

— Les gars, je vous offre un de ces gueuletons dont vous vous souviendrez. Je connais un de ces coins pépère dans Trafalgar Square… Ça s'appelle *Le Lion couronné*. On y bouffait avant-guerre des steaks hachés qui étaient splendides !

— Cette boîte n'existe plus, déclare Fred. Elle a été réquisitionnée par l'armée pour faire un club aux Amerlocks…

— Ah…

Et puis je fais un saut d'un mètre.

— Tu ne vas pas me dire que tu connais Londres ?

— J'y suis né, fait tranquillement Fred.

— Tu y es né ?

— Parfaitement… Il faut bien naître quelque part. J'y suis demeuré jusqu'au moment où j'ai fait partie de l'Intelligence Service.

« Alors, je me suis mis à voyager…

Notre stupeur est immense à Gisèle et à moi. Elle est si forte que nous ne nous apercevons pas de l'atterrissage.

Nous sursautons lorsque la porte de l'avion s'ouvre et que mon ami Montlew passe sa tête chauve dans l'encadrement et dit :

— Hello, les garçons, vous avez fait bon voyage ?

Il nous aide à descendre.

— Heureux de vous voir sur la bonne vieille île, commissaire et enchanté de vous connaître, mademoiselle…

Puis, se tournant vers Fred :

— Alors, *old bean*, vous vous êtes laissé battre par ce damné San-Antonio ? C'est en définitive par lui que nous avons eu le B Z 22… Mais, ajoute-t-il en lui claquant le dos, mon petit doigt m'a dit que vous avez fait un drôle de travail tout de même, lieutenant.

Si vous êtes pas abasourdis, bande de noix ! c'est que vous êtes aussi amorphes qu'un morceau de boudin. En ce cas, il n'y a qu'à mettre des fourmis rouges dans vos culottes pour exercer vos réflexes !

FIN

Tous les livres de la collection San-Antonio sur
www.fleuvenoir.fr

© Fleuve Noir, un département d'Univers Poche, 1950

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

EAN : 978-2-265-09103-0

Ouvrage composé par Nord Compo